
EX
LIBRIS
H. S. Ashbee



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

DES ÉDITIONS JOUAUST

THÉATRE COMPLET

DE J.-B. POQUELIN

DE MOLIÈRE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN HUIT VOLUMES

AVEC LA PRÉFACE DE 1682

ANNOTÉE PAR G. MONVAL

TOME SIXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII



THÉATRE

DE MOLIÈRE

L'AVARE

COMEDIE

THÉATRE COMPLET

DE J.-B. POQUELIN

DE MOLIÈRE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN HUIT VOLUMES

AVEC LA PRÉFACE DE 1682

ANNOTÉE PAR G. MONVAL

TOME SIXIÈME

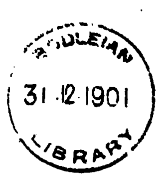


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII



L'AVARE

COMEDIE

ACTEURS.

HARPAGON, pere de Cleante et d'Elise, et amoureux de Mariane.
CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.
ELISE, fille d'Harpagon, amante de Valere.
VALERE, fils d'Anselme et amant d'Elise.
MARIANE, amante de Cleante et aimée d'Harpagon.
ANSELME, pere de Valere et de Mariane.
FROSINE, femme d'intrigue.
MAISTRE SIMON, courtier.
MAISTRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.
LA FLECHE, valet de Cleante.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }
LE COMMISSAIRE, ET SON CLERC.

La scene est à Paris.



L'AVARE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

VALERE, ELISE.

VALERE.

HÉ QUOY! charmante Elise, vous devenez mélancolique, aprés les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de vostre foy? Je vous voy soûpirer, helas! au milieu de ma joye. Est-ce du regret, dites-moy, de m'avoir fait heureux? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre?

ELISE.

Non, Valere, je ne puis pas me repentir de tout

ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraisner par une trop douce puissance, et je n'ay pas mesme la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vray, le succés me donne de l'inquietude, et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé! que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontez que vous avez pour moy?

ELISE.

Helas! cent choses à la fois : l'emportement d'un pere, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais, plus que tout, Valere, le changement de vostre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de vostre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardens d'une innocente amour.

VALERE.

Ah! ne me faites pas ce tort de juger de moy par les autres. Soupçonnez-moy de tout, Elise, plutost que de manquer à ce que je vous doy. Je vous aime trop pour cela, et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah! Valere, chacun tient les mesmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles, et ce n'est que les actions qui les découvrent differens.

VALERE.

Puis que les seules actions font connoistre ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger

de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez-moy le temps de vous convaincre par mille et mille preuves de l'honnesteté de mes feux.

ELISE.

Helas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oüy, Valere, je tiens vostre cœur incapable de m'abuser. Je croy que vous m'aimez d'un veritable amour, et que vous me serez fidelle; je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux apprehensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoy cette inquietude?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous voy, et je trouve en vostre personne dequoy avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa defense, a tout vostre merite, appuyé du secours d'une reconnoissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me represente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre, cette generosité surprenante qui vous fit risquer votre vie pour dérober la mienne à la fureur des ondes, ces soins pleins de tendresse que vous me fistes éclater aprés m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ny le temps ny les difficultez n'ont rebuté, et qui, vous faisant negliger et parens et patrie, arreste

vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur vostre fortune déguisée, et vous a reduit, pour me voir, à vous revestir de l'employ de domestique de mon pere. Tout cela fait chez moy sans doute un merveilleux effet, et c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ay pû consentir; mais ce n'est pas assez peut-estre pour le justifier aux autres, et je ne suis pas seure qu'on entre dans mes sentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je pretens auprés de vous meriter quelque chose; et, quant aux scrupules que vous avez, vostre pere luy-mesme ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde, et l'excés de son avarice et la maniere austere dont il vit avec ses enfans pourroient authoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moy, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous: vous sçavez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espere, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attens des nouvelles avec impatience, et j'en iray chercher moy-mesme si elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valere, ne bougez d'icy, je vous prie, et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon pere.

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prens, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour

m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentimens je me déguise pour luy plaire, et quel personnage je jouë tous les jours avec luy afin d'acquerir sa tendresse. J'y fais des progrés admirables, et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voye que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs defauts et aplaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, et la maniere dont on les jouë a beau estre visible, les plus fins toûjours sont de grandes dupes du costé de la flaterie, et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler lors qu'on l'assaisonne en loüange. La sincerité souffre un peu au mestier que je fais; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux, et, puis qu'on ne sçauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent estre flatez.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appuy de mon frere en cas que la servante s'avisast de reveler nostre secret ?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du pere et celuy du fils sont des choses si opposées qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de vostre part, agissez auprés de vostre frere et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jetter dans nos interests. Il vient. Je me retire.

Prenez ce temps pour luy parler, et ne luy découvrez de nostre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne sçay si j'auray la force de luy faire cette confidence.

SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLEANTE.

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur, et je brûlois de vous parler pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ELISE.

Me voila preste à vous oüir, mon frere. Qu'avez-vous à me dire ?

CLEANTE.

Bien des choses, ma sœur, envelopées dans un mot : J'aime.

ELISE.

Vous aimez ?

CLEANTE.

Oüy, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sçay que je dépens d'un pere, et que le nom de fils me soûmet à ses volontez ; que nous ne devons point engager nostre foy sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le Ciel les a faits les maistres de nos vœux, et qu'il nous est en-

joint de n'en disposer que par leur conduite ; que, n'estans prévenus d'aucune fole ardeur, ils sont en estat de se tromper bien moins que nous et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutost croire les lumieres de leur prudence que l'aveuglement de nostre passion, et que l'emportement de la jeunesse nous entraisne le plus souvent dans des precipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire, car enfin mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous estes-vous engagé, mon frere, avec celle que vous aimez ?

CLEANTE.

Non; mais j'y suis resolu, et je vous conjure encore une fois de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ELISE.

Suis-je, mon frere, une si étrange personne ?

CLEANTE.

Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas, vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, et j'apprehende vostre sagesse.

ELISE.

Helas! mon frere, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque du moins une fois en sa vie ; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-estre seray-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLEANTE.

Ah! plût au Ciel que vostre ame, comme la la mienne.....

ELISE.

Finissons auparavant vostre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLEANTE.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble estre faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable, et je me sentis transporté dés le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mere qui est presque toûjours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentimens d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, et la console, avec une tendresse qui vous toucheroit l'ame. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller mille graces en toutes ses actions: une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnesteté adorable, une.... Ah! ma sœur, je voudrois que vous l'eussiez veuë.

ELISE.

J'en voy beaucoup, mon frere, dans les choses que vous me dites, et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLEANTE.

J'ay découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées, et que leur discrete conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joye

ce peut estre que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes necessitez d'une vertueuse famille, et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que par l'avarice d'un pere je sois dans l'impuissance de gouster cette joye et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oüy, je conçois assez, mon frere, quel doit estre vostre chagrin.

CLEANTE.

Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire : car enfin peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette secheresse étrange où l'on nous fait languir? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en joüir, et si, pour m'entretenir mesme, il faut que maintenant je m'engage de tous costez, si je suis reduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin j'ay voulu vous parler pour m'aider à sonder mon pere sur les sentimens où je suis; et, si je l'y trouve contraire, j'ay resolu d'aller en d'autres lieux avec cette aimable personne joüir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout pour ce dessein de l'argent à emprunter; et, si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que nostre pere s'oppose à nos desirs, nous le quitterons là tous deux, et

nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insuportable.

ELISE.

Il est bien vray que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de nostre mere, et que..

CLEANTE.

J'entens sa voix. Eloignons-nous un peu pour nous achever nostre confidence, et nous joindrons aprés nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCENE III.

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

Hors d'icy tout à l'heure, et qu'on ne replique pas! Allons, que l'on détale de chez moy, maistre juré filou, vray gibier de potence!

LA FLECHE, [*à part*].

Je n'ay jamais rien veu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLECHE.

Pourquoy me chassez-vous?

HARPAGON.

C'est bien à toy, pendart, à me demander des raisons! Sors viste, que je ne t'assomme.

LA FLECHE.

Qu'est-ce que je vous ay fait ?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLECHE.

Mon maistre, vostre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t'en l'attendre dans la ruë, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moy un espion de mes affaires, un traistre dont les yeux maudits assiegent toutes mes actions, devorent ce que je possede, et furettent de tous costez pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Estes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses et faites sentinelle jour et nuit ?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaist. Ne voila pas de mes mouchars qui prennent garde à ce qu'on fait? [*A part.*] Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. [*Haut.*] Ne serois-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ay chez moy de l'argent caché ?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*A part.*) J'enrage! [*Haut.*] Je demande si malicieusement tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ay.

LA FLECHE.

Hé! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la mesme chose?

HARPAGON.

Tu fais le raisonneur! Je te bailleray de ce raisonnement-cy par les oreilles. (*Il leve la main pour luy donner un soufflet.*) Sors d'icy, encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien, je sors.

HARPAGON.

Atten. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Viens çà, que je voye. Montre-moy tes mains.

LA FLECHE.

Les voila.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres?

HARPAGON.

Oüy.

LA FLECHE.

Les voila.

HARPAGON, [*designant les chausses*].

N'as-tu rien mis icy dedans?

LA FLECHE.

Voyez vous-mesme.

HARPAGON. (*Il taste le bas de ses chausses.*)

Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrois qu'on en eust fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE, [*à part*].

Ah! qu'un homme comme cela meriteroit bien ce qu'il craint, et que j'aurois de joye à le voler!

HARPAGON.

Euh?

LA FLECHE.

Quoy?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLECHE.

Je dis que vous foüilliez bien par tout pour voir si je vous ay volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

(*Il foüille dans les poches de La Fleche.*)

LA FLECHE, [*à part*].

La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que je dy?

HARPAGON.

Oüy. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LA FLECHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

LA FLECHE.

Des vilains et des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entens par là?

LA FLECHE.

Dequoy vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je croy ce que je croy; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moy, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empescherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non; mais je t'empescheray de jaser et d'estre insolent. Tay-toy.

LA FLECHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosseray si tu parles.

LA FLECHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu?

LA FLECHE.

Oüy, malgré moy.

HARPAGON.

Ha! ha!

LA FLECHE, *luy montrant une des poches de son justaucorps.*

Tenez, voila encor une poche. Estes-vous satisfait?

HARPAGON.

Allons, rens-le-moy, sans te foüiller.

LA FLECHE.

Quoy?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ay rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément?

LA FLECHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLECHE.

Me voila fort bien congedié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience au moins! [*Seul.*] Voila un pendart de valet qui m'incommode fort, et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là.

SCENE IV.

HARPAGON, ELISE, CLEANTE.

HARPAGON.

Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soy une grande somme d'argent, et bien heureux qui a tout son fait bien placé et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarassé à inventer dans toute une maison une cache fidelle : car, pour moy, les coffres forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toûjours la premiere chose que l'on va attaquer. Cependant je ne sçay si j'auray bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille escus qu'on me rendit hier. Dix mille escus en or chez soy est une somme assez... (*Icy le frere et la sœur paroissent, s'entretenans bas.*) O Ciel! je me seray trahy moy-mesme. La chaleur m'aura emporté, et je croy que j'ay parlé haut en raisonnant tout seul... Qu'est-ce?

CLEANTE.

Rien, mon pere.

HARPAGON.

Y a-t-il longtemps que vous estes là ?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu...

CLEANTE.

Quoy, mon pere?

HARPAGON.

Là...

ELISE

Quoy?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si-fait, si-fait.

ELISE.

Pardonnez-moy.

HARPAGON.

Je voy bien que vous en avez oüy quelques mots. C'est que je m'entretenois en moy-mesme de la peine qu'il y a aujourd'huy à trouver de l'argent, et je disois qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille escus chez soy.

CLEANTE.

Nous feignions à vous aborder de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers et vous imaginer que je dise que c'est moy qui ay dix mille escus.

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les eusse, dix mille escus!

CLEANTE.

Je ne croy pas...

HARPAGON.

Ce seroit une bonne affaire pour moy.

ELISE.

Ce sont des choses...

HARPAGON.

J'en aurois bon besoin.

CLEANTE.

Je pense que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous estes...

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le temps est miserable.

CLEANTE.

Mon Dieu, mon pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sçait que vous avez assez de bien.

HARPAGON.

Comment! j'ay assez de bien? Ceux qui le disent en ont menty. Il n'y a rien de plus faux, et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colere.

HARPAGON.

Cela est étrange que mes propres enfans me trahissent et deviennent mes ennemis!

CLEANTE.

Est-ce estre vostre ennemy que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON.

Oüy. De pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moy couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépense est-ce que je fais?

HARPAGON.

Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier vostre sœur; mais c'est encore pis. Voila qui crie vangeance au Ciel; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la teste, il y auroit là dequoy faire une bonne constitution. Je vous l'ay dit vingt fois, mon fils, toutes vos manieres me déplaisent fort; vous donnez furieusement dans le marquis, et, pour aller ainsi vestu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLEANTE.

Hé! comment vous dérober?

HARPAGON.

Que sçay-je? Où pouvez-vous donc prendre dequoy entretenir l'estat que vous portez?

CLEANTE.

Moy, mon pere? C'est que je jouë, et, comme je suis fort heureux, je mets sur moy tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait. Si vous estes heureux au jeu,

vous en devriez profiter, et mettre à honneste interest l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour... Je voudrois bien sçavoir, sans parler du reste, à quoy servent tous ces rubans dont vous voila lardé depuis les pieds jusqu'à la teste, et si une demy-douzaine d'éguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses? Il est bien necessaire d'employer de l'argent à des perruques, lors que l'on peut porter des cheveux de son crû, qui ne coustent rien! Je vais gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Laissons cela, et parlons d'autre affaire. Euh? Je croy qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. Que veulent dire ces gestes-là?

ELISE.

Nous marchandons, mon frere et moy, à qui parlera le premier, et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Et moy, j'ay quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLEANTE.

C'est de mariage, mon pere, que nous desirons vous parler

HARPAGON.

Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah! mon pere!

HARPAGON.

Pourquoy ce cry? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre, et nous craignons que nos sentimens ne soient pas d'accord avec vostre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sçay ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez ny l'un ny l'autre aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétens faire. Et, pour commencer par un bout, avez-vous veu, dites-moy, une jeune personne appellée Mariane, qui ne loge pas loin d'icy?

CLEANTE.

Oüy, mon pere.

HARPAGON, [*à Elise*].

Et vous?

ELISE.

J'en ay oüy parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLEANTE.

Une fort charmante personne.

HARPAGON.

Sa phisionomie?

CLEANTE.

Toute honneste et pleine d'esprit.

HARPAGON.

Son air et sa maniere?

CLEANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela meriteroit assez que l'on songeast à elle?

CLEANTE.

Oüy, mon pere.

HARPAGON.

Que ce seroit un party souhaitable?

CLEANTE.

Tres-souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mary auroit satisfaction avec elle?

CLEANTE.

Assurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté : c'est que j'ay peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourroit pretendre.

CLEANTE.

Ah! mon pere, le bien n'est pas considerable lors qu'il est question d'épouser une honneste personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moy, pardonnez-moy! Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le

bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin je suis bien aise de vous voir dans mes sentimens, car son maintien honneste et sa douceur m'ont gagné l'ame, et je suis resolu de l'épouser, pourveu que j'y trouve quelque bien.

CLEANTE.

Euh?

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Vous estes resolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLEANTE.

Qui? Vous, vous?

HARPAGON.

Oüy, moy, moy, moy! Que veut dire cela?

CLEANTE.

Il m'a pris tout à coup un ébloüissement, et je me retire d'icy.

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez viste boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire. Voila de mes damoiseaux floüets qui n'ont non plus de vigueur que des poules! C'est là, ma fille, ce que j'ay resolu pour moy. Quant à ton frere, je luy destine une certaine veuve dont ce matin on m'est venu

parler; et, pour toy, je te donne au seigneur Anselme.

ELISE.

Au seigneur Anselme?

HARPAGON.

Oüy. Un homme meur, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ELISE. (*Elle fait une reverence.*)

Je ne veux point me marier, mon pere, s'il vous plaist

HARPAGON. (*Il contrefait sa reverence.*)

Et moy, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaist.

ELISE.

Je vous demande pardon, mon pere.

HARPAGON.

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je suis tres-humble servante au seigneur Anselme; mais, avec vostre permission, je ne l'épouseray point.

HARPAGON.

Je suis vostre tres-humble valet; mais, avec vostre permission, vous l'épouserez dés ce soir.

ELISE.

Dés ce soir?

HARPAGON.

Dés ce soir.

ELISE.

Cela ne sera pas, mon pere.

HARPAGON.

Cela sera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dy-je.

HARPAGON.

Si, vous dy-je.

ELISE.

C'est une chose où vous ne me reduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te reduiray.

ELISE.

Je me tuëray plutost que d'épouser un tel mary.

HARPAGON.

Tu ne te tuëras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais veu une fille parler de la sorte à son pere?

ELISE.

Mais a-t-on jamais veu un pere marier sa fille de la sorte?

HARPAGON.

C'est un party où il n'y a rien à redire, et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moy, je gage qu'il ne sçauroit estre approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON.

Voila Valere. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ELISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ELISE.

Oüy. J'en passeray par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voila qui est fait.

SCENE V.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

Icy, Valere. Nous t'avons éleu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moy.

VALERE.

C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien dequoy nous parlons

VALERE.

Non. Mais vous ne sçauriez avoir tort, et vous estes toute raison.

HARPAGON.

Je veux ce soir luy donner pour épous un homme aussi riche que sage, et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALERE

Ce que j'en dy?

HARPAGON.

Oüy.

VALERE.

Eh! eh!

HARPAGON.

Quoy?

VALERE.

Je dis que dans le fond je suis de votre sentiment, et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison; mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON.

Comment! Le seigneur Anselme est un party considerable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer?

VALERE.

Cela est vray; mais elle pourroit vous dire que c'est un peu precipiter les choses, et qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir si son inclination pourra s'accommoder avec...

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre viste aux cheveux. Je trouve icy un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas, et il s'engage à la prendre sans dot...

VALERE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oüy.

VALERE.

Ah! je ne dy plus rien. Voyez-vous, voila une

raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moy une épargne considerable.

VALERE.

Assurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il est vray que vostre fille vous peut representer que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'estre heureux ou malheureux toute sa vie, et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot!

VALERE.

Vous avez raison. Voila qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose sans doute où l'on doit avoir de l'égard, et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentimens, rend un mariage sujet à des accidens tres-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot!

VALERE.

Ah! il n'y a pas de replique à cela, on le sçait bien. Qui diantre peut aller là contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner; qui ne les voudroient point sacrifier à l'interest, et chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre dans un ma-

riage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joye, et que...

HARPAGON.

Sans dot!

VALERE.

Il est vray. Cela ferme la bouche à tout. *Sans dot!* Le moyen de resister à une raison comme celle-là!

HARPAGON. (*Il regarde vers le jardin.*)

Oüais! Il me semble que j'entens un chien qui aboye. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent? Ne bougez, je reviens tout à l'heure.

ELISE.

Vous moquez-vous, Valere, de luy parler comme vous faites?

VALERE.

C'est pour ne point l'aigrir et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens est le moyen de tout gaster, et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéramens ennemis de toute resistance, des naturels rétifs, que la verité fait cabrer, qui toûjours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mene qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, et...

ELISE.

Mais ce mariage, Valere?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir?

VALERE.

Il faut demander un delay et feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte si l'on appelle des medecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? Y connoissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

HARPAGON.

Ce n'est rien, Dieu mercy.

VALERE.

Enfin nostre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; et, si vostre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté... (*Il apperçoit Harpagon.*) Oüy, il faut qu'une fille obeïsse à son pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mary est fait; et, lors que la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit estre preste à prendre tout ce qu'on luy donne.

HARPAGON.

Bon! Voila bien parlé, cela.

VALERE.

Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu et prens la hardiesse de luy parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment! J'en suis ravy, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. Oüy, tu as beau fuir, je luy donne l'authorité que le Ciel me donne sur toy, et j'entens que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALERE.

Aprés cela, resistez à mes remontrances! Monsieur, je vais la suivre pour luy continuer les leçons que je luy faisois.

HARPAGON.

Oüy, tu m'obligeras. Certes...

VALERE.

Il est bon de luy tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vray. Il faut...

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine, je croy que j'en viendray à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VALERE.

Oüy, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre graces au Ciel de l'honneste homme de pere qu'il vous a donné. Il sçait ce que c'est que de vivre. Lors qu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans, et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON.

Ah! le brave garçon! Voila parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!





ACTE II

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA FLECHE.

CLEANTE.

Ah! traistre que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre...?

LA FLECHE.

Oüy, Monsieur, et je m'estois rendu icy pour vous attendre de pied ferme; mais Monsieur vostre pere, le plus mal-gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moy, et j'ay couru risque d'estre battu.

CLEANTE.

Comment va nostre affaire? Les choses pressent plus que jamais, et, depuis que je ne t'ay veu, j'ay découvert que mon pere est mon rival.

LA FLECHE.

Vostre pere amoureux?

CLEANTE.

Oüy; et j'ay eu toutes les peines du monde à

luy cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Luy se mesler d'aimer! Dequoy diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde? et l'amour a-t-il esté fait pour des gens bastis comme luy?

CLEANTE.

Il a falu, pour mes pechez, que cette passion luy soit venuë en teste.

LA FLECHE.

Mais par quelle raison luy faire un mystere de vostre amour?

CLEANTE.

Pour luy donner moins de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

LA FLECHE.

Ma foy, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux, et il faut essuyer d'étranges choses lors qu'on en est reduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-mathieux.

CLEANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moy. Nostre maistre Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zele, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que vostre seule phisionomie luy a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'auray les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oüy, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celuy qui doit prester l'argent?

LA FLECHE.

Ah! vrayment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mysteres bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'huy l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour estre instruit par vostre bouche de vostre bien et de vostre famille; et je ne doute point que le seul nom de vostre pere ne rende les choses faciles.

CLEANTE.

Et principalement nostre mere estant morte, dont on ne peut m'oster le bien.

LA FLECHE.

Voicy quelques articles qu'il a dictez luy-mesme à nostre entremetteur, pour vous estre montrez avant que de rien faire.

Suposé que le presteur voye toutes ses seuretez, et que l'emprunteur soit majeur et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation pardevant un notaire, le plus honneste homme qu'il se pourra, et qui pour cet effet sera choisi par le presteur, auquel il importe le plus que l'acte soit deuëment dressé.

CLEANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

Le presteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, pretend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.

CLEANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu, voila qui est honneste! Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLECHE.

Cela est vray.

Mais, comme ledit presteur n'a pas chez luy la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à l'emprunteur il est contraint luy-mesme de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet interest, sans prejudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit presteur s'engage à cet emprunt.

CLEANTE.

Comment diable! Quel juif, quel arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il est vray, c'est ce que j'ay dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLEANTE.

Que veux-tu que je voye? J'ay besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLECHE.

C'est la réponse que j'ay faite.

CLEANTE.

Il y a encore quelque chose?

LA FLECHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le presteur ne

pourra compter en argent que douze mille livres, et, pour les mille escus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nipes et bijoux dont s'ensuit le memoire, et que ledit presteur a mis de bonne foy au plus modique prix qu'il luy a esté possible.

CLEANTE.

Que veut dire cela?

LA FLECHE.

Ecoutez le memoire.

Premierement, un lit de quatre pieds, à bandes de poincts de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, et la courte-pointe de mesme, le tout bien conditionné et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

Plus un pavillon à queuë, d'une bonne serge d'Aumale rose-seche, avec le molet et les franges de soye.

CLEANTE.

Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus une tenture de tapisserie des *Amours de Gombault et de Macée*.

P us une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournez, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles.

CLEANTE.

Qu'ay-je affaire, morbleu...?

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus trois gros mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les trois fourchettes assortissantes.

Plus un fourneau de brique, avec deux cornuës et trois recipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.

CLEANTE.

J'enrage!

LA FLECHE.

Doucement.

Plus un lut de Bologne garny de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus un trou-madame et un damier, avec un jeu de l'Oye renouvellé des Grecs, fort propres à passer le temps lors que l'on n'a que faire.

Plus une peau d'un lezard de trois pieds et demy remplie de foin, curiosité agreable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout, cy-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cens livres, et rabaissé à la valeur de mille escus par la discretion du presteur.

CLEANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discretion, le traistre, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? et n'est-il pas content du furieux interest qu'il exige, sans vouloir encor m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'auray pas deux cens escus de tout cela; et cependant il faut bien me resoudre à consentir à ce qu'il veut, car il est en estat de me faire tout accepter, et il me tient, le scelerat, le poignard sur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous voy, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance,

achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son bled en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voila où les jeunes gens sont reduits par la maudite avarice des peres; et on s'étonne, aprés cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE.

Il faut avoüer que le vostre animeroit contre sa vilanie le plus posé homme du monde. Je n'ay pas, Dieu mercy, les inclinations fort patibulaires, et, parmy mes confreres que je voy se mesler de beaucoup de petits commerces, je sçay tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démesler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vray, il me donneroit, par ses procedez, des tentations de le voler, et je croirois, en le volant, faire une action meritoire.

CLEANTE.

Donne-moy un peu ce memoire, que je le voye encor

SCENE II.

MAISTRE SIMON, HARPAGON, CLEANTE, LA FLECHE.

MAISTRE SIMON.

Ouy, Monsieur, c'est un jeune homme qui a be-

soin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maistre Simon, qu'il n'y ait rien à pericliter, et sçavez-vous le nom, les biens et la famille de celuy pour qui vous parlez?

MAISTRE SIMON

Non, je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par avanture que l'on m'a adressé à luy; mais vous serez de toutes choses éclaircy par luy-mesme, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connoistrez. Tout ce que je sçaurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mere déja, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son pere mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, Maistre Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes lors que nous le pouvons.

MAISTRE SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE, [*bas à Cleante*].

Que veut dire cecy? Nostre maistre Simon qui parle à vostre pere!

CLEANTE, [*bas à La Fleche*].

Luy auroit-on appris qui je suis? et serois-tu pour nous trahir?

MAISTRE SIMON.

Ah! ah! vous estes bien pressez! Qui vous a dit que c'estoit ceans? [*A Harpagon.*] Ce n'est pas moy, Monsieur, au moins, qui leur ay découvert

vostre nom et vostre logis. Mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela : ce sont des personnes discrettes, et vous pouvez icy vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment?

MAISTRE SIMON.

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ay parlé.

HARPAGON.

Comment! pendart, c'est toy qui t'abandonnes à ces coupables extremitez!

CLEANTE.

Comment! mon pere, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions!

[*Maistre Simon et La Fleche sortent.*]

HARPAGON.

C'est toy qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables!

CLEANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles!

HARPAGON.

Oses-tu bien, aprés cela, paroistre devant moi?

CLEANTE.

Osez-vous bien, aprés cela, vous presenter aux yeux du monde?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dy-moy, d'en venir à ces débauches-là, de te precipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissi-

pation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLEANTE.

Ne rougissez-vous point de des-honorer vostre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire et reputation au desir insatiable d'entasser escu sur escu, et de rencherir, en fait d'interests, sur les plus infames subtilitez qu'ayent jamais inventées les plus celebres usuriers?

HARPAGON.

Oste-toy de mes yeux, coquin, oste-toy de mes yeux!

CLEANTE.

Qui est plus criminel, à vostre avis, ou celuy qui achete un argent dont il a besoin, ou bien celuy qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON.

Retire-toy, te dy-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. [*Seul.*] Je ne suis pas fâché de cette avanture, et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCENE III.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monsieur...

HARPAGON.

Attendez un moment. Je vais revenir vous par-

ler. [*A part.*] Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCENE IV.

LA FLECHE, FROSINE.

La Fleche.

L'avanture est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes, car nous n'avons rien reconnu au memoire que nous avons.

Frosine.

Hé! c'est toy, mon pauvre La Fleche! D'où vient cette rencontre?

La Fleche.

Ah! ah! c'est toy, Frosine? Que viens-tu faire icy?

Frosine.

Ce que je fais par tout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talens que je puis avoir. Tu sçais que dans ce monde il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moy le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.

La Fleche.

As-tu quelque negoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oüy, je traitte pour luy quelque petite affaire dont j'espere une récompense.

LA FLECHE.

De luy? Ah! ma foy, tu seras bien fine si tu en tires quelque chose, et je te donne avis que l'argent ceans est fort cher.

FROSINE

Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLECHE.

Je suis vostre valet, et tu ne connois pas encor le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est de tous les humains l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à luy faire ouvrir les mains. De la loüange, de l'estime, de la bienveillance en paroles et de l'amitié, tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes graces et ses caresses, et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion qu'il ne dit jamais : *Je vous donne,* mais : *Je vous preste le bon jour.*

FROSINE.

Mon Dieu, je sçay l'art de traire les hommes. J'ay le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatoüiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLECHE.

Bagatelles icy! Je te défie d'attendrir, du costé de l'argent, l'homme dont il est question. Il est

Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désesperer tout le monde; et l'on pourroit crever qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que reputation, qu'honneur et que vertu, et la veuë d'un demandeur luy donne des convulsions. C'est le fraper par son endroit mortel, c'est luy percer le cœur, c'est luy arracher les entrailles; et si... Mais il revient, je me retire.

SCENE V.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

Tout va comme il faut. Hé bien! qu'est-ce, Frosine?

FROSINE.

Ah! mon Dieu! que vous vous portez bien! et que vous avez là un vray visage de santé!

HARPAGON.

Qui? moy?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment! vous n'avez de vostre vie esté si jeune que vous estes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ay soixante bien comptez.

FROSINE.

Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans? Voila bien dequoy! C'est la fleur de l'âge cela, et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vray; mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que je croy.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous estes d'une paste à vivre jusques à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. O que voila bien là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moy vostre main. Ah! mon Dieu! quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON.

Hé bien! qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE.

Par ma foy, je disois cent ans, mais vous passerez les six-vingts.

HARPAGON.

Est-il possible ?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dy-je, et vous mettrez en terre et vos enfans et les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux ! Comment va nostre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander? et me voit-on mesler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ay sur tout pour les mariages un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'acoupler, et je croy, si je me l'estois mis en teste, que je marierois le Grand Turc avec la Republique de Venise. Il n'y avoit pas sans doute de si grandes difficultez à cette affaire-cy. Comme j'ay commerce chez elles, je les ay à fond l'une et l'autre entretenuës de vous, et j'ay dit à la mere le dessein que vous aviez conceu pour Mariane, à la voir passer dans la ruë et prendre l'air à sa fenestre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse...

FROSINE.

Elle a receu la proposition avec joye; et, quand je luy ay témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistast ce soir au contract de mariage qui se doit faire de la vostre, elle y a consenty sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme, et je seray bien aise qu'elle soit du régale.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit, aprés disné, rendre visite à vostre fille, d'où elle fait son conte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au soupé.

HARPAGON.

Hé bien ! elles iront ensemble dans mon carosse, que je leur presteray.

FROSINE.

Voila justement son affaire.

HARPAGON.

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mere touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Luy as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidast un peu, qu'elle fist quelque effort, qu'elle se saignast pour une occasion comme celle-cy? Car encor n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente?

FROSINE.

Oüy. Premierement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoustumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle par consequent il ne faudra ny table bien servie, ny consommez exquis, ny orgemondez perpetuels, ny les autres

delicatesses qu'il faudroit pour une autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose qu'il ne monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ny les riches bijous, ny les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'huy ; et j'en sçay une de nos quartiers qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année ! Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijous, cela fait neuf mille livres ; et mille escus que nous mettons pour la nourriture, ne voila-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptez ?

HARPAGON.

Oüy, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moy. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobrieté, l'heritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer son dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'iray pas donner quittance de ce que je ne reçois pas, et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu! vous toucherez assez, et elles m'ont parlé d'un certain païs où elles ont du bien dont vous serez le maistre.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encor une chose qui m'inquiete. La fille est jeune, comme tu vois, et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables et ne cherchent que leur compagnie. J'ay peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goust, et que cela ne vienne à produire chez moy certains petits desordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! que vous la connoissez mal! C'est encor une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oüy, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendu parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la veuë d'un jeune homme; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lors qu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous estes. Elle veut tout au moins que l'on soit sexagenaire; et il n'y a pas quatre mois encor qu'estant preste d'estre mariée, elle rompit tout net le mariage sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-

six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contract.

HARPAGON.

Sur cela seulement?

FROSINE.

Oüy. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans, et sur tout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On luy voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes; mais que pensez-vous que ce soit? Des Adonis? des Cephales? des Pâris et des Apollons? Non. De beaux portraits de Saturne, du roy Priam, du vieux Nestor, et du bon pere Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable! Voila ce que je n'aurois jamais pensé, et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois esté femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le croy bien. Voila de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau! et je voudrois bien sçavoir quel ragoust il y a à eux!

HARPAGON.

Pour moy, je n'y en comprens point, et je ne

sçais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut estre folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable! Est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins? et peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours, avec leur ton de poule laitée, et leurs trois petits brins de barbe relevez en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombans, et leurs estomacs débraillés.

FROSINE.

Et cela est bien basti auprés d'une personne comme vous! Voila un homme cela! Il y a là dequoy satisfaire à la veuë, et c'est ainsi qu'il faut estre fait et vestu pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien

FROSINE.

Comment! vous estes à ravir, et vostre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaist. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voila un corps taillé, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ay pas de grandes, Dieu mercy! Il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

FROSINE.

Cela n'est rien. Vostre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grace à tousser.

HARPAGON.

Dy-moy un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encor veu? n'a-t-elle point pris garde à moy en passant?

FROSINE.

Non. Mais nous nous sommes fort entretenuës de vous. Je luy ay fait un portrait de vostre personne, et je n'ay pas manqué de luy vanter vostre merite et l'avantage que ce luy seroit d'avoir un mary comme vous.

HARPAGON

Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monsieur, une petite priere à vous faire. (*Il prend un air severe.*) J'ay un procés que je suis sur le poinct de perdre, faute d'un peu d'argent, et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procés si vous aviez quelque bonté pour moy. Vous ne sçauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Il reprend un air gay.*) Ah! que vous luy plairez! et que vostre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais, sur tout, elle sera charmée de vostre haut-de-chausses attaché au pourpoint avec des éguillettes. C'est pour la rendre fole de vous, et un amant éguilleté sera pour elle un ragoust merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En verité, Monsieur, ce procés m'est d'une consequence tout à fait grande. (*Il reprend son visage severe.*) Je suis ruinée si je le pers, et quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous eussiez veu le ravissement où elle estoit à m'entendre parler de vous. (*Il reprend un air gay.*) La joye éclatoit dans ses yeux au recit de vos qualitez, et je l'ay mise enfin dans une impatience extréme de voir ce mariage entierement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ay, je te l'avouë, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Il reprend son serieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en seray éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépesches.

FROSINE.

Je vous assure, Monsieur, que vous ne sçauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON.

Je mettray ordre que mon carosse soit tout prest pour vous mener à la foire

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas si je ne m'y voyois forcée par la necessité.

HARPAGON.

Et j'auray soin qu'on soupe de bonne heure pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grace dont je vous sollicite. Vous ne sçauriez croire, Monsieur, le plaisir que...

HARPAGON.

Je m'en vais. Voila qu'on m'appelle. Jusqu'à tantost.

FROSINE, [*seule*].

Que la fievre te serre, chien de vilain, à tous les diables! Le ladre a esté ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la negociation, et j'ay l'autre costé, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, DAME CLAUDE, MAISTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

ALLONS, venez çà tous, que je vous distribuë mes ordres pour tantost, et regle à chacun son employ. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (*Elle tient un balet.*) Bon, vous voila les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer par tout, et sur tout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constituë, pendant le soupé, au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendray à vous et le rabatray sur vos gages.

MAISTRE JACQUES, [*à part*].

Chastiment politique.

HARPAGON.

Allez... Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lors que l'on aura soif, et non pas selon la coûtume de certains impertinens de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lors qu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toûjours beaucoup d'eau.

MAISTRE JACQUES, [*à part*].

Oüy; le vin pur monte à la teste.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur?

HARPAGON.

Oüy, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gaster vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous sçavez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moy, Monsieur, que j'ay mon haut-de-chausses tout troüé par derriere, et qu'on me voit, reverence parler...

HARPAGON.

Paix! Rangez cela adroitement du costé de la muraille, et presentez toûjours le devant au monde. (*Harpagon met son chapeau au devant de son pourpoint pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.*) Et vous, tenez toûjours vostre chapeau ainsi, lors que vous

servirez. Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun degast. Cela sied bien aux filles. Mais cependant preparez-vous à bien recevoir ma maistresse, qui vous doit venir visiter et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

ELISE.

Oüy, mon pere.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ay la bonté de pardonner l'histoire de tantost, ne vous allez pas aviser non plus de luy faire mauvais visage.

CLEANTE.

Moy, mon pere? mauvais visage? Et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu, nous sçavons le train des enfans dont les peres se remarient, et de quel œil ils ont coûtume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais, si vous souhaitez que je perde le souvenir de vostre derniere fredeine, je vous recommande sur tout de regaler d'un bon visage cette personne-là, et de luy faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLEANTE.

A vous dire le vray, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'estre bien aise qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir et de luy

faire bon visage, je vous promets de vous obeïr ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement. Valere, aide-moy à cecy. Ho-çà, Maistre Jacques, approchez-vous; je vous ay gardé pour le dernier.

MAISTRE JACQUES.

Est-ce à vostre cocher, Monsieur, ou bien à vostre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGO

C'est à tous les deux.

MAISTRE JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

MAISTRE JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaist.

(*Il oste sa casaque de cocher et paroist vestu en cuisinier.*)

HARPAGON.

Quelle diantre de ceremonie est-ce là?

MAISTRE JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, Maistre Jacques, à donner ce soir à souper.

MAISTRE JACQUES.

Grande merveille !

HARPAGON.

Dy-moy un peu, nous feras-tu bonne chere?

MAISTRE JACQUES.

Oüy, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable ! toûjours de l'argent ! Il semble qu'ils n'ayent autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! Toûjours parler d'argent ! Voila leur épée de chevet, de l'argent !

VALERE.

Je n'ay jamais veu de réponse plus impertinente que celle-là. Voila une belle merveille que de faire bonne chere avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fist bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chere avec peu d'argent.

MAISTRE JACQUES.

Bonne chere avec peu d'argent ?

VALERE.

Oüy.

MAISTRE JACQUES.

Par ma foy, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous meslez-vous ceans d'estre le factoton.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAISTRE JACQUES.

Voila monsieur vostre intendant qui vous fera bonne chere pour peu d'argent.

HARPAGON.

Haye! Je veux que tu me répondes.

MAISTRE JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

MAISTRE JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages... Entrées...

HARPAGON.

Que diable! voila pour traitter toute une ville entiere!

MAISTRE JACQUES.

Rost...

HARPAGON, *en luy mettant la main sur la bouche.*

Ah! traistre, tu manges tout mon bien!

MAISTRE JACQUES.

Entremets...

HARPAGON.

Encor?

VALERE.

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les preceptes de la santé, et demander

aux medecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excés.

HARPAGON.

Il a raison.

VALERE.

Apprenez, Maistre Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer amy de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité regne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voila la plus belle sentence que j'aye entendu de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi....* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALERE.

Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

Oüy. Entens-tu? Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALERE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toy de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALERE.

Je n'y manqueray pas. Et, pour vostre soupé,

vous n'avez qu'à me laisser faire. Je regleray tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

MAISTRE JACQUES.

Tant mieux, j'en auray moins de peine.

HARPAGON.

Il faudra de ces choses dont on ne mange gueres, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque paté-en-pot bien garny de marons.

VALERE.

Reposez-vous sur moy.

HARPAGON.

Maintenant, Maistre Jacques, il faut nettoyer mon carosse.

MAISTRE JACQUES.

Attendez. Cecy s'adresse au cocher. (*Il remet sa casaque.*) Vous dites...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carosse, et tenir mes chevaux tout prests pour conduire à la foire.

MAISTRE JACQUES.

Vos chevaux, Monsieur? Ma foy, ils ne sont point du tout en estat de marcher. Je ne vous diray point qu'ils sont sur la litiere : les pauvres bestes n'en ont point, et ce seroit fort mal parler ; mais vous leur faites observer des jeusnes si austeres que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voila bien malades, ils ne font rien!

MAISTRE JACQUES.

Et, pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de mesme. Cela me fend le cœur de les voir ainsi extenuez, car enfin j'ay une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moy-mesme, quand je les voy pâtir ; je m'oste tous les jours pour eux les choses de la bouche, et c'est estre, Monsieur, d'un naturel trop dur que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAISTRE JACQUES.

Non, Monsieur, je n'ay pas le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de foüet en l'estat où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traisnassent un carosse, qu'ils ne peuvent pas se traisner eux-mesmes ?

VALERE.

Monsieur, j'obligeray le voisin le Picard à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il icy besoin pour apprester le soupé.

MAISTRE JACQUES.

Soit. J'aime mieux encor qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALERE.

Maistre Jacques fait bien le raisonnable.

MAISTRE JACQUES.

Monsieur l'intendant fait bien le necessaire.

HARPAGON.

Paix!

MAISTRE JACQUES.

Monsieur, je ne sçaurois souffrir les flatteurs; et je voy que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpetuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aye; et, aprés mes chevaux, vous estes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je sçavoir de vous, Maistre Jacques, ce que l'on dit de moy?

MAISTRE JACQUES.

Oüy, Monsieur, si j'estois assuré que cela ne vous fâchast point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAISTRE JACQUES.

Pardonnez-moy, je sçay fort bien que je vous mettrois en colere.

HARPAGON.

Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moy.

MAISTRE JACQUES.

Monsieur, puis que vous le voulez, je vous diray franchement qu'on se moque par tout de vous; qu'on nous jette de tous costez cent brocards à vostre sujet, et que l'on n'est point plus ravy que

de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de vostre lezine. L'un dit que vous faistes imprimer des almanacs particuliers où vous faites doubler les quatre-tems et les vigiles, afin de profiter des jeusnes où vous obligez vostre monde; l'autre, que vous avez toûjours une querelle toute preste à faire à vos valets dans le temps des estrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celuy-là conte qu'une fois vous fistes assigner le chat d'un de vos voisins pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton; celuy-cy, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-mesme l'avoine de vos chevaux, et que vostre cocher, qui estoit celuy d'avant moy, vous donna dans l'obscurité je ne sçay combien de coups de baston dont vous ne voulustes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? on ne sçauroit aller nullepart où l'on ne vous entende accommoder de toutes pieces. Vous estes la fable et la risée de tout le monde, et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, *en le batant.*

Vous estes un sot, un maraut, un coquin et un impudent.

MAISTRE JACQUES.

Hé bien! ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous l'avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la verité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCENE II.

MAISTRE JACQUES, VALERE.

VALERE.

A ce que je puis voir, Maistre Jacques, on paye mal vostre franchise.

MAISTRE JACQUES.

Morbleu! Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas vostre affaire. Riez de vos coups de baston quand on vous en donnera, et ne venez pas rire des miens.

VALERE.

Ah! Monsieur Maistre Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAISTRE JACQUES, [*à part*].

Il file doux. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. [*Haut.*] Sçavez-vous bien, Monsieur le rieur, que je ne ris pas, moy, et que, si vous m'échaufez la teste, je vous feray rire d'une autre sorte?

(*Maistre Jacques pousse Valere jusques au bout du theatre en le menaçant.*)

VALERE.

Eh! doucement!

MAISTRE JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaist pas, moy!

VALERE.

De grace!

MAISTRE JACQUES.

Vous estes un impertinent.

VALERE.

Monsieur Maistre Jacques!

MAISTRE JACQUES.

Il n'y a point de Monsieur Maistre Jacques pour un double. Si je prens un baston, je vous rosseray d'importance.

VALERE.

Comment! un baston?

(Valere le fait reculer autant qu'il l'a fait.)

MAISTRE JACQUES.

Eh! je ne parle pas de cela.

VALERE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-mesme?

MAISTRE JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'estes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier?

MAISTRE JACQUES.

Je le sçay bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoissez pas encore?

MAISTRE JACQUES.

Pardonnez-moy.

VALERE.

Vous me rosserez, dites-vous?

MAISTRE JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALERE.

Et moy, je ne prens point de goust à vostre raillerie. (*Il luy donne des coups de baston.*) Apprenez que vous estes un mauvais railleur.

MAISTRE JACQUES, [*seul*].

Peste soit la sincerité! c'est un mauvais mestier. Desormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vray. Passe encor pour mon maistre, il a quelque droict de me battre; mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vangeray si je puis.

SCENE III.

FROSINE, MARIANE, MAISTRE JACQUES.

FROSINE.

Sçavez-vous, Maistre Jacques, si vostre maistre est au logis?

MAISTRE JACQUES.

Oüy vrayment il y est, je ne le sçay que trop!

FROSINE.

Dites-luy, je vous prie, que nous sommes icy.

SCENE IV.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Ah! que je suis, Frosine, dans un étrange état!

et, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette veuë!

FROSINE.

Mais pourquoy? et quelle est vostre inquietude?

MARIANE.

Helas! me le demandez-vous? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute preste à voir le suplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Je voy bien que, pour mourir agreablement, Harpagon n'est pas le suplice que vous voudriez embrasser; et je connois, à vostre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oüy. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me defendre; et les visites respectueuses qu'il a renduës chez nous ont fait, je vous l'avouë, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous sceu quel il est?

MARIANE.

Non, je ne sçay point quel il est; mais je sçay qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que, si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutost qu'un autre, et qu'il ne contribuë pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'épous qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu, tous ces blondins sont agreables

et debitent fort bien leur fait; mais la pluspart sont gueux comme des rats, et il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mary qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avouë que les sens ne trouvent pas si bien leur conte du costé que je dis, et qu'il y a quelques petits dégousts à essuyer avec un tel épous; mais cela n'est pas pour durer, et sa mort, croyez-moy, vous mettra bientost en estat d'en prendre un plus aimable qui reparera toutes choses.

MARIANE.

Mon Dieu, Frosine, c'est une étrange affaire lors que pour estre heureuse il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientost; et ce doit estre là un des articles du contract. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois! Le voicy en propre personne.

MARIANE.

Ah! Frosine, quelle figure!

SCENE V.

HARPAGON, FROSINE, MARIANE.

HARPAGON.

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à

vous avec des lunettes. Je sçay que vos appas frapent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mesmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les appercevoir ; mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et je maintiens et garantis que vous estes un astre, mais un astre le plus bel astre qui soit dans le païs des astres... Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joye de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encor toute surprise ; et puis les filles ont toûjours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

Tu as raison. [*A Mariane.*] Voila, belle mignonne, ma fille qui vient vous salüer.

SCENE VI.

ELISE, HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ELISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire, et c'estoit à moy de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croist toûjours.

MARIANE, *bas à Frosine.*

O l'homme déplaisant!

HARPAGON.

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, *à part.*

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentimens.

MARIANE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

HARPAGON.

Voicy mon fils aussi qui vous vient faire la reverence.

MARIANE, *à part à Frosine.*

Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celuy dont je t'ay parlé.

FROSINE, *à Mariane.*

L'avanture est merveilleuse.

HARPAGON.

Je voy que vous vous étonnez de me voir de si grands enfans; mais je seray bientost défait et de l'un et de l'autre.

SCENE VII.

CLEANTE, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

CLEANTE.

Madame, à vous dire le vray, c'est icy une avanture où sans doute je ne m'attendois pas, et mon pere ne m'a pas peu surpris lors qu'il m'a dit tantost le dessein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la mesme chose. C'est une rencontre impréveuë qui m'a surprise autant que vous, et je n'estois point preparée à une pareille avanture.

CLEANTE.

Il est vray que mon pere, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joye que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous assureray point que je me réjoüis du dessein où vous pourriez estre de devenir ma belle-mere. Le compliment, je vous l'avouë, est trop difficile pour moy; et c'est un titre, s'il vous plaist, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroistra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la repugnance; que vous n'ignorez pas, sçachant

ce que je suis, comme il choque mes interests; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon pere, que, si les choses dépendoient de moy, cet hymen ne se feroit point.

HARPAGON.

Voila un compliment bien impertinent! Quelle belle confession à luy faire!

MARIANE.

Et moy, pour vous répondre, j'ay à vous dire que les choses sont fort égales, et que, si vous auriez de la repugnance à me voir vostre belle-mere, je n'en aurois pas moins sans doute à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moy qui cherche à vous donner cette inquietude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir, et, si je ne m'y vois forcée par une puissance absoluë, je vous donne ma parole que je ne consentiray point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment il faut une réponse de mesme. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot qui ne sçait pas encore la consequence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses veritables sentimens. J'aime de luy un aveu de la sorte; et, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentimens.

CLEANTE.

Non, mon pere, je ne suis point capable d'en changer; et je prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! Il continuë encor plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON.

Encor! Avez-vous envie de changer de discours?

CLEANTE.

Hé bien, puis que vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette icy à la place de mon pere, et que je vous avouë que je n'ay rien veu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de vostre époux est une gloire, une felicité, que je prefererois aux destinées des plus grands princes de la terre. Oüy, Madame, le bonheur de vous posseder est à mes regards la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conqueste si precieuse; et les obstacles les plus puissans...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaist.

CLEANTE.

C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu, j'ay une langue pour m'expliquer moy-mesme, et n'ay pas besoin d'un procureur comme vous. Allons, donnez des sieges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que de ce pas nous allions à la foire, afin d'en revenir plutost et d'avoir tout le temps en suite de vous entretenir.

HARPAGON.

Qu'on mette donc les chevaux au carosse. Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ay pas songé à vous donner un peu de colation avant que de partir.

CLEANTE.

J'y ay pourveu, mon pere, et j'ay fait apporter icy quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ay envoyé querir de vostre part.

HARPAGON, *bas, à Valere.*

Valere !

VALERE, *à Harpagon.*

Il a perdu le sens

CLEANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon pere, que ce ne soit pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il luy plaist.

MARIANE.

C'est une chose qui n'estoit pas necessaire.

CLEANTE.

Avez-vous jamais veu, Madame, un diamant plus vif que celuy que vous voyez que mon pere a au doigt?

MARIANE.

Il est vray qu'il brille beaucoup.

CLEANTE. (*Il l'oste du doigt de son pere et le donne à Mariane.*)

Il faut que vous le voyiez de prés.

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

CLEANTE. (*Il se met au devant de Mariane, qui le veut rendre.*)

Nenny, Madame, il est en de trop belles mains. C'est un present que mon pere vous a fait.

HARPAGON.

Moy?

CLEANTE.

N'est-il pas vray, mon pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, *à part, à son fils.*

Comment!

CLEANTE.

Belle demande! Il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLEANTE.

Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, *à part.*

J'enrage!

MARIANE

Ce seroit...

CLEANTE, *en empeschant toûjours Mariane de rendre la bague.*

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE.

De grace...

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON, *à part.*

Peste soit...

CLEANTE.

Le voila qui se scandalise de vostre refus.

HARPAGON, *bas à son fils.*

Ah! traistre!

CLEANTE.

Vous voyez qu'il se desespere.

HARPAGON, *bas, à son fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLEANTE.

Mon pere, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à la garder, mais elle est obstinée.

HARPAGON, *bas, à son fils, avec emportement.*

Pendart!

CLEANTE.

Vous estes cause, Madame, que mon pere me querelle.

HARPAGON, *bas, à son fils, avec les mesmes grimaces.*

Le coquin!

CLEANTE.

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne resistez point davantage.

FROSINE.

Mon Dieu, que de façons! Gardez la bague, puis que Monsieur le veut.

MARIANE.

Pour ne vous point mettre en colere, je la garde maintenant, et je prendray un autre temps pour vous la rendre.

SCENE VIII.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE, CLEANTE, BRINDAVOINE, ELISE.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dy-luy que je suis empesché, et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON.

Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

HARPAGON, MARIANE, CLEANTE, ELISE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE. *(Il vient en courant, et fait tomber Harpagon.)*

Monsieur...

HARPAGON.

Ah! je suis mort!

CLEANTE.

Qu'est-ce, mon pere? Vous estes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traistre assurément a receu de l'argent de mes debiteurs pour me faire rompre le coû.

VALERE.

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE.

Monsieur, je vous demande pardon, je croyois bien faire d'acourir viste.

HARPAGON.

Que viens-tu faire icy, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrez.

HARPAGON.

Qu'on les meine promptement chez le mareschal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils soient ferrez, je vais faire pour vous, mon pere, les honneurs de vostre logis,

et conduire Madame dans le jardin, où je feray porter la colation.

HARPAGON.

Valere, aye un peu l'œil à tout cela, et prens soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

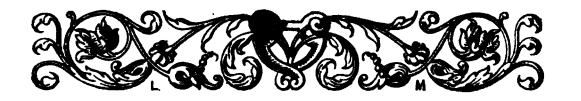
VALERE.

C'est assez.

HARPAGON, [*seul*].

O fils impertinent! as-tu envie de me ruiner?





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLEANTE.

RENTRONS icy, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oüy, Madame, mon frere m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sçay les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extréme que je m'interesse à vostre avanture.

MARIANE.

C'est une douce consolation que de voir dans ses interests une personne comme vous; et je vous conjure, Madame, de me garder toûjours cette genereuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautez de la fortune.

FROSINE.

Vous estes, par ma foy, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout cecy, avertie de vostre affaire ! Je vous aurois sans doute détourné cette inquietude, et n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLEANTE.

Que veux-tu ? c'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles resolutions sont les vostres ?

MARIANE.

Helas ! suis-je en pouvoir de faire des resolutions ? et, dans la dépendance où je me voy, puis-je former que des souhaits ?

CLEANTE.

Point d'autre appuy pour moy dans vostre cœur que de simples souhaits ? point de pitié officieuse ? point de secourable bonté ? point d'affection agissante ?

MARIANE.

Que sçaurois-je vous dire ? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-mesme : je m'en remets à vous, et je vous croy trop raisonnable pour vouloir exiger de moy que ce qui peut m'estre permis par l'honneur et la bienseance.

CLEANTE.

Helas ! où me reduisez-vous que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienseance ?

MARIANE.

Mais que voulez-vous que je fasse ? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où nostre sexe est obligé, j'ay de la consideration pour ma mere. Elle m'a toûjours élevée avec une tendresse extréme, et je ne sçaurois me resoudre à luy donner du déplaisir. Faites, agissez auprés d'elle ; employez tous vos soins à gagner son esprit. Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence ; et, s'il ne tient qu'à me declarer en vostre faveur, je veux bien consentir à luy faire un aveu moy-mesme de tout ce que je sens pour vous.

CLEANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir ?

FROSINE.

Par ma foy, faut-il le demander ? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous sçavez que de mon naturel je suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze, et je n'ay que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je voy des gens qui s'entre-aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à cecy ?

CLEANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumieres.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

Cecy est assez difficile. [*A Mariane.*] Pour vostre mere, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-estre pourroit-on la gagner et la resoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au pere. [*A Cleante.*] Mais le mal que j'y trouve, c'est que vostre pere est vostre pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur en suite à donner son consentement à vostre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de luy-mesme, et tâcher par quelque moyen de le dégouster de vostre personne.

CLEANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oüy, j'ay raison, je le sçay bien. C'est là ce qu'il faudroit; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge qui fust de mon talent, et joüast assez bien pour contrefaire une dame de qualité par le moyen d'un train fait à la haste et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous suposerions de la Basse-Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à vostre pere que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille escus en argent comptant; qu'elle seroit éperduëment amoureuse de luy, et souhaiteroit de se voir sa femme jusqu'à luy donner

tout son bien par contract de mariage; et je ne doute point qu'il ne prestast l'oreille à la proposition : car enfin il vous aime fort, je le sçay, mais il aime un peu plus l'argent; et, quand, éblouÿ de ce leurre, il auroit une fois consenty à ce qui vous touche, il importeroit peu en suite qu'il se desabusast, en venant à vouloir voir clair aux effets de nostre marquise.

CLEANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moy faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera nostre fait.

CLEANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner vostre mere; c'est toûjours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de vostre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous; déployez sans reserve les graces éloquentes, les charmes tout puissans, que le Ciel a placez dans vos yeux et dans vostre bouche, et n'oubliez rien, s'il vous plaist, de ces tendres paroles, de ces douces prieres et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne sçauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y feray tout ce que je puis, et n'oublîray aucune chose.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

HARPAGON, [*à part*].

Oüais! mon fils baise la main de sa pretenduë belle-mere, et sa pretenduë belle-mere ne s'en defend pas fort. Y auroit-il quelque mystere là-dessous?

ELISE.

Voila mon pere.

HARPAGON.

Le carosse est tout prest. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puis que vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ay besoin de vous.

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

O çà, interest de belle-mere à part, que te semble, à toy, de cette personne?

CLEANTE.

Ce qui m'en semble?

HARPAGON.

Oüy, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLEANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encor?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ay pas trouvée icy ce que je l'avois creuë. Son air est de franche coquette; sa taille est assez gauche, sa beauté tres-mediocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon pere, pour vous en dégouster : car, belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu luy disois tantost pourtant...

CLEANTE.

Je luy ay dit quelques douceurs en vostre nom, mais c'estoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLEANTE.

Moy? point du tout.

HARPAGON.

J'en suis fâché, car cela rompt une pensée qui m'estoit venuë dans l'esprit. J'ay fait, en la voyant icy, reflexion sur mon âge, et j'ay songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si

jeune personne. Cette consideration m'en faisoit quitter le dessein; et, comme je l'ay fait demander et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLEANTE.

A moy?

HARPAGON.

A toy.

CLEANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLEANTE.

Ecoutez; il est vray qu'elle n'est pas fort à mon goust; mais, pour vous faire plaisir, mon pere, je me resoudray à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON.

Moy, je suis plus raisonnable que tu ne penses: je ne veux point forcer ton inclination.

CLEANTE.

Pardonnez-moy; je me feray cet effort pour l'amour de vous

HARPAGON.

Non, non; un mariage ne sçauroit estre heureux où l'inclination n'est pas.

CLEANTE.

C'est une chose, mon pere, qui peut-estre viendra en suite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non, du costé de l'homme on ne doit point ris-

quer l'affaire, et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ay garde de me commettre. Si tu avois senty quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouser, au lieu de moy; mais, cela n'estant pas, je suivray mon premier dessein, et je l'épouseray moy-mesme.

CLEANTE.

Hé bien, mon pere, puis que les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous reveler nostre secret. La verité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein estoit tantost de vous la demander pour femme, et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentimens et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Luy avez-vous rendu visite?

CLEANTE.

Oüy, mon pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLEANTE.

Assez pour le temps qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien receu?

CLEANTE.

Fort bien, mais sans sçavoir qui j'estois, et c'est ce qui a fait tantost la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Luy avez-vous declaré vostre passion et le dessein où vous estiez de l'épouser?

CLEANTE.

Sans doute, et mesme j'en avois fait à sa mere quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, vostre proposition?

CLEANTE.

Oüy, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correspond-elle fort à vostre amour?

CLEANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moy.

HARPAGON, [*bas, à part*].

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret, et voila justement ce que je demandois. [*Haut.*] Oh! sus, mon fils, sçavez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaist, à vous défaire de vostre amour, à cesser toutes vos poursuites auprés d'une personne que je pretens pour moy, et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLEANTE.

Oüy, mon pere, c'est ainsi que vous me joüez! Hé bien, puis que les choses en sont venuës là, je vous declare, moy, que je ne quitteray point la passion que j'ay pour Mariane; qu'il n'y a point d'extremité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conqueste, et que, si vous avez pour vous le consentement d'une mere, j'auray d'autres secours peut-estre qui combattront pour moy.

HARPAGON.

Comment, pendart! tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLEANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en datte.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton pere? et ne me dois-tu pas respect?

CLEANTE.

Ce ne sont point icy des choses où les enfans soient obligez de déferer aux peres, et l'amour ne connoist personne.

HARPAGON.

Je te feray bien me connoistre avec de bons coups de baston.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moy un baston tout à l'heure.

SCENE IV.

MAISTRE JACQUES, HARPAGON, CLEANTE.

MAISTRE JACQUES.

Eh! eh! eh! Messieurs, qu'est-ce-cy? à quoy songez-vous?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

MAISTRE JACQUES, [*à Cléante*].

Ah ! Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence !

MAISTRE JACQUES, [*à Harpagon*].

Ah ! Monsieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordray point.

MAISTRE JACQUES, [*à Cleante*].

Hé quoy ! à vostre pere ?

HARPAGON.

Laisse-moy faire.

MAISTRE JACQUES, [*à Harpagon*].

Hé quoy ! à vostre fils ? Encor passe pour moy.

HARPAGON.

Je te veux faire toy-mesme, Maistre Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ay raison.

MAISTRE JACQUES.

J'y consens. [*A Cleante.*] Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser ; et le pendart a l'insolence de l'aimer avec moy, et d'y pretendre malgré mes ordres.

MAISTRE JACQUES.

Ah ! il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son pere ? et

ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

MAISTRE JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moy luy parler, et demeurez là.

(*Il vient trouver Cleante à l'autre bout du theatre.*)

CLEANTE.

Hé bien, oüy, puis qu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point; il ne m'importe qui ce soit, et je veux bien aussi me rapporter à toy, Maistre Jacques, de nostre diferend.

MAISTRE JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux et reçoit tendrement les offres de ma foy, et mon pere s'avise de venir troubler nostre amour par la demande qu'il en fait faire.

MAISTRE JACQUES.

Il a tort assurément.

CLEANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Luy sied-il bien d'estre encor amoureux? et ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

MAISTRE JACQUES.

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moy luy dire deux mots. (*Il revient à Harpagon.*) Hé bien, vostre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sçait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la premiere chaleur, et qu'il ne fera point refus de se

soûmettre à ce qu'il vous plaira, pourveu que vous vouliez le traitter mieux que vous ne faites, et luy donner quelque personne en mariage dont il ait lieu d'estre content.

HARPAGON.

Ah! dy-luy, Maistre Jacques, que moyennant cela il pourra esperer toutes choses de moy, et que, hors Mariane, je luy laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAISTRE JACQUES.

Laissez-moy faire. (*Il va au fils.*) Hé bien, vostre pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites, et il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colere; qu'il n'en veut seulement qu'à vostre maniere d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourveu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, et luy rendre les déferences, les respects et les soûmissions qu'un fils doit à son pere.

CLEANTE.

Ah! Maistre Jacques, tu luy peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toûjours le plus soûmis de tous les hommes, et que jamais je ne feray aucune chose que par ses volontez.

MAISTRE JACQUES, [*à Harpagon*].

Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voila qui va le mieux du monde.

MAISTRE JACQUES, [*à Cleante*].

Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLEANTE.

Le Ciel en soit loüé !

MAISTRE JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voila d'accord maintenant, et vous alliez vous quereller faute de vous entendre.

CLEANTE.

Mon pauvre Maistre Jacques, je te seray obligé toute ma vie.

MAISTRE JACQUES.

Il n'y a pas dequoy, Monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, Maistre Jacques, et cela merite une recompense. Va, je m'en souviendray, je t'assure.

(Il tire son mouchoir de sa poche, ce qui fait croire à Maistre Jacques qu'il va luy donner quelque chose.)

MAISTRE JACQUES.

Je vous baise les mains.

SCENE V.

CLEANTE, HARPAGON.

CLEANTE.

Je vous demande pardon, mon pere, de l'emportement que j'ay fait paroistre.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLEANTE.

Je vous assure que j'en ay tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moy, j'ay toutes les joyes du monde de te voir raisonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier si viste ma faute!

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfans, lors qu'ils rentrent dans leur devoir.

CLEANTE.

Quoy! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges par la soûmission et le respect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon pere, que jusques au tombeau je conserveray dans mon cœur le souvenir de vos bontez.

HARPAGON.

Et moy, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moy tu n'obtiennes.

CLEANTE.

Ah! mon pere, je ne vous demande plus rien, et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Je dis, mon pere, que je suis trop content de

vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLEANTE.

Vous, mon pere.

HARPAGON.

Moy?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment! c'est toy qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moy, y renoncer ?

HARPAGON.

Oüy.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas déparmake d'y pretendre ?

CLEANTE.

Au contraire, j'y suis porté plus que jamais.

HARPAGON.

Quoy! pendart, derechef ?

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moy faire, traistre.

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te defens de me jamais voir.

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLEANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLEANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te des-herite.

CLEANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malediction.

CLEANTE.

Je n'ay que faire de vos dons.

SCENE VI.

LA FLECHE, CLEANTE.

LA FLECHE, *sortant du jardin avec une cassette.*

Ah! Monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moy viste.

CLEANTE.

Qu'y a-t-il?

LA FLECHE.

Suivez-moy, vous dy-je, nous sommes bien.

CLEANTE.

Comment ?

LA FLECHE.

Voicy vostre affaire.

CLEANTE.

Quoy ?

LA FLECHE.

J'ay guigné cecy tout le jour.

CLEANTE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA FLECHE.

Le trésor de vostre pere, que j'ay attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous sçaurez tout. Sauvons-nous, je l'entens crier.

SCENE VII.

HARPAGON.

(Il crie au voleur dés le jardin, et vient sans chapeau.)

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ! on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent ! Qui peut-c'estre ? Qu'est-il devenu ? où est-il ? où se cache-t-il ? Que feray-je pour le trouver ?

Où courir? où ne pas courir? N'est-il point là? n'est-il point icy? Qui est-ce? Arreste! Ren-moy mon argent, coquin!... (*Il se prend luy-mesme le bras.*) Ah! c'est moy. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Helas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher amy, on m'a privé de toy! Et, puis que tu m'es enlevé, j'ay perdu mon suport, ma consolation, ma joie; tout est finy pour moy, et je n'ay plus que faire au monde! Sans toy, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré! N'y a-t-il personne qui veüille me ressusciter en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlois à mon traistre de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, et faire donner la question à toute ma maison : à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moy aussi. Que de gens assemblez! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh! dequoy est-ce qu'on parle là? de celuy qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grace, si l'on sçait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmy vous? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, viste, des commissaires, des archers, des prevosts, des juges,

des gesnes, des potences et des bourreaux! Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendray moy-mesme aprés.





ACTE V

SCENE PREMIERE

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

LE COMMISSAIRE.

LAISSEZ-MOY faire, je sçay mon mestier, Dieu mercy. Ce n'est pas d'aujourd'huy que je me mesle de découvrir des vols, et je voudrois avoir autant de sacs de mille francs que j'ay fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les magistrats sont interessez à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette?

HARPAGON.

Dix mille écus bien contez.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considerable.

HARPAGON.

Il n'y a pôint de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et, s'il demeure impuny, les choses les plus sacrées ne sont plus en seureté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles especes estoit cette somme?

HARPAGON.

En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le monde; et je veux que vous arrestiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tascher doucement d'attraper quelques preuves, afin de proceder aprés, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont esté pris.

SCENE II.

MAISTRE JACQUES, HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

MAISTRE JACQUES, *au bout du theatre, en se retournant du costé dont il sort.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure, qu'on me luy fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau boüillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON.

Qui ? celuy qui m'a dérobé ?

MAISTRE JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que vostre intendant vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela, et voila Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE.

Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur.

MAISTRE JACQUES.

Monsieur est de vostre soupé ?

LE COMMISSAIRE.

Il faut icy, mon cher amy, ne rien cacher à vostre maistre.

MAISTRE JACQUES.

Ma foy, Monsieur, je montreray tout ce que je sçay faire, et je vous traitteray du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

MAISTRE JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chere que je voudrois, c'est la faute de monsieur nostre intendant, qui m'a rogné les aisles avec les ciseaux de son œconomie.

HARPAGON.

Traistre, il s'agit d'autre chose que de souper, et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAISTRE JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oüy, coquin! et je m'en vais te faire pendre si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE.

Mon Dieu, ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honneste homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez sçavoir. Oüy, mon amy, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par vostre maistre. On luy a pris aujourd'huy son argent, et il n'est pas que vous ne sçachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAISTRE JACQUES, *à part*.

Voicy justement ce qu'il me faut pour me van-

ger de nostre intendant : depuis qu'il est entré ceans, il est le favory, on n'écoute que ses conseils; et j'ay aussi sur le cœur les coups de baston de tantost.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE.

Laissez-le faire. Il se prepare à vous contenter, et je vous ay bien dit qu'il estoit honneste homme.

MAISTRE JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur vostre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere ?

MAISTRE JACQUES.

Oüy.

HARPAGON.

Luy, qui me paroist si fidelle?

MAISTRE JACQUES.

Luy-mesme. Je croy que c'est luy qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoy le crois-tu ?

MAISTRE JACQUES.

Sur quoy?

HARPAGON.

Oüy.

MAISTRE JACQUES.

Je le croy... sur ce que je le croy.

LE COMMISSAIRE

Mais il est necessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu veu roder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

MAISTRE JACQUES.

Oüy, vrayment. Où estoit-il vostre argent?

HARPAGON.

Dans le jardin.

MAISTRE JACQUES.

Justement. Je l'ay veu roder dans le jardin. Et dans quoy est-ce que cet argent estoit?

HARPAGON.

Dans une cassette.

MAISTRE JACQUES.

Voila l'affaire. Je luy ay veu une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verray bien si c'est la mienne.

MAISTRE JACQUES.

Comment elle est faite?

HARPAGON.

Oüy.

MAISTRE JACQUES.

Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAISTRE JACQUES.

C'est une grande cassette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

MAISTRE JACQUES.

Eh ! oüy, elle est petite, si on le veut prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle?

MAISTRE JACQUES.

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE.

Oüy.

MAISTRE JACQUES.

Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sçauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON.

Euh !

MAISTRE JACQUES.

N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON.

Non, grise.

MAISTRE JACQUES.

Eh ! oüy, gris-rouge ; c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'est elle assurément. Ecrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien ; et je crois, aprés cela, que je suis homme à me voler moy-mesme.

MAISTRE JACQUES.

Monsieur, le voicy qui revient. Ne luy allez pas dire au moins que c'est moy qui vous ay découvert cela.

SCENE III.

VALERE, HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Approche. Vien confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait esté commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monsieur?

HARPAGON.

Comment, traistre! tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame! comme si tu ne sçavois pas ce que je veux dire! C'est en vain que tu pretendrois de le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprés chez moy pour me trahir, pour me joüer un tour de cette nature!

VALERE.

Monsieur, puis qu'on vous a découvert tout, je

ne veux point chercher de détours et vous nier la chose.

MAISTRE JACQUES, [*à part*].

Oh! oh! Aurois-je deviné sans y penser?

VALERE.

C'estoit mon dessein de vous en parler, et je voulois attendre pour cela des conjonctures favorables; mais, puis qu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fascher et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infame?

VALERE.

Ah! Monsieur, je n'ay pas merité ces noms. Il est vray que j'ay commis une offense envers vous; mais, aprés tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment, pardonnable? Un guet-à-pend, un assassinat de la sorte?

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colere. Quand vous m'aurez oüy, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoy! mon sang, mes entrailles, pendart!

VALERE.

Vostre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne luy point faire de tort, et il n'y a rien en tout cecy que je ne puisse bien reparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention, et que tu me restituës ce que tu m'as ravy.

VALERE.

Vostre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dy-moy, qui t'a porté à cette action?

VALERE.

Helas! me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oüy, vrayment, je te le demande.

VALERE.

Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour?

VALERE.

Oüy.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foy! l'amour de mes louis d'or!

VALERE.

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloüy, et je proteste de ne pretendre rien à tous vos biens, pourveu que vous me laissiez celuy que j'ay.

HARPAGON.

Non feray, de par tous les diables! je ne te le

laisseray pas. Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

VALERE.

Appellez-vous cela un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol! un tresor comme celuy-là!

VALERE.

C'est un tresor, il est vray, et le plus precieux que vous ayez sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce tresor plein de charmes; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en feray rien. Qu'est-ce à dire cela?

VALERE.

Nous nous sommes promis une foy mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le serment est admirable, et la promesse plaisante!

VALERE.

Oüy, nous nous sommes engagez d'estre l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empescheray bien, je vous assure.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut separer.

HARPAGON.

C'est estre bien endiablé aprés mon argent.

VALERE.

Je vous ay déja dit, Monsieur, que ce n'estoit point l'interest qui m'avoit poussé à faire ce que

j'ay fait. Mon cœur n'a point agy par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette resolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité chrestienne qu'il veut avoir mon bien. Mais j'y donneray bon ordre, et la justice, pendart effronté, me va faire raison de tout.

VALERE.

Vous en userez comme vous voudrez, et me voila prest à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moy qu'il en faut accuser, et que vostre fille en tout cecy n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le croy bien, vrayment ; il seroit fort étrange que ma fille eust trempé dans ce crime. Mais je veux r'avoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moy ? Je ne l'ay point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON, [*à part*].

O ma chere cassette ! [*Haut.*] Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALERE.

Non, Monsieur.

HARPAGON.

Hé ! dy-moy donc un peu : tu n'y as point touché ?

VALERE.

Moy, y toucher! Ah! vous luy faites tort, aussi bien qu'à moy; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ay brûlé pour elle.

HARPAGON.

Brûlé pour ma cassette!

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de luy avoir fait paroistre aucune pensée offençante : elle est trop sage et trop honneste pour cela.

HARPAGON.

Ma cassette trop honneste!

VALERE.

Tous mes desirs se sont bornez à joüir de sa veuë, et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON.

Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maistresse.

VALERE.

Dame Claude, Monsieur, sçait la verité de cette avanture, et elle vous peut rendre témoignage...

HARPAGON.

Quoy! ma servante est complice de l'affaire?

VALERE.

Oüy, Monsieur, elle a esté témoin de nostre engagement; et c'est aprés avoir connu l'honnesteté de ma flâme qu'elle m'a aidé à persuader vostre fille de me donner sa foy et recevoir la mienne.

HARPAGON.

Eh! Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? Que nous broüilles-tu icy de ma fille?

VALERE.

Je dis, Monsieur, que j'ay eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui ?

VALERE.

De vostre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pû se resoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

VALERE.

Oüy, Monsieur, comme de ma part je luy en ay signé une.

HARPAGON.

O Ciel ! autre disgrace !

MAISTRE JACQUES.

Écrivez, Monsieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengregement de mal ! surcroist de desespoir ! Allons, Monsieur, faites le deû de vostre charge, et dressez-luy-moy son procez comme larron et comme suborneur.

VALERE.

Ce sont des noms qui ne me sont point deûs ; et quand on sçaura qui je suis...

SCENE IV.

ELISE, MARIANE, FROSINE, HARPAGON, VALERE, MAISTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

HARPAGON.

Ah! fille scelerate, fille indigne d'un pere comme moy! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ay données! Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infame, et tu luy engages ta foy sans mon consentement! Mais vous serez trompez l'un et l'autre. (*A Elise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (*à Valere*) et une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALERE.

Ce ne sera point vostre passion qui jugera l'affaire; et l'on m'écoutera au moins avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me suis abusé de dire une potence, et tu seras roüé tout vif.

ELISE, *à genoux devant son pere.*

Ah! mon pere, prenez des sentimens un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernieres violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraisner aux premiers mouvemens de vostre passion, et donnez-vous le temps de considerer ce que vous voulez

faire. Prenez la peine de mieux voir celuy dont vous vous offencez : il est tout autre que vos yeux ne le jugent, et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à luy lors que vous sçaurez que sans luy vous ne m'auriez plus il y a long-temps. Oüy, mon pere, c'est celuy qui me sauva de ce grand peril que vous sçavez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette mesme fille dont...

HARPAGON.

Tout cela n'est rien, et il valoit bien mieux pour moy qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon pere, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

MAISTRE JACQUES, [*à part*]

Tu me payeras mes coups de baston.

FROSINE, [*à part*]

Voicy un étrange embarras.

SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, MAISTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

ANSELME.

Qu'est-ce, Seigneur Harpagon? je vous voy tout émeu.

HARPAGON.

Ah! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, et voicy bien du trouble et du desordre au contract que vous venez faire! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; et voila un traistre, un scelerat, qui a violé tous les droicts les plus saints, qui s'est coulé chez moy sous le titre de domestique pour me dérober mon argent et pour me suborner ma fille.

VALERE.

Qui songe à vostre argent, dont vous me faites un galimathias?

HARPAGON.

Oüy, ils se sont donnez l'un et l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre luy, et faire toutes les poursuites de la justice pour vous vanger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force et de rien pretendre à un cœur qui se seroit donné; mais, pour vos interests, je suis prest à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voila Monsieur, qui est un honneste commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. [*Au commissaire.*] Chargez-le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALERE.

Je ne voy pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ay pour vostre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse estre condamné pour nostre engagement, lors qu'on sçaura ce que je suis...

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'huy n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALERE.

Sçachez que j'ay le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moy, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez icy plus que vous ne pensez, et vous parlez devant un homme à qui tout Naples

est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALERE, *en mettant fierement son chapeau.*

Je ne suis point homme à rien craindre; et, si Naples vous est connu, vous sçavez qui estoit Dom Thomas d'Alburcy.

ANSELME.

Sans doute je le sçay, et peu de gens l'ont connu mieux que moy.

HARPAGON.

Je ne me soucie ny de Dom Thomas ny de Dom Martin.

ANSELME.

De grace, laissez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire que c'est luy qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Luy?

VALERE.

Oüy.

ANSELME.

Allez. Vous vous mocquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux reüssir, et ne pretendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

Quoy! vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburcy?

VALERE.

Oüy, je l'ose, et je suis prest de soûtenir cette verité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfans et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persecutions qui ont accompagné les desordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALERE.

Oüy; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celuy qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moy, qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon employ dés que je m'en trouvay capable; que j'ay sceu depuis peu que mon pere n'estoit point mort, comme je l'avois toûjours crû; que, passant icy pour l'aller chercher, une avanture par le Ciel concertée me fit voir la charmante Elise; que cette veue me rendit esclave de ses beautez, et que la violence de mon amour et les severitez de son pere me firent prendre la resolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la queste de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encor, autres que vos

paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bastie sur une verité?

VALERE.

Le capitaine espagnol, un cachet de ruby qui estoit à mon pere, un bracelet d'agathe que ma mere m'avoit mis au bras, le vieux Pedro, ce domestique qui se sauva avec moy du naufrage.

MARIANE.

Helas! à vos paroles je puis icy répondre, moy, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connoistre clairement que vous estes mon frere.

VALERE.

Vous, ma sœur?

MARIANE.

Oüy, mon cœur s'est émeu dés le moment que vous avez ouvert la bouche; et nostre mere, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenuë des disgraces de nostre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi perir dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de nostre liberté, et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mere et moy, sur un débris de nostre vaisseau. Aprés dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit nostre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout nostre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de nostre pere. Nous passâmes à Gennes, où ma mere alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parens, elle vint en ces

lieux, où elle n'a presque vescu que d'une vie languissante.

ANSELME.

O Ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toy de faire des miracles! Embrassez-moy, mes enfans, et meslez tous deux vos transports à ceux de vostre pere.

VALERE.

Vous estes nostre pere?

MARIANE.

C'est vous que ma mere a tant pleuré?

ANSELME.

Oüy, ma fille, oüy, mon fils, je suis Dom Thomas d'Alburcy, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit, et qui, vous ayant tous crûs morts durant plus de seize ans, se préparoit, aprés de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de seureté que j'ay veu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toûjours, et, ayant sceu trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué icy, où, sous le nom d'Anselme, j'ay voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON.

C'est là vostre fils?

ANSELME.

Oüy.

HARPAGON.

Je vous prens à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volez.

ANSELME.

Luy, vous avoir volé?

HARPAGON.

Luy-mesme.

VALERE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maistre Jacques.

VALERE.

C'est toy qui le dis?

MAISTRE JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oüy. Voila monsieur le commissaire qui a receu sa déposition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON.

Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCENE VI.

CLEANTE, VALERE, MARIANE, ELISE, FROSINE, HARPAGON, ANSELME, MAISTRE JACQUES, LA FLECHE, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

CLEANTE.

Ne vous tourmentez point, mon pere, et n'accusez personne. J'ay découvert des nouvelles de vostre affaire, et je viens icy pour vous dire que si vous voulez vous resoudre à me laisser épouser Mariane, vostre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il?

CLEANTE.

Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je répons, et tout ne dépend que de moy. C'est à vous de me dire à quoy vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre vostre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien osté?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est vostre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre vostre consentement à celuy de sa mere, qui luy laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE.

Mais vous ne sçavez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le Ciel, avec un frere que vous voyez, vient de me rendre un pere dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour estre contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutost que sur le pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas necessaire d'entendre, et consentez ainsi que moy à ce double hymenée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voye ma cassette.

CLEANTE.

Vous la verrez saine et entiere.

HARPAGON.

Je n'ay point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien, j'en ay pour eux, que cela ne vous inquiete point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME.

Oüy, je m'y oblige. Estes-vous satisfait?

HARPAGON.

Oüy, pourveu que pour les nopces vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons joüir de l'allegresse que cet heureux jour nous presente.

LE COMMISSAIRE.

Hola, Messieurs, hola ! Tout doucement, s'il vous plaist. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oüy. Mais je ne pretens pas, moy, les avoir faites pour rien.

HARPAGON.

Pour vostre payement, voila un homme que je vous donne à pendre.

MAISTRE JACQUES.

Helas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de baston pour dire vray, et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut luy pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le commissaire?

ANSELME.

Soit. Allons viste faire part de nostre joye à vostre mere.

HARPAGON.

Et moy, voir ma chere cassette.



MONSIEUR
DE POURCEAUGNAC

COMEDIE FAITE A CHAMBORD

POUR LE DIVERTISSEMENT DU ROY

ACTEURS.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE.
JULIE, fille d'Oronte.
NERINE, femme d'intrigue.
LUCETTE, feinte Gasconne.
ERASTE, amant de Julie.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
L'APOTIQUAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANE.
PREMIER MUSICIEN.
SECOND MUSICIEN.
PREMIER ADVOCAT.
SECOND ADVOCAT.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.
PLUSIEURS MUSICIENS, JOUEURS D'INSTRUMENS, ET DANCEURS.

La scene est à Paris.



L'ouverture se fait par Eraste, qui conduit un grand concert de voix et d'instrumens pour une serenade dont les paroles, chantées par trois voix en maniere de dialogue, sont faites sur le sujet de la comedie, et expriment les sentimens de deux amans qui, estans bien ensemble, sont traversez par le caprice des parens.

PREMIERE VOIX.

Répans, charmante Nuit, répans sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'Amour soûmet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soûpirer d'amour.

DEUXIÉME VOIX.

Que soûpirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables penchans nostre cœur nous dispose
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soûpirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!

TROISIÉME VOIX.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien,
Et, pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

LES TROIS VOIX ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur eternelle :
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidelle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

La serenade est suivie d'une dance de deux pages, pendant laquelle quatre curieux de spectacles, ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Aprés un assez agreable combat, ils sont separez par deux Suisses, qui, les ayant mis d'accord, dancent avec eux au son de tous les instrumens.





MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE.

MON Dieu, Eraste, gardons d'estre surpris : je tremble qu'on ne nous voye ensemble; et tout seroit perdu, aprés la defense que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtez, et je n'apperçoy rien.

JULIE.

Aye aussi l'œil au guet, Nerine, et prens bien garde qu'il ne vienne personne.

NERINE.

Reposez-vous sur moy, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour nostre affaire quelque chose de favorable? et croyez-vous, Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon pere s'est mis en teste?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement, et déja nous avons preparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NERINE.

Par ma foy, voila vostre pere!

JULIE.

Ah! separons-nous viste.

NERINE.

Non, non, non; ne bougez, je m'estois trompée.

JULIE.

Mon Dieu, Nerine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs!

ERASTE.

Oüy, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines, et nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons joüer, vous en aurez le divertissement; et, comme aux comedies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir : c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagémes tout prests à produire

dans l'occasion, et que l'ingenieuse Nerine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Assurément. Vostre pere se moque-t-il de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a veu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à nostre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille escus de plus, sur la parole de vostre oncle, luy fassent rejetter un amant qui vous agrée? et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, et ne laisse-t-il en repos les chrestiens? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colere effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûleray mes livres, ou je rompray ce mariage, et vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne sçaurois suporter, et nous luy joüerons tant de pieces, nous luy ferons tant de niches sur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voicy nostre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE II.

SBRIGANI, JULIE, ERASTE, NERINE.

SBRIGANI.

Monsieur, vostre homme arrive : je l'ay veu à trois lieues d'icy, où a couché le coche; et, dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ay estudié une bonne grosse demie heure, et je le sçay déja par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de quel air la nature l'a desseinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent, que nous trouvons en luy une matiere tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les paneaux qu'on luy presentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vray?

SBRIGANI.

Oüy, si je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voila un illustre; vostre affaire ne pouvoit estre mise en de meilleures mains, et c'est le heros de nostre siecle pour les exploits dont il s'agit : un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a genereusement affronté les ga-

leres; qui, au peril de ses bras et de ses épaules, sçait mettre noblement à fin les avantures les plus difficiles, et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son païs pour je ne sçay combien d'actions honorables qu'il a genereusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des loüanges dont vous m'honorez, et je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de vostre vie, et principalement sur la gloire que vous acquistes lors qu'avec tant d'honnesteté vous pipâtes au jeu pour douze mille escus ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous; lors que vous fîtes galamment ce faux contract qui ruina toute une famille; lors qu'avec tant de grandeur d'ame vous sceûtes nier le dépost qu'on vous avoit confié, et que si genereusement on vous vit prester vostre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas merité.

NERINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, et vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner vostre modestie; laissons cela, et, pour commencer nostre affaire, allons viste joindre nostre provincial, tandis que de vostre côté vous nous tiendrez prests au besoin les autres acteurs de la comedie.

ERASTE, [*à Julie*].

Au moins, Madame, souvenez-vous de vostre rolle, et, pour mieux couvrir nostre jeu, feignez,

comme on vous a dit, d'estre la plus contente du monde des resolutions de vostre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas reüssir?

JULIE.

Je declareray à mon pere mes veritables sentimens.

ERASTE.

Et si, contre vos sentimens, il s'obstinoit à son dessein?

JULIE.

Je le menacerois de me jetter dans un convent.

ERASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez?

JULIE.

Oüy.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoy?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre, et que, malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'estre à moy.

JULIE.

Mon Dieu, Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les resolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extremité dont peut-estre n'aurons-nous pas besoin ; et, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ERASTE.

Eh bien...

SBRIGANI.

Ma foy, voicy nostre homme ; songeons à nous.

NERINE.

Ah ! comme il est basty !

SCENE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC (*il se tourne du costé d'où il vient, comme parlant à des gens qui le suivent*), SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hé bien, quoy ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Au diantre soit la sotte ville et les sottes gens qui y sont ! Ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! Eh ! Messieurs les badauts, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable si je ne baille un coup de poing au premier que je verray rire.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que c'est, Messieurs? que veut dire cela ? à qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnestes étrangers qui arrivent icy?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voila un homme raisonnable, celuy-là.

SBRIGANI.

Quel procedé est le vostre? et qu'avez-vous à rire ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soy ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oüy.

SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu ou bossu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoistre les gens.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monsieur est d'une mine à respecter.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela est vray.

SBRIGANI.

Personne de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oüy, gentilhomme limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en droict.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans vostre ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est point une personne à faire rire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Assurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de luy aura affaire à moy.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis vostre serviteur.

SBRIGANI.

Je vous ay veu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné, et la grace avec laquelle vous mangiez vostre pain m'a fait naistre d'abord de l'amitié pour vous; et, comme je sçay que vous n'estes jamais venu en ce païs, et que vous y estes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmy ce

peuple, qui n'a pas par fois pour les honnestes gens toute la consideration qu'il faudroit.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ay déja dit : du moment que je vous ay veu, je me suis senty pour vous de l'inclination.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

Vostre phisionomie m'a plû.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ay veu quelque chose d'honneste.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis vostre serviteur.

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De gracieux

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De doux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De majestueux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De franc.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

Et de cordial.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

Je vous assure que je suis tout à vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous ay beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'est du fond du cœur que je parle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je le croy.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'estre connu de vous, vous sçauriez que je suis un homme tout-à-fait sincere.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemy de la fourberie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentimens.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est ma pensée.

SBRIGANI.

Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à vostre service, et j'ay voulu conserver un peu et la maniere de s'habiller et la sincerité de mon païs.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait. Pour moy, j'ay voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foy, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon tailleur; l'habit est propre et riche, et il fera du bruit icy.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roy sera ravy de vous voir.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je le croy.

SBRIGANI.

Avez-vous arresté un logis?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je seray bien aise d'estre avec vous pour cela, et je connois tout ce païs-cy.

SCENE IV.

ERASTE, SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ERASTE.

Ah ! qu'est-ce cy ? que voy-je ? quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac, que je suis ravy de vous voir ! Comment ! il semble que vous ayez peine à me reconnoistre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis vostre serviteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'ayent osté de vostre memoire, et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur amy de toute la famille des Pourceaugnacs ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moy. (*A Sbrigani.*) Ma foy, je ne sçay qui il est.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusques au plus petit. Je ne frequentois qu'eux dans le temps que j'y estois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est moy qui l'ay receu, Monsieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Si-fait. (*A Sbrigani.*) Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ay eu le bonheur de boire avec vous je ne sçay combien de fois?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moy. (*A Sbrigani.*) Je ne sçay ce que c'est.

ERASTE.

Comment appelez-vous ce traitteur de Limoges qui fait si bonne chere?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean?

ERASTE.

Le voila. Nous allions le plus souvent ensemble chez luy nous réjoüir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promene?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le cimetiere des Arenes?

ERASTE.

Justement. C'est où je passois de si douces heures à joüir de vostre agreable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moy, je me le remets. (*A Sbrigani*) Diable emporte si je m'en souviens!

SBRIGANI.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la teste.

ERASTE.

Embrassez-moy donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de nostre ancienne amitié.

SBRIGANI, [*à Monsieur de Pourceaugnac*].

Voila un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moy un peu des nouvelles de toute la parenté : comment se porte monsieur vostre... là... qui est si honneste homme?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le consul ?

ERASTE.

Oüy.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes, j'en suis ravy. Et celuy qui est de si bonne humeur... là... monsieur vostre...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'assesseur?

ERASTE.

Justement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Toûjours gay et gaillard.

ERASTE.

Ma foy, j'en ay beaucoup de joye. Et monsieur vostre oncle... le...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ay point d'oncle.

ERASTE.

Vous aviez pourtant en ce temps-là...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, rien qu'une tante.

ERASTE.

C'est ce que je voulois dire; madame vostre tante, comment se porte-t-elle?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ERASTE.

Helas! la pauvre femme! elle estoit si bonne personne!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite verole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit esté!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le connoissez-vous aussy?

ERASTE.

Vrayment si je le connois! Un grand garçon bien fait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien prise.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Eh! oüy,

ERASTE.

Qui est vostre neveu...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oüy.

ERASTE.

Fils de vostre frere et de vostre sœur...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ERASTE.

Chanoine de l'église de... Comment l'appellez-vous ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Estienne.

ERASTE.

Le voila, je ne connois autre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, [*à Sbrigani*].

Il dit toute la parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoist plus que vous ne croyez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-temps dans nostre ville ?

ERASTE.

Deux ans entiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous estiez donc là quand mon cousin l'éleu fit tenir son enfant à monsieur nostre gouverneur ?

ERASTE.

Vrayment oüy, j'y fus convié des premiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Tres-galant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'estoit un repas bien troussé.

ERASTE.

Sans doute.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous vistes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme perigordin?

ERASTE.

Oüy.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Parbleu ! il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah ! ah !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet, mais je luy dis bien son fait.

ERASTE.

Assurément. Au reste, je ne pretens pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ay garde de...

ERASTE.

Vous moquez-vous? Je ne souffriray point du tout que mon meilleur amy soit autre-part que dans ma maison.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous...

ERASTE.

Non, le diable m'emporte! vous logerez chez moy.

SBRIGANI.

Puis qu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où sont vos hardes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je les ay laissées avec mon valet où je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, je luy ay defendu de bouger, à moins que j'y fusse moy-mesme, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce païs-cy est un peu sujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monsieur, et le rameneray où vous voudrez.

ERASTE.

Oüy, je seray bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout à l'heure.

ERASTE.

Je vous attens avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, [*à Sbrigani*].

Voila une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'estre honneste homme.

ERASTE, *seul.*

Ma foy, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont preparées, et je n'ay qu'à fraper.

SCENE V.

L'APOTIQUAIRE, ERASTE.

ERASTE.

Je croy, Monsieur, que vous estes le medecin à qui l'on est venu parler de ma part?

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moy qui suis le medecin; à moy n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apotiquaire, apotiquaire indigne, pour vous servir.

ERASTE.

Et monsieur le medecin est-il à la maison?

L'APOTIQUAIRE.

Oüy, il est là embarassé à expedier quelques malades, et je vais luy dire que vous estes icy.

ERASTE.

Non, ne bougez, j'attendray qu'il ait fait; c'est pour luy mettre entre les mains certain parent que nous avons dont on luy a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aises qu'il pût guerir avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je sçay ce que c'est, je sçay ce que c'est, et

j'estois avec luy quand on luy a parlé de cette affaire. Ma foy, ma foy, vous ne pouviez pas vous adresser à un medecin plus habile; c'est un homme qui sçait la medecine à fond comme je sçay ma croix de par Dieu, et qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas d'un *iota* des regles des anciens. Oüy, il suit toûjours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midy à quatorze heures; et pour tout l'or du monde il ne voudroit pas avoir guery une personne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien : un malade ne doit point vouloir guerir que la Faculté n'y consente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que j'en parle; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'estre son malade, et j'aimerois mieux mourir de ses remedes que de guerir de ceux d'un autre : car, quoy qui puisse arriver, on est assuré que les choses sont toûjours dans l'ordre; et, quand on meurt sous sa conduite, vos heritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'est une grande consolation pour un defunt.

L'APOTIQUAIRE.

Assurément; on est bien aise au moins d'estre mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces medecins qui marchandent les maladies : c'est un homme expeditif, expeditif, qui aime à dépescher ses malades; et, quand on a à mourir, cela se fait avec luy le plus viste du monde.

ERASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela est vray. A quoy bon tant barguigner et tant tourner autour du pot? Il faut sçavoir vistement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raison.

L'APOTIQUAIRE.

Voila déja trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auroient languy plus de trois mois.

ERASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfans, dont il prend soin comme des siens; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mesle de rien; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignez ou purgez par son ordre.

ERASTE.

Voila des soins fort obligeans.

L'APOTIQUAIRE.

Le voicy, le voicy, le voicy qui vient.

SCENE VI.

PREMIER MEDECIN, UN PAYSAN, UNE PAYSANE, ERASTE, L'APOTIQUAIRE.

LE PAYSAN.

Monsieur, il n'en peut plus, et il dit qu'il sent dans la teste les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MEDECIN.

Le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la teste, selon Galien, mais la rate, qui luy doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoy que c'en soit, Monsieur, il a toûjours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

PREMIER MEDECIN.

Bon, c'est signe que le dedans se dégage. Je l'iray visiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mouroit ayant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un medecin visite un mort.

LA PAYSANE.

Mon pere, Monsieur, est toûjours malade de plus en plus.

PREMIER MEDECIN.

Ce n'est pas ma faute; je luy donne des remedes, que ne guerist-il ? Combien a-t-il esté saigné de fois ?

LA PAYSANE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

PREMIER MEDECIN.

Quinze fois saigné ?

LA PAYSANE.

Oüy.

PREMIER MEDECIN.

Et il ne guerit point ?

LA PAYSANE.

Non, Monsieur.

PREMIER MEDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois pour voir si elle n'est pas dans les humeurs ; et, si rien ne nous réussit, nous l'envoyerons aux bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voila le fin cela, voila le fin de la medecine.

ERASTE, [*au Medecin*].

C'est moy, Monsieur, qui vous ay envoyé parler ces jours passez pour un parent un peu troublé d'esprit que je veux vous donner chez vous, afin de le guerir avec plus de commodité, et qu'il soit veu de moins de monde.

PREMIER MEDECIN.

Oüy, Monsieur, j'ay déja disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voicy.

PREMIER MEDECIN.

La conjoncture est tout-à-fait heureuse, et j'ay icy un ancien de mes amis avec lequel je seray bien aise de consulter sa maladie.

SCENE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ERASTE, PREMIER MEDECIN, L'APOTIQUAIRE.

ERASTE, [*à Monsieur de Pourceaugnac*].

Une petite affaire m'est survenuë qui m'oblige à vous quitter; mais voila une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moy de vous traiter du mieux qu'il luy sera possible.

PREMIER MEDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, [*à part*].

C'est son maistre-d'hostel, et il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MEDECIN.

Oüy, je vous assure que je traitteray monsieur méthodiquement et dans toutes les regularitez de nostre art.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, il ne faut pas tant de ceremonies, et je ne viens pas icy pour incommoder.

PREMIER MEDECIN.

Un tel employ ne me donne que de la joye.

ERASTE.

Voila toûjours six pistoles d'avance, en attendant ce que j'ay promis.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaist, je n'entens pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyez rien acheter pour moy.

ERASTE.

Mon Dieu, laissez faire; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traitter qu'en amy.

ERASTE.

C'est ce que je veux faire. (*Bas au Medecin.*) Je vous recommande sur tout de ne le point laisser sortir de vos mains, car par fois il veut s'échaper.

PREMIER MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE, *à Monsieur de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez, et c'est trop de grace que vous me faites.

SCENE VIII.

PREMIER MEDECIN, SECOND MEDECIN, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC L'APOTIQUAIRE.

PREMIER MEDECIN.

Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'estre choisi pour vous rendre service.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis vostre serviteur.

PREMIER MEDECIN.

Voicy un habile homme, mon confrere, avec lequel je vais consulter la maniere dont nous vous traiterons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MEDECIN.

Allons, des sieges.

[*Des laquais entrent et donnent des sieges.*]

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voila, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres!

PREMIER MEDECIN.

Allons, Monsieur, prenez vostre place, Monsieur.

(*Lorsqu'ils sont assis, les deux medecins luy prennent chacun une main pour luy taster le poulx.*)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *presentant ses mains.*

Vostre tres-humble valet. (*Voyant qu'ils luy tastent le poulx.*) Que veut dire cela?

PREMIER MEDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oüy, et boy encore mieux.

PREMIER MEDECIN.

Tant-pis! cette grande appetition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et secheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oüy, quand j'ay bien soupé.

PREMIER MEDECIN.

Faites-vous des songes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

PREMIER MEDECIN.

De quelle nature sont-ils ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là ?

PREMIER MEDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ma foy, je ne comprens rien à toutes ces questions, et je veux plutost boire un coup.

PREMIER MEDECIN.

Un peu de patience; nous allons raisonner sur vostre affaire devant vous, et nous le ferons en françois pour estre plus intelligibles.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

PREMIER MEDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guerir une maladie qu'on ne la connoisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connoistre sans en bien établir l'idée particuliere et la veritable espece par ses signes diagnostiques et prognostiques, vous me permettrez, Monsieur nostre ancien, d'entrer en consideration de la maladie dont il s'agit avant que de toucher à la therapeutique et aux remedes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur,

avec vostre permission, que nostre malade icy present est malheureusement attaqué, affecté, possedé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien melancolie hypocondriaque, espece de folie tres-fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans nostre art; vous, dis-je, qui avez blanchy, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle melancolie hypocondriaque pour la distinguer des deux autres, car le celebre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois especes de cette maladie que nous nommons melancolie, ainsi appellée non seulement par les Latins, mais encor par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour nostre affaire : la premiere, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde; qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire; la troisiéme, appellée hypocondriaque, qui est la nostre, laquelle procede du vice de quelque partie du bas ventre et de la region inferieure, mais particulierement de la ratte, dont la chaleur et l'inflamation porte au cerveau de nostre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par nostre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considerer ce grand serieux que vous voyez; cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie si

bien marquée chez le divin vieillard Hipocrate; cette phisionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menuë, gresle, noire et veluë, lesquels signes le dénotent tres-affecté de cette maladie, procedante du vice des hipocondres; laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez luy, pourroit bien dégenerer ou en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou mesme en fine phrenesie et fureur. Tout cecy suposé, puis qu'une maladie bien connuë est à demy guerie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monsieur. Premierement, pour remedier à cette pletore obtumante et à cette cacochimie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlebotomisé liberalement, c'est-à-dire que les saignées soient frequentes et plantureuses : en premier lieu, de la basilique, puis de la cephalique, et mesme, si le mal est opiniastre, de luy ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; et en mesme temps de le purger, desopiler et évacüer par purgatifs propres et convenables, c'est-à-dire par cholagogues, melanogogues, *et cætera;* et, comme la veritable source de tout le mal est ou une humeur crasse et feculente, ou une vapeur noire et grossiere qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos en suite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette avec force petit lait clair, pour purifier par l'eau la feculence de l'humeur crasse, et éclaircir par le lait clair la

noirceur de cette vapeur ; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjoüir par agreables conversations, chants et instrumens de musique, à quoy il n'y a pas d'inconvenient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvemens, disposition et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procede la maladie. Voila les remedes que j'imagine, auxquels pourront estre adjoutez beaucoup d'autres meilleurs par monsieur nostre maistre et ancien, suivant l'experience, jugement, lumiere et suffisance qu'il s'est acquise dans nostre art. *Dixi.*

SECOND MEDECIN.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire : vous avez si bien discouru sur tous les signes, les simptosmes et les causes de la maladie de Monsieur, le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque ; et, quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devinst, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oüy, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie ; il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingenieusement conceu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose ou la prognose, ou la therapie ; et il ne me reste rien icy que de feliciter Monsieur d'estre tombé entre vos mains, et de

luy dire qu'il est trop heureux d'estre fou pour éprouver l'efficace et la douçeur des remedes que vous avez si judicieusement proposez. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrois, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet;* de prendre le lait clair avant le bain ; de luy composer un fronteau où il entre du sel : le sel est simbole de la sagesse ; de faire blanchir les murailles de sa chambre pour dissiper les tenebres de ses esprits, *album est disgregativum visus*, et de luy donner tout à l'heure un petit lavement pour servir de prelude et d'introduction à ces judicieux remedes, dont, s'il a à guerir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel que ces remedes, Monsieur, qui sont les vostres, réüssissent au malade selon nostre intention !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous joüons icy une comedie ?

PREMIER MEDECIN.

Non, Monsieur, nous ne joüons point.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout cecy, et que voulez-vous dire avec vostre galimatias et vos sottises ?

PREMIER MEDECIN.

Bon ! dire des injures. Voila un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal, et cecy pourroit bien tourner en manie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Avec qui m'a-t-on mis icy ?

(*Il crache deux ou trois fois.*)

PREMIER MEDECIN.

Autre diagnostique : la sputation frequente.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela, et sortons d'icy.

PREMIER MEDECIN.

Autre encor : l'inquietude de changer de place.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire, et que me voulez-vous ?

PREMIER MEDECIN.

Vous guerir, selon l'ordre qui nous a esté donné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Me guerir ?

PREMIER MEDECIN.

Oüy.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne suis pas malade.

PREMIER MEDECIN.

Mauvais signe, lors qu'un malade ne sent pas son mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MEDECIN.

Nous sçavons mieux que vous comment vous vous portez, et nous sommes medecins qui voyons clair dans vostre constitution.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Si vous estes medecins, je n'ay que faire de vous, et je me moque de la medecine.

PREMIER MEDECIN.

Hon ! hon ! voicy un homme plus fou que nous ne pensons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon pere et ma mere n'ont jamais voulu de remedes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des medecins.

PREMIER MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. Allons, procedons à la curation, et, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lenifions et accoisons l'aigreur de ses esprits, que je voy prests à s'enflamer.

SCENE IX.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce là? Les gens de ce païs-cy sont-ils insensez? Je n'ay jamais rien veu de tel, et je n'y comprens rien du tout

SCENE X.

DEUX MUSICIENS ITALIENS EN MEDECINS GROTESQUES, SUIVIS DE HUIT MATASSINS, CHANTENT CES PAROLES, SOUTENUES DE LA SYMPHONIE D'UN MELANGE D'INSTRUMENS.

LES DEUX MUSICIENS.

Bon di, bon di, bon di,
Non vi lasciate uccidere

Dal dolor malinconico;
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico;
Sol per guarirvi
Siamo venuti qui.
Bon di, bon di, bon di.

PREMIER MUSICIEN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è disperato
Se vol pigliar un poco d'allegria;
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

SECOND MUSICIEN

Sù cantate, ballate, ridete,
E, se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un poco di tabac.
Alegramente, Monsu Pourceaugnac.

SCENE XI.

L'APOTIQUAIRE,
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,
[LES DEUX MUSICIENS].

L'APOTIQUAIRE.

Monsieur, voicy un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaist, s'il vous plaist.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ay que faire de cela.

L'APOTIQUAIRE.

Il a esté ordonné, Monsieur, il a esté ordonné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! que de bruit!

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le : il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah!

L'APOTIQUAIRE.

C'est un petit clystere, un petit clystere benin, benin; il est benin, benin : là, prenez, prenez, prenez, Monsieur; c'est pour desterger, pour desterger, desterger...

LES DEUX MUSICIENS, *accompagnez des Matassins et des instrumens, dancent à l'entour de M. de Pourceaugnac, et, s'arrestans devant luy, chantent :*

Piglialo sù,
Signor Monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù,
Che non ti farà male,
Piglialo sù questo servitiale,
Piglialo sù,
Signor Monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *fuyant.*
Allez-vous-en au diable !

(*L'Apotiquaire, les deux Musiciens et les Matassins le suivent tous une seringue à la main.*)





ACTE II

SCENE PREMIERE.

SBRIGANI, PREMIER MEDECIN.

PREMIER MEDECIN.

Il a forcé tous les obstacles que j'avois mis, et s'est dérobé aux remedes que je commençois de luy faire.

SBRIGANI.

C'est estre bien ennemy de soy-mesme que de fuir des remedes aussi salutaires que les vostres.

PREMIER MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté et d'une raison dépravée que de ne vouloir pas guerir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guery haut la main.

PREMIER MEDECIN.

Sans doute, quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voila cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

PREMIER MEDECIN.

Moy, je n'entens point les perdre, et pretens le guerir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remedes, et je veux le faire saisir où je le trouveray comme deserteur de la medecine et infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raison, vos remedes estoient un coup seur, et c'est de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte, assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sçachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se haster de conclure le mariage.

PREMIER MEDECIN.

Je vais luy parler tout à l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

PREMIER MEDECIN.

Il est hypothequé à mes consultations, et un malade ne se mocquera pas d'un medecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie que vous ne l'ayez pansé tout vostre soû.

PREMIER MEDECIN.

Laissez-moy faire.

SBRIGANI, [*s'en allant*].

Je vais de mon costé dresser une autre batterie, et le beau-pere est aussi dupe que le gendre.

SCENE II.

ORONTE, PREMIER MEDECIN.

PREMIER MEDECIN.

Vous avez, Monsieur, un certain monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser vostre fille ?

ORONTE.

Oüy, je l'attens de Limoges, et il devroit estre arrivé.

PREMIER MEDECIN.

Aussi l'est-il, et il s'en est fuy de chez moy, aprés y avoir esté mis ; mais je vous defens, de la part de la medecine, de proceder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye deuëment preparé pour cela, et mis en estat de procréer des enfans bien conditionnez et de corps et d'esprit.

ORONTE.

Comment donc ?

PREMIER MEDECIN.

Vostre pretendu gendre a esté constitué mon malade : sa maladie, qu'on m'a donné à guerir, est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets, et je vous declare que je ne pretens point qu'il se marie qu'au prealable il n'ait satisfait à la medecine et suby les remedes que je luy ay ordonnez.

ORONTE

Il a quelque mal?

PREMIER MEDECIN.

Oüy.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaist?

PREMIER MEDECIN.

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal...

PREMIER MEDECIN.

Les medecins sont obligez au secret : il suffit que je vous ordonne, à vous et à vostre fille, de ne point celebrer sans mon consentement vos nopces avec luy, sur peine d'encourir la disgrace de la Faculté et d'estre accablez de toutes les maadies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ay garde, si cela est, de faire le mariage.

PREMIER MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'estre mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

PREMIER MEDECIN.

Il a beau füir, je le feray condamner par arrest à se faire guerir par moy.

ORONTE.

J'y consens.

PREMIER MEDECIN.

Oüy, il faut qu'il creve, ou que je le guerisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

PREMIER MEDECIN.

Et, si je ne le trouve, je m'en prendray à vous, et je vous gueriray au lieu de luy.

ORONTE.

Je me porte bien.

PREMIER MEDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade, et je prendray qui je pouray.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez, mais ce ne sera pas moy. Voyez un peu la belle raison!

SCENE III.

SBRIGANI EN MARCHAND FLAMAN, ORONTE.

SBRIGANI.

Montsir, avec le vostre permissione, je suisse un trancher marchant flamane qui voudroit bienne vous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoy, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le vostre chapeau sur le teste, Montsir, si ve plaist.

ORONTE.

Dites-moy, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moy le dire rien, Montsir, si vous le mettre pas le chapeau sur le teste.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoistre point en sti file un certe montsir Oronte?

ORONTE.

Oüy, je le connoy.

SBRIGANI.

Et quel homme est-ile, Montsir, si ve plaist?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je vous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oüy.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

ORONTE.

Oüy.

SBRIGANI.

J'en suy aise beaucoup, Montsir.

ORONTE.

Mais pourquoy cela?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, pour un petit raisonne de consequence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoy?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, que sti montsir Oronte donne

son fille en mariage à un certe montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et sti montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement à dix ou douze marchanne flamane qui estre venu icy.

ORONTE.

Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oüy, Montsir; et depuis huite mois nous avoir obtenir un petit santence contre luy, et luy à remettre à payer tou ce creanciers de sti mariage que sti montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hon! hon! il a remis là à payer ses creanciers?

SBRIGANI.

Oüy, Montsir, et avec un grant devotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE, [*à part*].

L'avis n'est pas mauvais. [*Haut.*] Je vous donne le bonjour.

SBRIGANI.

Je remercie Montsir de la faveur grande.

ORONTE.

Vostre tres-humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, Montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'avoir donné.

[*Seul.*]

Cela ne va pas mal. Quittons nostre ajustement de Flamant pour songer à d'autres machines, et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beaupere et le gendre que cela rompe le mariage pretendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; et, entre nous autres fourbes de la premiere classe, nous ne faisons que nous joüer lors que nous trouvons un gibier aussi facile que celuy-là.

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Piglialo sù, piglialo sù, Signor Monsu. Que diable est-ce là? Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur? qu'avez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je voy me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous ne sçavez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vrayment. Qu'est-ce que c'est?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je pensois y estre regalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous laisse entre les mains de Monsieur. Des medecins habillez de noir. Dans une chaise. Tâter le poulx. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros jouflus. Grands chapeaux. *Bon di, bon di.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Alegramente, Monsu Pourceaugnac.* Apotiquaire. Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglialo sù, Signor Monsu, piglialo, piglialo, piglialo sù.* Jamais je n'ay esté si saoul de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moy et me faire une piece.

SBRIGANI.

Cela est-il possible?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils estoient une douzaine de possedez aprés mes chausses, et j'ay eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pates.

SBRIGANI.

Voyez un peu! les mines sont bien trompeuses! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos amis.

Voila un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Eh! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

J'ay l'odorat et l'imagination tout remplis de cela, et il me semble toûjours que je voy une douzaine de lavemens qui me couchent en jouë.

SBRIGANI.

Voila une meschanceté bien grande! et les hommes sont bien traîtres et scelerats!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moy, de grace, le logis de monsieur Oronte; je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI.

Ah! ah! vous estes donc de complexion amoureuse, et vous avez oüy parler que ce monsieur Oronte a une fille...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oüy; je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... l'épouser?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oüy.

SBRIGANI.

En mariage?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc?

SBRIGANI.

Ah! c'est une autre chose, et je vous demande pardon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais encor?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je; j'ay un peu parlé trop viste.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non, cela n'est pas necessaire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point, je vous prie de m'en dispenser.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'estes pas de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait, on ne peut pas l'estre davantage.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'interest du prochain.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir vostre cœur, voila

une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moy.

SBRIGANI.

Laissez-moy consulter un peu si je le puis faire en conscience... C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible, et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connuës, à la verité, mais j'iray les découvrir à un homme qui les ignore, et il est defendu de scandaliser son prochain. Cela est vray; mais, d'autre part, voila un étranger qu'on veut surprendre, et qui de bonne foy vient se marier avec une fille qu'il ne connoist pas et qu'il n'a jamais veuë; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son amy, prend confiance en moy, et me donne une bague à garder pour l'amour de luy... Oüy, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourons. De vous dire que cette fille-là mene une vie des-honneste, cela seroit un peu trop fort : cherchons pour nous expliquer quelques termes plus doux; le mot de galante aussi n'est pas assez : celuy de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnestement ce qu'elle est.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBRIGANI.

Peut-estre dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; et puis il y a des gens, aprés tout, qui se mettent au dessus de ces sortes de choses, et qui ne croyent pas que leur honneur dépende...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis vostre serviteur, je ne me veux point mettre sur la teste un chapeau comme celuy-là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voila le pere.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là?

SBRIGANI.

Oüy. Je me retire.

SCENE V.

ORONTE,
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Bon-jour, Monsieur, bon-jour.

ORONTE.

Serviteur, Monsieur, serviteur.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous estes monsieur Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE.

Oüy.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Et moy, monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots ?

ORONTE.

Croyez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bestes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monsieur Oronte, qu'un homme comme moy soit si affamé de femme ?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mary ?

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

On vient de me dire, mon pere, que monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah ! le voila sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait ! qu'il a bon air ! et que je suis contente d'avoir un

tel épous ! Souffrez que je l'embrasse, et que je luy témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tu-dieu, quelle galante ! comme elle prend feu d'abord !

ORONTE.

Je voudrois bien sçavoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JULIE.

Que je suis aise de vous voir ! et que je brûle d'impatience...

ORONTE.

Ah ! ma fille, ostez-vous de là, vous dis-je.

(*Julie s'approche de monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et luy veut prendre la main.*)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ho ! ho ! quelle égrillarde !

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, sçavoir par quelle raison, s'il vous plaist, vous avez la hardiesse de...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vertu de ma vie !

ORONTE.

Encor ? Qu'est-ce à dire cela ?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'épous que vous m'avez choisy ?

ORONTE.

Non, rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moy le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaist.

ORONTE.

Je ne veux pas, moy; et, si tu ne rentres tout à l'heure, je...

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte qui ne sçait pas les choses.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Comme nous luy plaisons!

ORONTE.

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur?

ORONTE.

Jamais; et tu n'es pas pour luy.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puis que vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ay promis, je te le dépromets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous serons mariez ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empescheray bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* luy prend!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, nostre beaupere pretendu, ne vous fatiguez point tant : on n'a pas envie de vous enlever vostre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vostres n'auront pas grand effet.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous estes-vous mis dans la teste que Leonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche, et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses seuretez?

ORONTE.

Je ne sçay pas ce que cela veut dire; mais vous estes-vous mis dans la teste qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et considere si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous sçavez, et qui a esté mis chez un medecin pour estre pansé?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est une piece que l'on m'a faite, et je n'ay aucun mal.

ORONTE.

Le medecin me l'a dit luy-mesme.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le medecin en a menty; je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sçay ce que j'en dois croire, et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les debtes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quelles debtes?

ORONTE.

La feinte icy est inutile, et j'ay veu le marchand flaman qui, avec les autres creanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flaman? quels creanciers? quelle sentence obtenuë contre moy?

ORONTE.

Vous sçavez bien ce que je veux dire.

SCENE VII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE.

Ah! tu es assy, et à la fy yeu te trobi aprés abé fait tant de passés. Podes-tu, scelerat, podes-tu sousteni ma bisto?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE.

Que te boli, infame! Tu fas semblan de nou me pas counoüysse, et nou rougisses pas, impudent

que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre? Nou saby pas, Moussur, saquos bous dont m'an dit que boüillo espousa la fillo; may yeu bous declari que yeu soun sa fenno, et que ya set ans, Moussur, qu'en passan à Pezenas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gaigna lou cor, et m'oubligel pra quel moüyen à ly douna la mà per l'espousa.

ORONTE.

Oh! oh!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce cy?

LUCETTE.

Lou trayté me quitel trés ans aprés, sul preteste de qualques affayrés que l'apelabon dins soun païs, et despey noun ly resçau put quaso de noubelo; may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist que begnio dins aquesto bilo per se remarida danbé un autro joüena fillo que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de sou prumié mariatge. Yeu ay tout quitat en diligensso, et me soüy rendu dodins aqueste loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as ely de tout le mounde lou plus méchant des hommes.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voila une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloc d'estre confus day reproches secrets que ta conssiensso te deu fayre?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Moy, je suis vostre mary?

LUCETTE.

Infame, gausos-tu dire lou contrari? He! tu sabes be, per ma penno, que n'es que trop bertat; et plaguesso al Cel qu'aco nou fougesso pas, et que m'auquessos layssado dins l'estat d'innoussenço et dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty; yeu nou serio pas reduito à fayré lou tristé persounatgé quyeu fave presentomen; à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay per el, et me laissa sensse cap de pietat abandounado à las mourtéles doulous que yeu ressenty de sas perfidos acciûs.

ORONTE.

Je ne sçaurois m'empescher de pleurer. Allez, vous estes un méchant homme.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je ne connoy rien à tout cecy.

SCENE VIII.

NERINE EN PICARDE, LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

NERINE.

Ah! je n'en pis plus, je sis tout essoflée! Ah! finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas

mie. Justice, justice! je boute empeschement au mariage. Chés mon mery, Monsieur, et je veux faire pindre che bon pindar là.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Encor?

ORONTE.

Quel diable d'homme est-ce cy?

LUCETTE.

Et que boulés-bous dire ambe bostre ampachomen et bostro pendarié? Quaquel homo es bostre marit?

NERINE.

Oüy, Medeme, et je sis sa femme.

LUCETTE.

Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno; et, se deû estre pendut, aquo sera yeu que lou faray penda.

NERINE.

Je n'entains mie che baragoin là.

LUCETTE.

Yeu bous disy que yeu soun sa fenno.

NERINE.

Sa femme?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dis que chest my, encor in coup, qui le sis.

LUCETTE.

Et yeu bous sousteni, yeu, qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a éposée.

LUCETTE.

Et yeu set ans ya que m'a preso per fenno.

NERINE.

J'ay des gairens de tout ce que je dy.

LUCETTE.

Tout mon païs lo sap.

NERINE.

No ville en est témoin.

LUCETTE.

Tout Pezenas a bist nostre mariatge.

NERINE.

Tout Chin Quentin a assisté à no noce.

LUCETTE.

Nou ya res de tant beritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE.

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos?

NERINE.

Est-che que tu me démaintiras, méchaint homme?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vray l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaign impudensso! Et coussy, miserable, nou te soubenes plus de la pauro Françon et del paure Jeanet, que soun lous fruits de nostre mariatge?

NERINE.

Bayez un peu l'insolence! Quoy! tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madèlaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foy?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voila deux impudentes carognes!

LUCETTE.

{ Beny, Françon; beny, Jeanet; beny toustou, beny toustoune, beny fayre beyre à un payre dénaturat la duretat qu'el a per nautres.

NERINE.

Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez-ves en ichy faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il a.

JANET, FRANÇON, MADELAINE.

Ah! mon papa, mon papa, mon papa!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Diantre soit des petits fils de putains.

LUCETTE.

Coussy, trayte, tu nous sios pas dins le darniere confusiu de ressaupre à tal tous enfans, et de ferma l'aureillo à la tendresso paternello? Tu nou m'escaperas pas, infame, yeu te boly seguy per tout, et te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio benjado, et que t'ayo fayt penja, couqui; te boly fayré penja.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots là, et d'estre insainsible aux cairesses de chette pauvre ainfain? Tu ne te sauveras mie de mes pates; et, en dépit de tes dains, je feray bien voir que je sis ta femme, et je te feray peindre.

LES ENFANS, *tous ensemble.*

Mon papa, mon papa, mon papa!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Au secours! au secours! Où fuiray-je? Je n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, et il merite d'estre pendu.

SCENE IX.

SBRIGANI.

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout cecy ne va pas mal. Nous fatiguerons tant nostre provincial qu'il faudra, ma foy, qu'il déguerpisse.

SCENE X.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah ! je suis assommé. Quelle peine ! quelle maudite ville ! Assassiné de tous costez !

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur ? est-il encor arrivé quelque chose ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oüy. Il pleut en ce païs des femmes et des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragoüineuses me sont venu accuser de les avoir épousé toutes deux, et me menacent de la justice.

SBRIGANI.

Voila une méchante affaire, et la justice en ce païs-cy est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oüy; mais, quand il y auroit information, ajournement, decret et jugement obtenu par surprise, defaut et contumace, j'ay la voye de conflit de jurisdiction pour temporiser et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procedures.

SBRIGANI.

Voila en parler dans tous les termes; et l'on voit bien, Monsieur, que vous estes du mestier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Moy? point du tout, je suis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Point, ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je seray toûjours receu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me sçauroit condamner sur une simple accusation, sans un recollement et confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voila du plus fin encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sçache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droict et de l'ordre de la justice, mais non pas à sçavoir les vrays termes de la chicane.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ay retenus en lisant les romans.

SBRIGANI.

Ah! fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entens rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque advocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ay auparavant à vous avertir de n'estre point surpris de leur maniere de parler : ils ont contracté du barreau certaine habitude de declamation qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourveu qu'ils me disent ce que je veux sçavoir?

SCENE XI.

SBRIGANI, M. DE POURCEAUGNAC, DEUX ADVOCATS MUSICIENS, DONT L'UN PARLE FORT LENTEMENT ET L'AUTRE FORT VISTE, ACCOMPAGNEZ DE DEUX PROCUREURS ET DE DEUX SERGENS.

L'ADVOCAT, traisnant ses paroles.

La poligamie est un cas,
Est un cas pendable.

L'ADVOCAT bredoüilleur.

Vostre fait
Est clair et net,
Et tout de droit
Sur cet endroit
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos autheurs,
Legislateurs et glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian et Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat et Cujas,
Ce grand homme si capable,
La poligamie est un cas,
Est un cas pendable.

Tous les peuples policez,
Et bien sensez,
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suedois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamans,
Italiens, Allemans,
Sur ce fait tiennent loy semblable,
Et l'affaire est sans embarras:
La poligamie est un cas,
Est un cas pendable.

(Monsieur de Pourceaugnac les bat. Deux procureurs et deux sergens dancent une entrée qui finit l'acte.)





ACTE III

SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

OUY, les choses s'acheminent où nous voulons; et, comme ses lumieres sont fort petites et son sens le plus borné du monde, je luy ay fait prendre une frayeur si grande de la severité de la justice de ce païs, et des aprests qu'on faisoit déja pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite; et, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je luy ay dit qu'on avoit mis pour l'arrester aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de vostre part à achever la comedie; et, tandis que je joüeray mes scenes avec luy, allez-vous-en... [*Il lui parle à l'oreille.*] Vous entendez bien ?

ERASTE.

Oüy.

SBRIGANI.

Et lorsque je l'auray mis où je veux... [*Il lui parle à l'oreille.*]

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura esté averty par moy... [*Il lui parle à l'oreille.*]

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voicy nostre demoiselle; allez viste, qu'il ne nous voye ensemble.

SCENE II.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC EN FEMME, SBRIGANI

SBRIGANI.

Pour moy, je ne croy pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoistre, et vous avez la mine comme cela d'une femme de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voila qui m'étonne, qu'en ce païs-cy les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI.

Oüy, je vous l'ay déja dit, ils commencent icy

par faire pendre un homme, et puis ils luy font son procés.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voila une justice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle est severe comme tous les diables, particulierement sur ces sortes de crimes

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent?

SBRIGANI.

N'importe, ils ne s'enquestent point de cela; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de vostre païs, et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du merite des autres villes. Pour moy, je vous avouë que je suis pour vous dans une peur épouvantable; et je ne me consolerois de ma vie si vous veniez à estre pendu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'estre pendu, et qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI

Vous avez raison, on vous contesteroit aprés cela le titre d'escuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous meneray par la main, à bien marcher

comme une femme, et prendre le langage et toutes les manieres d'une personne de qualité.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moy faire, j'ay veu les personnes du bel air; tout ce qu'il y a, c'est que j'ay un peu de barbe.

SBRIGANI.

Vostre barbe n'est rien, il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comment vous ferez... Bon!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carosse! Où est-ce qu'est mon carosse? Mon Dieu, qu'on est miserable d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carosse?

SBRIGANI.

Fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hola, oh! cocher, petit laquais! Ah! petit fripon, que de coups de foüet je vous feray donner tantost! Petit laquais, petit laquais! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais? ce petit laquais ne se trouvera-t-il point? ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? est-ce que je n'ay point un petit laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voila qui va à merveille; mais je remarque une chose : cette coiffe est un peu trop deliée, j'en vais querir une un peu plus épaisse pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que deviendray-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moy là, je suis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

SCENE III.

DEUX SUISSES, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

PREMIER SUISSE.

Allons, dépeschons, camerade; ly faut allair tout deux nous à la Creve pour regarter un peu chousticier sti monsiu de Porcegnac, qui l'a esté contané par ortonnance à l'estre pendu par son cou.

SECOND SUISSE.

Ly faut nous loër un fenestre pour foir sti choustice.

PREMIER SUISSE.

Ly disent que l'on fait téja planter un grand potence tout neuve pour ly acrocher sti Porcegnac.

SECOND SUISSE.

Ly sira, mon foy, un grand plaisir dy regarter pendre sti Limosin.

PREMIER SUISSE.

Oüy, de ly foir gambiller les pieds en haut tevant tout le monde.

SECOND SUISSE.

Ly est un plaisant drole, oüy; ly disent que c'estre marié troy foye.

PREMIER SUISSE.

Sti diable ly vouloir troy femmes à ly tout seul; ly est bien assez t'une.

SECOND SUISSE.

Ah! pon chour, Mameselle.

PREMIER SUISSE.

Que faire fous là tout seul?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

J'attens mes gens, Messieurs.

PREMIER SUISSE.

Ly est belle, par mon foy.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Messieurs.

PREMIER SUISSE.

Fous, Mameselle, fouloir fenir réchoüir fous à la Creve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choly.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous rens grace.

SECOND SUISSE.

L'est un gentilhomme Limossin qui sera pendu chantiment à un grand potence.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ay pas de curiosité.

PREMIER SUISSE.

Ly est là un petit teton qui l'est drole.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tout-beau!

PREMIER SUISSE.

Mon foy, moy couchair pien avec fous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! c'en est trop, et ces sortes d'ordures-là ne

se disent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE.

Laisse, toy; l'est moy qui le veut couchair avec elle

PREMIER SUISSE.

Moy ne vouloir pas laisser.

SECOND SUISSE.

Moy ly vouloir, moy.

(Ils le tirent avec violence.)

PREMIER SUISSE.

Moy ne faire rien.

SECOND SUISSE.

Toy l'avoir menty.

PREMIER SUISSE.

Toy l'avoir menty toy-mesme.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Au secours! à la force!

SCENE IV.

UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, PREMIER ET SECOND SUISSES, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce? Quelle violence est-ce là? et que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

PREMIER SUISSE.

Party, pon, toy ne l'avoir point.

SECOND SUISSE.

Party, pon aussi, toy ne l'avoir point encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis bien obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolens.

L'EXEMPT.

Oüay! voila un visage qui ressemble bien à celuy que l'on m'a dépeint.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moy, je vous assure.

L'EXEMPT.

Ah! ah! qú'est-ce que je veux dire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je ne sçay pas.

L'EXEMPT.

Pourquoy donc dites-vous cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voila un discours qui marque quelque chose, et je vous arreste prisonnier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Eh! Monsieur, de grace!

L'EXEMPT.

Non, non; à vostre mine et à vos discours, il faut que vous soyez ce monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte; et vous viendrez en prison tout-à-l'heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Helas!

SCENE V.

L'EXEMPT, ARCHERS, SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

SBRIGANI.

Ah! Ciel! que veut dire cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oüy, oüy, c'est dequoy je suis ravy.

SBRIGANI.

Eh! Monsieur, pour l'amour de moy! vous sçavez que nous sommes amis il y a long-temps; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT.

Non, il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous estes homme d'accommodement; n'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles?

L'EXEMPT, *à ses archers.*

Retirez-vous un peu.

SBRIGANI.

Il faut luy donner de l'argent pour vous laisser aller; faites viste.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il ?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre est trop exprés.

SBRIGANI.

Mon Dieu, attendez. Dépeschez, donnez-luy-en encore autant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépeschez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps : vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah !

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Il faut donc que je m'enfuye avec luy, car il n'y auroit point icy de seureté pour moy. Laissez-le-moy conduire, et ne bougez d'icy.

SBRIGANI.

Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter que je ne l'aye mis en lieu de seureté.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Adieu. Voila le seul honneste homme que j'aye trouvé en cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps. Je vous aime tant que je voudrois que vous fussiez déja bien loin. [*Seul.*] Que le Ciel te conduise! Par ma foy, voila une grande dupe. Mais voicy...

SCENE VI.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, [*feignant de ne pas voir Oronte*].

Ah! quelle étrange avanture! quelle fâcheuse nouvelle pour un pere! Pauvre Oronte, que je te plains! Que diras-tu, et de quelle façon pourras-tu suporter cette douleur mortelle?

ORONTE.

Qu'est-ce? Quel malheur me presages-tu?

SBRIGANI.

Ah! Monsieur, ce perfide de Limosin, ce traistre de monsieur de Pourceaugnac, vous enleve vostre fille.

ORONTE.

Il m'enleve ma fille!

SBRIGANI.

Oüy, elle en est devenuë si fole qu'elle vous quitte pour le suivre; et l'on dit qu'il à un caractere pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons, viste à la justice! Des archers aprés eux!

SCENE VII.

ERASTE, JULIE, SBRIGANI, ORONTE.

ERASTE.

Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de vostre pere. Tenez, Monsieur, voila vostre fille, que j'ay tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour vostre seule consideration : car, aprés l'action qu'elle a faite, je dois la mepriser et me guerir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah! infame que tu es!

ERASTE.

Comment! me traiter de la sorte aprés toutes les marques d'amitié que je vous ay données! Je ne vous blâme point de vous estre soûmise aux volontez de monsieur vostre pere : il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait, et je ne me plains point de luy de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On luy a fait croire que cet autre est plus riche que moy de quatre ou cinq mille écus; et quatre ou cinq mille écus est un denier considerable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole. Mais oublier en un

moment toute l'ardeur que je vous ay montrée, vous laisser d'abord enflâmer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de monsieur vostre pere, aprés les crimes qu'on luy impute! c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglans reproches.

JULIE.

Hé bien, oüy, j'ay conceu de l'amour pour luy, et je l'ay voulu suivre, puis que mon pere me l'avoit choisy pour épous. Quoy que vous me disiez, c'est un fort honneste homme, et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetez épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous; vous estes une impertinente, et je sçay mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont sans doute des pieces qu'on luy fait, et c'est peut-estre luy qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moy, je serois capable de cela!

JULIE.

Oüy, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je; vous estes une sotte.

ERASTE.

Non, non; ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir aprés vous. Je vous l'ay déja dit, ce n'est que la seule considera-

tion que j'ay pour monsieur vostre pere, et je n'ay pû souffrir qu'un honneste homme comme luy fust exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vostre.

ORONTE.

Je vous suis, Seigneur Eraste, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans vostre alliance; j'ay fait tout ce que j'ay pû pour obtenir un tel honneur; mais j'ay esté malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empeschera pas que je ne conserve pour vous les sentimens d'estime et de veneration où vostre personne m'oblige; et, si je n'ay pû estre vostre gendre, au moins seray-je eternellement vostre serviteur.

ORONTE.

Arrestez, Seigneur Eraste; vostre procedé me touche l'ame, et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mary que monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moy, tout-à-l'heure, que tu prenes le seigneur Eraste. Çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en feray rien.

ORONTE.

Je te donneray sur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monsieur, ne luy faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obeïr, et je sçay me montrer le maistre.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? et voulez-vous que je possede un corps dont un autre possedera le cœur?

ORONTE.

C'est un sortilege qu'il luy a donné, et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moy vostre main. Allons.

JULIE.

Je ne...

ORONTE.

Ah! que de bruit! Çà, vostre main, vous dis-je. Ah! ah! ah!

ERASTE, [*à Julie*].

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main; ce n'est que monsieur vostre pere dont je suis amoureux, et c'est luy que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le notaire pour dresser le contract.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons joüir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des nopces de M. de Pourceaugnac a attiré icy de tous les endroits de la ville.

SCENE VIII.

PLUSIEURS MASQUES DE TOUTES LES MANIERES, DONT LES UNS OCCUPENT PLUSIEURS BALCONS, ET LES AUTRES SONT DANS LA PLACE, QUI, PAR PLUSIEURS CHANSONS ET DIVERSES DANCES ET JEUX, CHERCHENT A SE DONNER DES PLAISIRS INNOCENS.

UNE EGYPTIENNE.

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, chagrins et tristesse;
Venez, venez, ris et jeux,
Plaisirs, amour et tendresse.
Ne songeons qu'à nous réjoüir!
La grande affaire est le plaisir.

CHŒUR DES MUSICIENS.

Ne songeons qu'à nous réjoüir!
La grande affaire est le plaisir.

L'EGYPTIENNE.

A me suivre tous icy
Vostre ardeur est non commune,
Et vous estes en soucy
De vostre bonne fortune:
Soyez toûjours amoureux,
C'est le moyen d'estre heureux.

UN EGYPTIEN.

Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie.

Helas! si l'on n'aimoit pas,
Que seroit-ce de la vie?
Ah! perdons plutost le jour
Que de perdre nostre amour.

(Tous deux en dialogue.)

L'EGYPTIEN.

Les biens,

L'EGYPTIENNE.

La gloire,

L'EGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'EGYPTIENNE.

Les sceptres, qui font tant d'envie,

L'EGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mesle ses ardeurs.

L'EGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

TOUS DEUX ensemble.

Soyons toûjours amoureux
C'est le moyen d'estre heureux.

LE PETIT CHŒUR chante après ces deux derniers vers :

Sus, sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, joüons-nous.

UN MUSICIEN seul.

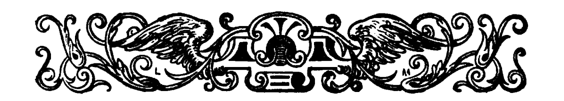
Lors que pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ensemble.

Ne songeons qu'à nous réjoüir,
La grande affaire est le plaisir.

LES AMANS MAGNIFIQUES

COMEDIE MESLÉE DE MUSIQUE ET D'ENTRÉES DE BALLET



AVANT-PROPOS

Le Roy, *qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le theatre peut fournir; et, pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses,* Sa Majesté *a choisi pour sujet deux princes rivaux, qui, dans le champestre sejour de la vallée de Tempé, où l'on doit celebrer la feste des Jeux Pythiens, regalent à l'envy une jeune princesse et sa mere de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.*



PERSONNAGES

DE LA COMEDIE.

ARISTIONE, princesse, mere d'Eriphile.
ERIPHILE, fille de la princesse.
CLEONICE, confidente d'Eriphile.
CHORÉBE, de la suite de la princesse.
IPHICRATE, } amans magnifiques.
TIMOCLÉS, }
SOSTRATE, general d'armée, amant d'Eriphile.
CLITIDAS, plaisant de cour, de la suite d'Eriphile.
ANAXARQUE, astrologue.
CLEON, fils d'Anaxarque.
UNE FAUSSE VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

La scene est en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé.

PREMIER INTERMEDE

Le theatre s'ouvre à l'agreable bruit de quantité d'instrumens; et d'abord il offre aux yeux une vaste mer bordée de chaque costé de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un fleuve accoudé sur les marques de ces sortes de deïtez. Au pied de ces rochers sont douze tritons de chaque costé, et dans le milieu de la mer quatre amours montez sur des dauphins, et derriere eux le dieu Æole, élevé au dessus des ondes sur un petit nüage. Æole commande aux vents de se retirer; et, tandis que quatre amours, douze tritons et huit fleuves luy répondent, la mer se calme, et du milieu des ondes on voit s'élever une isle. Huit pescheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perles et des branches de corail, et, aprés une dance agreable, vont se placer chacun sur un rocher au dessous d'un fleuve. Le chœur de la musique annonce la venuë de Neptune; et, tandis que ce dieu dance avec sa suite, les pescheurs, les tritons et les fleuves accompagnent ses pas de gestes differens et de bruit de conques de perles. Tout ce spectacle est une magnifique galanterie dont l'un des princes regale sur la mer la promenade des princesses.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

NEPTUNE ET SIX DIEUX MARINS.

DEUXIÉME ENTRÉE DE BALLET.

HUIT PESCHEURS DE CORAIL.

Vers chantez.

RECIT D'ÆOLE.

Vents qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grotes profondes,
Et laissez regner sur les ondes
Les zephirs et les amours.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez, tritons; cachez-vous, nereïdes.

TOUS LES TRITONS.

Allons tous au devant de ces divinitez,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautez.

UN AMOUR.

Ah! que ces princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Nostre mere, a bien moins d'appas.

CHŒUR.

Allons tous au devant de ces divinitez,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautez.

UN TRITON.

Quel noble spectacle s'avance!
Neptune le grand dieu, Neptune avec sa cour
Vient honorer ce beau jour
De son auguste presence.

CHŒUR.

Redoublons nos concerts,
Et faisons retentir dans le vague des airs
Nostre réjouïssance.

POUR LE ROY, representant NEPTUNE.

Le Ciel, entre les dieux les plus considerez,
Me donne pour partage un rang considerable,
Et, me faisant regner sur les flots azurez,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,
Point d'Etats qu'à l'instant je ne pusse inonder
Des flots impetueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrester le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force opposée
On les verroit forcer le ferme empeschement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sçay retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce

On trouve des écueils par fois dans mes Etats,
On void quelques vaisseaux y perir par l'orage;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moy la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour Monsieur le Grand, representant un dieu marin.

L'empire où nous vivons est fertile en tresors,
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords,
Et, pour faire bien-tost une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de NEPTUNE.

Pour le Marquis DE VILLEROY, representant un dieu marin.

Sur la foy de ce dieu de l'empire flottant,
On peut bien s'embarquer avec toute assurance :
Les flots ont de l'inconstance,
Mais le NEPTUNE *est constant.*

Pour le Marquis DE RASSENT, representant un dieu marin.

Voguez sur cette mer d'un zele inébranlable;
C'est le moyen d'avoir NEPTUNE *favorable.*





LES
AMANS MAGNIFIQUES

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS, [*à part*].

IL est attaché à ses pensées.

SOSTRATE, [*se croyant seul*].

Non, Sostrate, je ne voy rien où tu puisses avoir recours, et tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle esperance d'en sortir.

CLITIDAS, [*à part*].

Il raisonne tout seul.

SOSTRATE, [*se croyant seul*].

Helas!

CLITIDAS, [*à part*].

Voila des soûpirs qui veulent dire quelque chose, et ma conjecture se trouvera veritable.

SOSTRATE, [*se croyant seul*].

Sur quelles chimeres, dy-moy, pourrois-tu bâtir quelque espoir, et que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie mal-heureuse et des ennuis à ne finir que par la mort?

CLITIDAS, [*à part*].

Cette teste-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE, [*se croyant seul*]

Ah! mon cœur, ah! mon cœur, où m'avez-vous jetté?

CLITIDAS.

Serviteur, Seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais vous, plûtost, que faites-vous icy, et quelle secrete mélancholie, quelle humeur sombre, s'il vous plaist, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la feste dont l'amour du prince Iphicrate vient de regaler sur la mer la promenade des princesses, tandis qu'elles y ont receu des cadeaux merveilleux de musique et de dance, et qu'on a veu les rochers et les ondes se parer de divinitez pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnifi-

cence, et tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de festes que j'ay crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous sçavez que vostre presence ne gaste jamais rien, et que vous n'estes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Vostre visage est bien venu par tout, et il n'a garde d'estre de ces visages disgraciez qui ne sont jamais bien receus des regards souverains. Vous estes également bien auprés des deux princesses, et la mere et la fille vous font assez connoistre l'estime qu'elles font de vous pour n'apprehender pas de fatiguer leurs yeux; et ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avouë que je n'ay pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses

CLITIDAS.

Mon Dieu, quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toûjours pour aller où l'on trouve tout le monde; et, quoy que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une feste, à resver parmy des arbres comme vous faites, à moins d'avoir en teste quelque chose qui embarasse.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pusse avoir?

CLITIDAS.

Oüais! je ne sçay d'où cela vient, mais il sent

icy l'amour. Ce n'est pas moy. Ah! par ma foy, c'est vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas!

CLITIDAS.

Je ne suis point fou. Vous estes amoureux; j'ay le nez délicat, et j'ay senty cela d'abord.

SOSTRATE.

Surquoy prens-tu cette pensée?

CLITIDAS.

Surquoy? Vous seriez bien étonné si je vous disois encore de qui vous estes amoureux.

SOSTRATE.

Moy?

CLITIDAS.

Oüy. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aymez. J'ay mes secrets aussi bien que nostre astrologue, dont la princesse Aristione est entestée; et, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ay celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on ayme. Tenez-vous un peu, et ouvrez les yeux. E, par soy, e; r, i, ri, eri; p, h, i, phi, Eriphi; l, e, le: Eriphile. Vous estes amoureux de la princesse Eriphile.

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, j'avouë que je ne puis cacher mon trouble, et tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez si je suis sçavant!

SOSTRATE.

Helas! si par quelque avanture tu as pû décou-

vrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le reveler à qui que ce soit, et sur tout de le tenir caché à la belle princesse dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, serieusement parlant, si dans vos actions j'ay bien pû connoistre depuis un temps la passion que vous voulez tenir secrete, pensez-vous que la princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumieres pour s'en appercevoir? Les belles, croyez-moy, sont toûjours les plus clair-voyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, et le langage des yeux et des soûpirs se fait entendre, mieux qu'à toute autre, à celle à qui il s'adresse.

SOSTRATE.

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soûpirs et mes regards, l'amour que ses charmes m'inspirent; mais gardons bien que par nulle autre voye elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS.

Et qu'apprehendez-vous? Est-il possible que ce mesme Sostrate qui n'a pas craint ny Brennus ny tous les Gaulois, et dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de Barbares qui ravageoit la Grece; est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, et que je le voye trembler à dire seulement qu'il ayme?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raison, et tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis, et je sçay bien, pour moy, qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble, les plus charmans du monde. Mais, dites-moy un peu, qu'esperez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir sans déclarer ma passion.

CLITIDAS.

L'esperance est belle! Allez, allez, vous vous mocquez. Un peu de hardiesse reüssit toûjours aux amans : il n'y a en amour que les honteux qui perdent, et je dirois ma passion à une déesse, moy, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, helas! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS.

Hé quoy?

SOSTRATE.

La bassesse de ma fortune, dont il plaist au Ciel de rabatre l'ambition de mon amour; le rang de la princesse, qui met entre elle et mes desirs une distance si fâcheuse; la concurrence de deux princes appuyez de tous les grands titres qui peuvent soûtenir les pretentions de leurs flâmes; de deux princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent à tous momens la gloire de sa conqueste, et sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour, et je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu vostre flâme et n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah ! ne t'avise point de vouloir flater par pitié le cœur d'un miserable.

CLITIDAS.

Ma conjecture est fondée : je luy voy reculer beaucoup le choix de son époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous sçavez que je suis auprés d'elle en quelque espece de faveur, que j'y ay les accés ouverts, et qu'à force de me tourmenter je me suis acquis le privilege de me mesler à la conversation et parler à tort et à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me reüssit pas, mais quelquefois aussi cela me reüssit. Laissez-moy faire, je suis de vos amis; les gens de merite me touchent, et je veux prendre mon temps pour entretenir la princesse de...

SOSTRATE.

Ah ! de grace, quelque bonté que mon mal-heur t'inspire, garde-toy bien de luy rien dire de ma flâme. J'aymerois mieux mourir que de pouvoir estre accusé par elle de la moindre temerité, et ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS.

Taisons-nous, voicy tout le monde.

SCENE II

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÉS, ANAXARQUE, CLÉON.

ARISTIONE.

Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celuy que vous venez de nous donner. Cette feste a eu des ornemens qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on sçauroit voir, et elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux, que le Ciel mesme ne sçauroit aller au delà, et je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLÉS.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas esperer que toutes les festes soient embellies, et je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'appreste à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je croy que nous n'y verrons rien que de fort agreable, et certes il faut avoüer que la campagne a lieu de nous paroistre belle, et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agreable sejour qu'ont celebré tous les poëtes sous le nom de Tempé : car enfin, sans parler des plaisirs de la

chasse que nous y prenons à toute heure, et de la solemnité des Jeux Pythiens que l'on y celebre tantost, vous prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancholiques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point veu dans nostre promenade?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, Madame, m'a empesché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, Madame, qui croyent qu'il ne sied pas bien d'estre curieux comme les autres, et il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a gueres de part à tout ce que je fais, et, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette feste qui pouvoient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il veu cela?

CLITIDAS.

Oüy, Madame, mais du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoy du rivage?

CLITIDAS.

Ma foy, Madame, j'ay craint quelqu'un des accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ay songé de poisson mort et d'œufs cassez, et j'ay appris du seigneur Anaxarque

que les œufs cassez et le poisson mort signifient mal-encontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une chose, que Clitidas n'auroit rien à dire s'il ne parloit de moy.

CLITIDAS.

C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous qu'on n'en sçauroit parler assez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matieres, puisque je vous en ay prié

CLITIDAS.

Le moyen? Ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout? et, s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je resiste à ma destinée?

ANAXARQUE.

Avec tout le respect, Madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans vostre cour, que tout le monde y prenne liberté de parler, et que le plus honneste homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur.

ARISTIONE.

Que vous estes fou de vous chagriner de ce qu'il dit!

CLITIDAS.

Avec tout le respect que je dois à madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie, comment des gens qui sçavent tous les secrets des dieux, et qui possedent des connoissances à se

mettre au dessus de tous les hommes, ayent besoin de faire leur cour et de demander quelque chose.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux vostre argent, et donner à madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foy, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à vostre aise, et le mestier de plaisant n'est pas comme celuy d'astrologue. Bien mentir et bien plaisanter sont deux choses fort differentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.

ARISTIONE.

Eh! qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS, *se parlant à luy-mesme.*

Paix, impertinent que vous estes! Ne sçavez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'Estat et qu'il ne faut point toucher à cette corde-là? Je vous l'ay dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, et vous prenez de certaines libertez qui vous jouëront un mauvais tour, je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous estes sage.

ARISTIONE.

Où est ma fille?

TIMOCLÉS.

Madame, elle s'est écartée, et je luy ay présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour

Eriphile a bien voulu se soûmettre aux loix que j'ay voulu vous imposer, puisque j'ay sceu obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, et qu'avec pleine soûmission aux sentimens de ma fille vous attendez un choix dont je l'ay faite seule maistresse, ouvrez-moy tous deux le fond de vostre ame, et me dites sincerement quel progrez vous croyez l'un et l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLÉS.

Madame, je ne suis point pour me flater; j'ay fait ce que j'ay pû pour toucher le cœur de la princesse Eriphile, et je m'y suis pris, que je croy, de toutes les tendres manieres dont un amant se peut servir. Je luy ay fait des hommages soûmis de tous mes vœux; j'ay montré des assiduitez, j'ay rendu des soins chaque jour; j'ay fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, et l'ay fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates; je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnez; j'ay fait dire à mes yeux, aussi bien qu'à ma bouche, le desespoir de mon amour; j'ay poussé à ses pieds des soûpirs languissans, j'ay mesme répandu des larmes; mais tout cela inutilement, et je n'ay point connu qu'elle ait dans l'ame aucun ressentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince?

IPHICRATE.

Pour moy, Madame, connoissant son indifference et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on luy rend, je n'ay voulu perdre auprés d'elle ny plaintes,

ny soûpirs, ny larmes. Je sçay qu'elle est toute soûmise à vos volontez, et que ce n'est que de vostre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir, à vous plûtost qu'à elle que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plust au Ciel, Madame, que vous eussiez pû vous resoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu joüir des conquestes que vous luy faites, et recevoir pour vous les vœux que vous luy renvoyez !

ARISTIONE.

Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il faloit cajoler les meres pour obtenir les filles; mais icy, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous luy donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dy. Je ne recherche la princesse Eriphile que parce qu'elle est vostre sang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, et c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voila qui est fort bien.

IPHICRATE.

Oüy, Madame, toute la terre voit en vous des attraits et des charmes que je...

ARISTIONE.

De grace, Prince, ostons ces charmes et ces attraits : vous sçavez que ce sont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je

souffre qu'on me louë de ma sincerité, qu'on dise que je suis une bonne princesse, que j'ay de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis et de l'estime pour le merite et la vertu : je puis taster de tout cela; mais, pour les douceurs de charmes et d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point, et, quelque verité qui s'y pust rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la loüange quand on est mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! Madame, c'est vous qui voulez estre mere malgré tout le monde; il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent, et, si vous le vouliez, la princesse Eriphile ne seroit que vostre sœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu, Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la pluspart des femmes; je veux estre mere parce que je la suis, et ce seroit en vain que je ne la voudrois pas estre. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir; c'est un foible de nostre sexe dont, grace au Ciel, je suis exempte, et je ne m'embarasse point de ces grandes disputes d'âge surquoy nous voyons tant de folles. Revenons à nostre discours. Est-il possible que jusqu'icy vous n'ayez pû connoistre où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce sont obscuritez pour moy.

TIMOCLÉS.

C'est pour moy un mystere impenetrable.

ARISTIONE.

La pudeur peut-estre l'empesche de s'expliquer à vous et à moy; servons-nous de quelque autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, et rendez cet office à ces princes de sçavoir adroitement de ma fille vers qui des deux ses sentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent personnes dans vostre cour sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel employ, et je me sens mal propre à bien executer ce que vous souhaitez de moy.

ARISTIONE.

Vostre merite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre; vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse, et ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moy, Madame...

ARISTIONE.

Non, non, en vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obeïr; mais je vous jure que, dans toute vostre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fust en estat de s'acquiter beaucoup mieux que moy d'une telle commission.

ARISTIONE.

C'est trop de modestie, et vous vous acquiterez toûjours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentimens

d'Eriphile, et faites-la resouvenir qu'il faut se rendre de bonne-heure dans le bois de Diane.

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLÉS, CLITIDAS, SOSTRATE.

IPHICRATE.

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la princesse vous témoigne.

TIMOCLÉS.

Vous pouvez croire que je suis ravy du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voila en estat de servir vos amis.

TIMOCLÉS.

Vous avez dequoy rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes interests.

TIMOCLÉS.

Je ne vous dy point de parler pour moy.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile; j'aurois tort de passer les ordres de ma commission, et vous trouverez bon que je ne parle ny pour l'un ny pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLÉS.

Vous en userez comme vous voudrez.

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLÉS, CLITIDAS.

IPHICRATE.

Clitidas se resouvient bien qu'il est de mes amis; je luy recommande toûjours de prendre mes interests auprés de sa maistresse contre ceux de mon rival.

CLITIDAS.

Laissez-moy faire : il y a bien de la comparaison de luy à vous, et c'est un prince bien bâty pour vous le disputer!

IPHICRATE.

Je reconnoistray ce service.

TIMOCLÉS.

Mon rival fait sa cour à Clitidas, mais Clitidas sçait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre luy les pretentions de mon amour.

CLITIDAS.

Assurément, et il se mocque de croire l'emporter sur vous : voilà, auprés de vous, un beau petit morveux de prince!

TIMOCLÉS.

Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS.

Belles paroles de tous côtez. Voicy la princesse; prenons mon temps pour l'aborder.

SCENE V.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

On trouvera étrange, Madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde.

ERIPHILE.

Ah ! qu'aux personnes comme nous, qui sommes toûjours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agreable, et qu'aprés mille impertinens entretiens, il est doux de s'entretenir avec ses pensées ! Qu'on me laisse icy promener toute seule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit essay de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes et leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes choses; et on appelle cela *pantomimes*. J'ay tremblé à vous dire ce mot, et il y a des gens dans vostre cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cleonice, de me venir icy regaler d'un mauvais divertissement : car, grace au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifferemment tout ce qui se presente à vous, et vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi

est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses necessitantes; vous estes la grande protectrice du merite incommodé, et tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde va débarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les ; faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-estre, Madame, que leur dance sera méchante.

ERIPHILE.

Méchante ou non, il la faut voir : ce ne seroit, avec vous, que reculer la chose, et il vaut mieux en estre quitte.

CLEONICE.

Ce ne sera icy, Madame, qu'une dance ordinaire ; une autre fois...

ERIPHILE.

Point de preambule, Cleonice ; qu'ils dancent.



SECOND INTERMEDE

La confidente de la jeune princesse luy produit trois danceurs, sous le nom de *Pantomimes*, c'est à dire qui expriment par leurs gestes toutes sortes de choses. La princesse les voit dancer, et les reçoit à son service.

ENTRÉE DE BALLET

DE TROIS PANTOMIMES.



ACTE II

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

ERIPHILE.

VOILA qui est admirable ! Je ne croy pas qu'on puisse mieux dancer qu'ils dancent, et je suis bien aise de les avoir à moy.

CLEONICE.

Et moy, Madame, je suis bien aise que vous ayez veu que je n'ay pas si méchant goust que vous avez pensé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guere à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse icy.

CLEONICE.

Je vous avertis, Clitidas, que la princesse veut estre seule.

CLITIDAS.

Laissez-moy faire, je suis homme qui sçais ma cour.

SCENE II.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *fait semblant de chanter.*

La, la, la, la. Ah !

ERIPHILE.

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas veu là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu ?

CLITIDAS.

De laisser la princesse vostre mere qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde ?

CLITIDAS.

Assurément. Les princes vos amans y estoient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait icy d'agreables détours.

CLITIDAS.

Fort agreables. Sostrate y estoit aussi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la teste qui l'empesche

de prendre plaisir à tous ces beaux regales. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressement de me charger d'aucune affaire auprés de vous que je n'ay point voulu luy prester l'oreille, et je luy ay dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de luy dire cela, et tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je luy ay dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre, mais aprés je luy ay donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En verité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soyent faits : ne prenant point des manieres bruyantes et des tons de voix assommans, sage et posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagerateur incommode; et, quelques beaux vers que nos poëtes luy ayent recité, je ne luy ay jamais oüy dire : « Voila qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homere! » Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination; et, si j'estois princesse, il ne seroit pas mal-heureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand merite, assurément; mais dequoy t'a-t-il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande

joye au magnifique regale que l'on vous a donné, m'a parlé de vostre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au dessus du Ciel, et vous a donné toutes les loüanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre, entremeslant tout cela de plusieurs soûpirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de tourner de tous côtez, et de le presser sur la cause de cette profonde mélancholie dont toute la cour s'apperçoit, il a esté contraint de m'avoüer qu'il estoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment, amoureux! Quelle temerité est la sienne! C'est un extravagant que je ne verray de ma vie.

CLITIDAS.

Dequoy vous plaignez-vous, Madame?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aymer, et, de plus, avoir l'audace de le dire!

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'est pas moy?

CLITIDAS.

Non, Madame : il vous respecte trop pour cela, et est trop sage pour y penser.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

CLITIDAS.

Il l'ayme éperduëment, et vous conjure d'honorer sa flâme de vostre protection.

ERIPHILE.

Moy?

CLITIDAS.

Non, non, Madame; je voy que la chose ne vous plaist pas. Vostre colere m'a obligé à prendre ce détour, et, pour vous dire la verité, c'est vous qu'il ayme éperduëment.

ERIPHILE.

Vous estes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'icy. Vous vous meslez de vouloir lire dans les ames, de vouloir penetrer dans les secrets du cœur d'une princesse! Ostez-vous de mes yeux, et que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame...

ERIPHILE.

Venez icy. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dy, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ERIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aymoit ?

CLITIDAS.

Non, Madame. Il faut vous dire la verité : j'ay tiré de son cœur par surprise un secret qu'il veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit-il, resolu de mourir. Il a esté au desespoir du vol subtil que je luy en ay fait, et, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les instantes prieres qu'on sçauroit faire de ne vous en rien reveler, et c'est trahison contre luy que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'est par son seul respect qu'il peut me plaire, et, s'il estoit si hardy que de me déclarer son amour, il perdroit pour jamais et ma presence et mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame...

ERIPHILE.

Le voicy. Souvenez-vous au moins, si vous estes sage, de la défence que je vous ay faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, Madame; il ne faut pas estre courtisan indiscret.

SCENE III.

SOSTRATE, ERIPHILE.

SOSTRATE.

J'ay une excuse, Madame, pour oser interrompre vostre solitude, et j'ay receu de la princesse vostre mere une commission qui authorise la hardiesse que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commission, Sostrate ?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux princes peut incliner vostre cœur.

ERIPHILE.

La princesse ma mere montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil employ. Cette commission, Sostrate, vous a esté agreable sans doute, et vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye?

SOSTRATE.

Je l'ay acceptée, Madame, par la necessité que mon devoir m'impose d'obeïr; et, si la princesse avoit voulu recevoir mes excuses, elle auroit honoré quelqu'autre de cet employ.

ERIPHILE.

Quelle cause, Sostrate, vous obligeoit à le refuser ?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquiter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur et vous donner toutes les lumieres que vous pourrez desirer de moy sur le sujet de ces deux princes ?

SOSTRATE.

Je ne desire rien pour moy là-dessus, Madame, et je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amenent.

ERIPHILE.

Jusques-icy je me suis défenduë de m'expliquer, et la princesse ma mere a eu la bonté de souffrir que j'aye reculé toûjours ce choix qui me doit engager ; mais je seray bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous, et, si vous m'en pressez, je rendray cet arrest qu'on attend depuis si longtemps.

SOSTRATE.

C'est une chose, Madame, dont vous ne serez point importunée par moy, et je ne sçaurois me resoudre à presser une princesse qui sçait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'est ce que la princesse ma mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne luy ay-je pas dit aussi que je m'acquiterois mal de cette commission ?

ERIPHILE.

Oh çà, Sostrate, les gens comme vous ont toûjours les yeux penetrans, et je pense qu'il ne doit y avoir gueres de choses qui échapent aux vostres.

N'ont-ils pû découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, et ne vous ont-ils point donné quelques petites lumieres du panchant de mon cœur? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne : quel est celuy de ces deux princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses ne sont reglez d'ordinaire que par les interests qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Sostrate, pancheriez-vous des deux? Quel est celuy, dites-moy, que vous soûhaiteriez que j'épousasse?

SOSTRATE.

Ah! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais vostre inclination qui décidera de la chose.

ERIPHILE.

Mais si je me conseillois à vous pour ce choix?

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moy, je serois fort embarassé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette preference?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous; les dieux seuls y pourront pre-

tendre, et vous ne souffrirez des hommes que l'encens et les sacrifices.

ERIPHILE.

Cela est obligeant, et vous estes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celuy que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE IV.

CHORÉBE, SOSTRATE, ERIPHILE.

CHORÉBE.

Madame, voila la princesse qui vient vous prendre icy pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE.

Helas! petit garçon, que tu es venu à propos!

SCENE V.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÉS, ANAXARQUE, CLITIDAS, SOSTRATE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

On vous a demandée, ma fille, et il y a des gens que vostre absence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par compliment, et on ne s'inquiete pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertissemens les uns aux autres que toutes nos heures sont retenuës, et nous n'avons aucun moment à perdre si nous voulons les goûter tous. Entrons viste dans le bois, et voyons ce qui nous y attend; ce lieu est le plus beau du monde, prenons viste nos places.



TROISIÉME INTERMEDE

Le theatre est une forest où la princesse est invitée d'aller; une nymphe luy en fait les honneurs en chantant, et, pour la divertir, on luy joüe une petite comedie en musique dont voicy le sujet. Un berger se plaint à deux bergers, ses amis, des froideurs de celle qu'il ayme; les deux amis le consolent, et, comme la bergere aymée arrive, tous trois se retirent pour l'observer. Aprés quelque plainte amoureuse, elle se repose sur un gazon et s'abandonne aux douceurs du sommeil. L'amant fait approcher ses amis pour contempler les graces de sa bergere, et invite toutes choses à contribüer à son repos. La bergere, en s'éveillant, voit son berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite; mais, considerant sa constance, elle luy accorde sa demande, et consent d'en estre aymée, en presence des deux bergers amis. Deux satyres, arrivant, se plaignent de son changement, et, estant touchez de cette disgrace, cherchent leur consolation dans le vin.

LES PERSONNAGES DE LA PASTORALE.

LA NYMPHE DE LA VALLÉE DE TEMPÉ
TIRCIS.
LICASTE.
MENANDRE.
CALISTE.
DEUX SATYRES.

PROLOGUE

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

Venez, grande Princesse, avec tous vos appas,
Venez prester vos yeux aux innocens ébas
Que nostre dezert vous presente.
N'y cherchez point l'éclat des festes de la cour;
On ne sent icy que l'amour,
Ce n'est que l'amour qu'on y chante.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour

Les échos de ces bocages :
Helas! petits oiseaux, helas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE II.

LICASTE, MENANDRE, TIRCIS.

LICASTE.
Hé quoy! toûjours languissant, sombre et triste?
MENANDRE.
Hé quoy! toûjours aux pleurs abandonné?
TIRCIS.
Toûjours adorant Caliste,
Et toûjours infortuné!
LICASTE.
Domte, domte, berger, l'ennuy qui te possede.
TIRCIS.
Eh! le moyen, helas!
MENANDRE.
Fais, fais-toy quelque effort.
TIRCIS.
Eh! le moyen, helas! quand le mal est trop fort?
LICASTE.
Ce mal trouvera son remede.
TIRCIS.
Je ne gueriray qu'à ma mort.
LICASTE ET MENANDRE.
Ah! Tircis!

TIRCIS.

Ah! bergers

LICASTE ET MENANDRE.

Prens sur toy plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LICASTE ET MENANDRE.

C'est trop, c'est trop ceder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LICASTE ET MENANDRE.

Quelle foiblesse!

TIRCIS.

Quel martyre!

LICASTE ET MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plûtost mourir.

LICASTE.

Il n'est point de bergere
Si froide et si severe
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persevere
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il est, dans les affaires
Des amoureux mysteres,
Certains petits momens
Qui changent les plus fieres
Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

Je la voy, la cruelle,

Qui porte icy ses pas;
Gardons d'estre veu d'elle,
L'ingrate, helas!
N'y viendroit pas.

SCENE III.

CALISTE.

Ah! que sur nostre cœur
La severe loy de l'honneur
Prend un cruel empire!
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant, sensible à ses cuisans soucis,
De sa langueur en secret je soûpire,
Et voudrois bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.
Puisque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits si doux nous force à nous armer?
Et pourquoy, sans estre blâmable
Ne peut-on pas aymer
Ce que l'on trouve aymable?

Helas! que vous estes heureux,
Innocens animaux, de vivre sans contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!
Helas! petits oyseaux, que vous estes heureux

De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!
Mais le sommeil sur ma paupiere
Verse de ses pavots l'agreable fraischeur;
Donnons-nous à luy toute entiere :
Nous n'avons point de loy severe
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.

SCENE IV.

[CALISTE, ENDORMIE], TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

TIRCIS.
Vers ma belle ennemie
Portons sans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.
TOUS TROIS.
Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ostez aux cœurs
Dormez, dormez, beaux yeux.
TIRCIS.
Silence, petits oyseaux;
Vents, n'agitez nulle chose;
Coulez doucement, ruisseaux :
C'est Caliste qui repose.
TOUS TROIS.
Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,

Et goûtez le repos que vous ostez aux cœurs.
Dormez, dormez, beaux yeux.

CALISTE, [se réveillant].

Ah! quelle peine extrême!
Suivre par tout mes pas!

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, helas!
Que ce qu'on ayme?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle bergere,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misere.
Puisqu'en vain à vos pieds on me voit soûpirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah! Tircis, ostez-vous, j'ay peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LICASTE ET MENANDRE, l'un aprés l'autre.

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'estre tendre;
C'est par trop vous défendre,
Bergere, il faut se rendre
A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'estre tendre.

CALISTE.

C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ay mal-traité vostre ardeur,
Cherissant vostre personne;
Vangez-vous de mon cœur,

Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel! bergers! Caliste! Ah! je suis hors de moy!
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foy!

MENANDRE.

O sort digne d'envie!

SCENE V.

DEUX SATYRES, TIRCIS, LICASTE, CALISTE.

PREMIER SATYRE.

Quoy! tu me fuis, ingrate, et je te vois icy
De ce berger à moy faire une preference?

DEUXIÉME SATYRE.

Quoy! mes soins n'ont rien pû sur ton indifference,
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adoucy?

CALISTE.

Le destin le veut ainsi,
Prenez tous deux patience.

PREMIER SATYRE.

Aux aymans qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes;
Mais ce n'est pas nostre goust,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

DEUXIÉME SATYRE.

Nostre amour n'a pas toûjours
Tout le bonheur qu'il desire;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champestres divinitez,
Faunes, driades, sortez
De vos paisibles retraites;
Meslez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

En mesme temps, six driades et six faunes sortent de leurs demeures, et font ensemble une dance agreable, qui, s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un berger et une bergere qui font en musique une petite scene d'un dépit amoureux.

DEPIT AMOUREUX

CLIMENE, PHILINTE.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'estois content de ma vie,

Et ne voyois roy ny dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me preferoit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour regner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guery mon ame
Des feux que j'avois pour toy.

CLIMENE.

Un autre a vangé ma flâme
Des foiblesses de ta foy.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidelle;
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, si digne d'envie,
Me cherit plus que le jour;
Et moy, je perdrois la vie
Pour luy montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Mirtil me puisse cherir,

Avec toy, je le confesse,
Je voudrois vivre et mourir.

TOUS DEUX ensemble.

Ah! plus que jamais aymons-nous,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

Tous les Acteurs de la Comedie chantent:

Amans, que vos querelles
Sont aymables et belles!
Qu'on y voit succeder
De plaisir, de tendresse!
Querellez-vous sans cesse
Pour vous racommoder!

Amans, que vos querelles
Sont aymables et belles! etc.

DEUXIÉME ENTRÉE DE BALLET.

Les faunes et les driades recommencent leur dance, que les bergeres et bergers musiciens entremeslent de leurs chansons, tandis que trois petites driades et trois petits faunes font paroistre dans l'enfoncement du theatre tout ce qui se passe sur le devant.

LES BERGERS ET BERGERES.

Jouïssons, jouïssons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens
Des grandeurs qui voudra se soucie;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie
Ont des chagrins qui sont vieillissans.

Jouïssons, jouïssons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.
En aymant, tout nous plaist dans la vie :
Deux cœurs unis de leur sort sont contens;
Cette ardeur, de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps.
Jouïssons, jouïssons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÉS, ANAXARQUE, CLITIDAS, ERIPHILE, SOSTRATE, Suite.

Aristione.

Les mesmes paroles toûjours se presentent à dire; il faut toûjours s'écrier : « Voila qui est admirable! il ne se peut rien de plus beau! cela passe tout ce qu'on a jamais veu! »

Timoclés.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

Aristione.

Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus serieuses personnes. En verité, ma fille, vous estes bien obligée à ces princes, et vous ne sçauriez assez reconnoistre tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ay, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-temps languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ay promis de ne vous point contraindre; mais leur amour vous presse de vous déclarer, et de ne plus traisner en longueur la recompense de leurs services. J'ay chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentimens de vostre cœur, et je ne sçay pas s'il a commencé à s'acquiter de cette commission.

ERIPHILE.

Oüy, Madame; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, et que je ne sçaurois le faire sans meriter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressemens, aux services de ces deux princes, et je trouve une espece d'injustice bien grande à me montrer ingrate ou vers l'un ou vers l'autre par le refus qu'il m'en faudra faire dans la preference de son rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honneste compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquieter, et ces princes tous deux se sont soûmis, il y a long-temps, à la preference que pourra faire vostre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, est fort sujete à se

tromper, et des yeux desinteressez sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous sçavez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus, et parmy ces deux princes vostre inclination ne peut point se tromper et faire un choix qui soit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter vostre parole ny mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoy, ma fille ?

ERIPHILE.

Que Sostrate décide de cette preference. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de luy pour expliquer vos sentimens, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dy-je, tant d'estime de sa vertu et de son jugement que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est à dire, Madame, qu'il nous faut faire nostre cour à Sostrate ?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire, et, avec tout le respect que je dois aux

princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate?

SOSTRATE.

J'ay des raisons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me presentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemy?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire en obeïssant à mes souveraines.

TIMOCLÉS.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne et de vous acquerir l'amitié d'un prince qui vous devroit tout son bonheur?

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en estat d'accorder à ce prince ce qu'il soûhaiteroit de moy.

IPHICRATE.

Quelle pourroit estre cette raison?

SOSTRATE.

Pourquoy me tant presser là-dessus? Peut-estre ay-je, Seigneur, quelque interest secret qui s'oppose aux pretentions de vostre amour. Peut-estre ay-je un amy qui brûle sans oser le dire d'une flâme respectueuse pour les charmes divins dont vous estes épris. Peut-estre cet amy me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint

à moy tous les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hymen de la princesse ainsi que l'arrest redoutable qui le doit pousser au tombeau; et, si cela estoit, Seigneur, seroit-il raisonnable que ce fust de ma main qu'il receust le coup de sa mort?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'estre vous-mesme cet amy dont vous prenez les interests.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoûtent. Je sçay me connoistre, Seigneur, et les mal-heureux comme moy n'ignorent pas jusques où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laissons cela, nous trouverons moyen de terminer l'irresolution de ma fille.

ANAXARQUE

En est-il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumieres que le Ciel peut donner sur ce mariage? J'ay commencé, comme je vous ay dit, à jetter pour cela les figures mysterieuses que nostre art nous enseigne, et j'espere vous faire voir tantost ce que l'avenir garde à cette union soûhaitée. Aprés cela, pourra-t-on balancer encore? La gloire et les prosperitez que le Ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer, et celuy qui sera exclus pourra-t-il s'offenser, quand ce sera le Ciel qui décidera cette preference?

IPHICRATE.

Pour moy, je m'y soûmets entierement, et je déclare que cette voye me semble la plus raisonnable.

TIMOCLÉS.

Je suis de mesme avis, et le Ciel ne sçauroit rien faire où je ne souscrive sans repugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées que vous ne vous trompiez jamais? et ces prosperitez et cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incredulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a veues de l'infaillibilité de mes predictions sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous auray fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous reglerez là-dessus à vostre fantaisie, et ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oüy, Madame, les felicitez qui vous suivront si vous épousez l'un, et les disgraces qui vous accompagneront si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais, comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le ciel non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS.

Voila mon astrologue embarassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue discution des principes de l'astrologie pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie : l'astrologie est une belle chose, et le seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La verité de l'astrologie est une chose incontestable, et il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses predictions.

CLITIDAS.

Assurément.

TIMOCLÉS.

Je suis assez incredule pour quantité de choses; mais, pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus seur et de plus constant que le succés des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent avantures predites arrivent tous les jours qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il est vray.

TIMOCLÉS.

Peut-on contester, sur cette matiere, les incidens celebres dont les histoires nous font foy?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé?

ARISTIONE.

Sostrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus?

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nez avec les qualitez qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses, et il y en a de si materiels qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agreable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guerir par des paroles, se faire aymer de qui l'on veut, sçavoir tous les secrets de l'avenir, faire décendre comme on veut du ciel sur des métaux des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invisibles et des soldats invulnerables : tout cela est charmant, sans doute, et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir; mais, pour moy, je vous avouë que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et

à le croire, et j'ay toûjours trouvé cela trop beau pour estre veritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnetique et de vertu occulte, sont si subtiles et delicates qu'elles échapent à mon sens materiel; et, sans parler du reste, jamais il n'a esté en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularitez de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance, peut-il y avoir entre nous et des globes éloignez de nostre terre d'une distance si effroyable, et d'où cette belle science enfin peut-elle estre venuë aux hommes? Quel dieu l'a revelée, ou quelle experience l'a pû former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la même disposition?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS.

Il vous fera une discution de tout cela quand vous voudrez.

IPHICRATE.

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien veu.

IPHICRATE.

Pour moy, j'ay veu, et des choses tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLÈS.

Et moy aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez veu, vous faites bien de croire, et il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin la princesse croit à l'astrologie, et il me semble qu'on y peut bien croire aprés elle. Est-ce que madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit et du sens ?

SOSTRATE.

Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la princesse n'est pas une regle pour le mien, et son intelligence peut l'élever à des lumieres où mon sens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE.

Non, Sostrate, je ne vous diray rien sur quantité de choses ausquelles je ne donne gueres plus de créance que vous; mais, pour l'astrologie, on m'a dit et fait voir des choses si positives que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ay rien à répondre à cela.

ARISTIONE

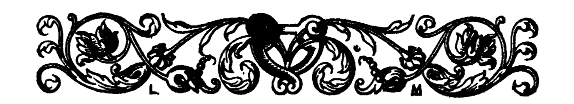
Quittons ce discours, et qu'on nous laisse un moment. Dressons nostre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ay promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!

QUATRIÉME INTERMEDE

Le theatre represente une grotte où les princesses vont se promener, et, dans le temps qu'elles y entrent, huit statuës portant chacune deux flambeaux à leurs mains sortent de leurs niches, et font une dance variée de plusieurs figures et de plusieurs belles attitudes, où elles demeurent par intervalles.

ENTRÉE DE BALLET

DE HUIT STATUES.



ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galand et de mieux entendu. Ma fille, j'ay voulu me separer de tout le monde pour vous entretenir, et je veux que vous ne me cachiez rien de la verité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination secrete que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moy, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille, ce que j'ay fait pour vous merite bien que vous usiez avec moy de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous preferer à toutes choses, et fermer l'oreille, en l'estat où je suis, à toutes les propositions que cent princesses en ma place écouteroient avec bien-

seance; tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mere, et que je ne suis pas pour recevoir avec severité les ouvertures que vous pourriez me faire de vostre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois si mal suivy vostre exemple que de m'estre laissée aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moy-mesme pour imposer silence à cette passion, et me mettre en estat de ne rien faire voir qui fust indigne de vôtre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos sentimens. Je n'ay point renfermé vostre inclination dans le choix de deux princes; vous pouvez l'étendre où vous voudrez, et le merite, auprés de moy, tient un rang si considerable que je l'égale à tout, et, si vous m'avoüez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans repugnance au choix qu'aura fait vôtre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontez pour moy, Madame, dont je ne puis assez me loüer; mais je ne les mettray point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez, et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien resoluë.

ARISTIONE.

Jusqu'icy je vous ay laissée assez maistresse de tout, et l'impatience des princes vos amans... Mais quel bruit est-ce que j'entends? Ah! ma fille, quel

spectacle s'offre à nos yeux ! Quelque divinité descend icy, et c'est la déesse Venus qui semble nous vouloir parler.

SCENE II.

VENUS, ACCOMPAGNÉE DE QUATRE PETITS AMOURS DANS UNE MACHINE; ARISTIONE, ERIPHILE.

VENUS, [à Aristione].

Princesse, dans tes soins brille un zele exemplaire
Qui par les immortels doit estre couronné,
Et, pour te voir un gendre illustre et fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire :
Ils t'annoncent tous par ma voix
La gloire et les grandeurs que par ce digne choix
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultez termine donc le cours,
Et pense à donner ta fille
A qui sauvera tes jours.

ARISTIONE.

Ma fille, les dieux imposent silence à tous nos raisonnemens. Aprés cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprestent à nous donner, et vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de nostre obeïssance, et leur rendre graces de leurs bontez.

SCENE III.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

Voila la princesse qui s'en va; ne voulez-vous pas luy parler?

ANAXARQUE.

Attendons que sa fille soit separée d'elle; c'est un esprit que je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener ainsi que celuy de sa mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratageme a reüssi : nostre Venus a fait des merveilles, et l'admirable ingenieur qui s'est employé à cet artifice a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumieres et habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent esté trompez; et, comme la princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-temps, mon fils, que je prepare cette machine, et me voila tantost au but de mes pretentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux princes au moins dressez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon assistance, et je

leur promets à tous deux la faveur de mon art; mais les presens du prince Iphicrate et les promesses qu'il m'a faites l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pû faire l'autre. Ainsi ce sera luy qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais joüer; et, comme son ambition me devra toute chose, voila, mon fils, nostre fortune faite. Je vay prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la princesse, pour la mieux prevenir encore par le rapport que je luy feray voir adroitement des paroles de Venus avec les predictions des figures celestes que je luy dis que j'ay jettées. Va-t-en tenir la main au reste de l'ouvrage, preparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derriere le rocher, à posement attendre le temps que la princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jetter bien à propos sur elle ainsi que des corsaires, et donner lieu au prince Iphicrate de luy apporter ce secours qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Eriphile. Ce prince est averty par moy, et, sur la foy de ma prediction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte, je te diray en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voila la princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

SCENE IV.

ERIPHILE, CLEONICE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

Helas! quelle est ma destinée, et qu'ay-je fait aux dieux pour meriter les soins qu'ils veulent prendre de moy?

CLEONICE.

Le voicy, Madame, que j'ay trouvé, et, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cleonice, et qu'on nous laisse seuls un moment... Sostrate, vous m'aymez?

SOSTRATE.

Moy, Madame

ERIPHILE.

Laissons cela, Sostrate; je le sçay, je l'approuve, et vous permets de me le dire. Vostre passion a paru à mes yeux accompagnée de tout le merite qui me la pouvoit rendre agreable. Si ce n'estoit le rang où le Ciel m'a fait naistre, je puis vous dire que cette passion n'auroit pas esté malheureuse, et que cent fois je luy ay soûhaité l'appuy d'une fortune qui pust mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentimens de mon ame. Ce n'est pas, Sostrate, que le merite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, et que dans mon cœur je ne prefere les vertus qui sont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres sont re-

vestus. Ce n'est pas mesme que la princesse ma mere ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux, et je ne doute point, je vous l'avouë, que mes prieres n'eussent pû tourner son consentement du costé que j'aurois voulu ; mais il est des estats, Sostrate, où il n'est pas honneste de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au dessus de toutes choses, et les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoy, Sostrate, je ne me serois jamais resoluë, et j'ay creu faire assez de fuïr l'engagement dont j'estois sollicitée. Mais enfin les dieux veulent prendre le soin eux-mesmes de me donner un époux; et tous ces longs délais avec lesquels j'ay reculé mon mariage, et que les bontez de la princesse ma mere ont accordez à mes desirs; ces délais, dy-je, ne me sont plus permis, et il me faut resoudre à subir cet arrest du Ciel. Soyez seur, Sostrate, que c'est avec toutes les repugnances du monde que je m'abandonne à cet hymenée, et que, si j'avois pû estre maistresse de moy, ou j'aurois esté à vous, ou je n'aurois esté à personne. Voila, Sostrate, ce que j'avois à vous dire, voila ce que j'ay creu devoir à vostre merite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à vostre flâme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, c'en est trop pour un malheureux! Je ne m'estois pas preparé à mourir avec tant de gloire, et je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naistre

dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naistre assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse; et cette pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oüy, Madame, dés que j'ay osé vous aymer (c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot temeraire), dés que j'ay, dy-je, osé vous aymer, j'ay condamné d'abord l'orgueil de mes desirs, je me suis fait moy-mesme la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y estois preparé; mais vos bontez le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eust osé esperer, et je m'en vais mourir, aprés cela, le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux : de vouloir souffrir ma presence jusqu'à cet heureux hymenée qui doit mettre fin à ma vie, et, parmy cette grande gloire et ces longues prosperitez que le Ciel promet à vostre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette precieuse faveur?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'icy. Ce n'est pas aymer mon repos que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah! Madame, si vostre repos...

ERIPHILE.

Ostez-vous, vous dy-je, Sostrate; épargnez ma foiblesse, et ne m'exposez point à plus que je n'ay resolu.

SCENE V.

CLEONICE, ERIPHILE.

CLEONICE.

Madame, je vous voy l'esprit tout chagrin. Vous plaist-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse?

ERIPHILE.

Oüy, Cleonice: qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourveu qu'ils me laissent à mes pensées.

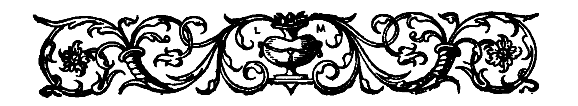


CINQUIEME INTERMEDE

Quatre pantomimes, pour épreuve de leur adresse, ajustent leurs gestes et leurs pas aux inquietudes de la jeune princesse Eriphile.

ENTRÉE DE BALLET

DE QUATRE PANTOMIMES.



ACTE V

SCENE PREMIERE.

CLITIDAS, ERIPHILE.

CLITIDAS.

De quel costé porter mes pas? où m'aviseray-je d'aller, et en quel lieu puis-je croire que je trouveray maintenant la princesse Eriphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'estre le premier à porter une nouvelle. Ah! la voila! Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit

ERIPHILE.

Eh! laisse-moy, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux; mais, puisque cela vous incommode, je rangaîne ma nouvelle, et m'en retourne droit comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas! hola, Clitidas!

CLITIDAS.

Je vous laisse, Madame, dans vostre sombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arreste, te dy-je; approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a parfois des empressemens de venir dire aux grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas, et je vous prie de m'excuser.

ERIPHILE.

Que tu es cruel!

CLITIDAS.

Une autre fois j'auray la discretion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquietude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous diray une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, et m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez sçavoir, Madame?

ERIPHILE.

Oüy, dépesche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate?

CLITIDAS.

Une avanture merveilleuse où personne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dy-moy viste ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, vostre sombre mélancolie?

ERIPHILE.

Ah! parle promptement.

CLITIDAS.

J'ay donc à vous dire, Madame, que la princesse vostre mere passoit presque seule dans la forest, par ces petites routes qui sont si agreables, lors qu'un sanglier hideux (ces vilains sangliers-là font toûjours du desordre, et l'on devroit les bannir des forests bien policées), lors, dy-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je croy, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous estions. Je devrois vous faire peut-estre, pour orner mon recit, une description étenduë du sanglier dont je parle, mais vous vous en passerez, s'il vous plaist, et je me contenteray de vous dire que c'estoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, et il estoit bon de ne luy rien dire, de ne point chercher de noise avec luy; mais la princesse a voulu égayer sa dexterité, et de son dard, qu'elle luy a lancé un peu mal à propos, ne luy en déplaise, luy a fait au dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier, mal-moriginé, s'est impertinemment détourné contre nous : nous estions là deux ou trois miserables qui avons pâly de frayeur; chacun ga-

gnoit son arbre, et la princesse, sans défence, demeuroit exposée à la furie de la beste, lors que Sostrate a paru, comme si les dieux l'eussent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon recit vous ennuye, Madame, je remettray le reste à une autre fois.

ERIPHILE.

Acheve promptement.

CLITIDAS.

Ma foy, c'est promptement, de vray, que j'acheveray, car un peu de poltronnerie m'a empesché de voir tout le détail de ce combat ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons veu le sanglier mort, tout veautré dans son sang, et la princesse, pleine de joye, nommant Sostrate son liberateur et l'époux digne et fortuné que les dieux luy marquoient pour vous. A ces paroles, j'ay creu que j'en avois assez entendu, et je me suis hasté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pust estre plus agreable?

CLITIDAS.

Voila qu'on vient vous trouver.

SCENE II

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Je voy, ma fille, que vous sçavez déja tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les dieux se sont expliquez bien plûtost que nous n'eussions pensé ; mon peril n'a gueres tardé à nous marquer leurs volontez, et l'on connoist assez que ce sont eux qui se sont meslez de ce choix, puisque le merite tout seul brille dans cette preference. Aurez-vous quelque repugnance à recompenser de vostre cœur celuy à qui je dois la vie, et refuserez-vous Sostrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des dieux et de la vostre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agreable.

SOSTRATE.

Ciel! n'est-ce point icy quelque songe tout plein de gloire dont les dieux me veuillent flater, et quelque réveil mal-heureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

SCENE III.

CLEONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS

CLEONICE.

Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'icy abusé l'un et l'autre prince par l'esperance de ce choix qu'ils poursuivent depuis long-temps, et qu'au bruit qui s'est répandu de vostre avanture, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre luy jusques-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, et il en a receu quelques blessures dont on ne sçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voicy.

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLÉS, CLEONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande; et, si Anaxarque a pû vous offencer, j'estois pour vous en faire justice moymesme.

IPHICRATE.

Et quelle justice, Madame, auriez-voûs pû nous faire de luy, si vous la faites si peu à nostre rang dans le choix que vous embrassez?

ARISTIONE.

Ne vous estes-vous pas soûmis l'un et l'autre à ce que pourroient décider ou les ordres du Ciel ou l'inclination de ma fille?

TIMOCLÉS.

Oüy, Madame, nous nous sommes soûmis à ce qu'ils pourroient décider entre le prince Iphicrate et moy, mais non pas à nous voir rebutez tous deux.

ARISTIONE.

Et, si chacun de vous a bien pû se resoudre à souffrir une preference, que vous arrive-t-il à tous deux où vous ne soyez preparez? et que peuvent importer à l'un et à l'autre les interests de son rival?

IPHICRATE.

Oüy, Madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir preferer un homme qui vous est égal, et vostre aveuglement est une chose épouventable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me broüiller avec une personne qui m'a fait tant de grace que de me dire des douceurs; et je vous prie, avec toute l'honnesteté qu'il m'est possible, de donner à vôtre chagrin un fondement plus raisonnable; de vous souvenir, s'il vous plaist, que Sostrate est revestu d'un merite qui s'est fait connoistre à toute la Grece, et que le rang où le Ciel l'éleve aujour-

d'huy va remplir toute la distance qui estoit entre luy et vous.

IPHICRATE.

Oüy, oüy, Madame, nous nous en souviendrons; mais peut-estre aussi vous souviendrez-vous que deux princes outragez ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLÉS.

Peut-estre, Madame, qu'on ne goûtera pas long-temps la joye du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offencé, et nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la feste des Jeux Pythiens. Allons-y de ce pas, et couronnons par ce pompeux spectacle cette merveilleuse journée.



SIXIÉME INTERMEDE

QUI EST LA SOLEMNITÉ DES JEUX PYTHIENS.

Le theatre est une grande salle en maniere d'amphitheatre, ouvert d'une grande arcade dans le fond, au dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau; et dans l'éloignement paroist un autel pour le sacrifice. Six hommes, habillez comme s'ils estoient presque nuds, portant chacun une hache sur l'épaule, comme ministres du sacrifice, entrent par le portique, au son des violons, et sont suivis de deux sacrificateurs musiciens, d'une prestresse musicienne, et leur suite.

LA PRESTRESSE.

Chantez, peuples, chantez en mille et mille lieux
Du dieu que nous servons les brillantes merveilles;
Parcourez la terre et les cieux;
Vous ne sçauriez chanter rien de plus precieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

UNE GRECQUE.

A ce dieu plein de force, à ce dieu plein d'appas
Il n'est rien qui resiste.

AUTRE GRECQUE.

Il n'est rien icy bas
Qui par ses bien-faits ne subsiste.

AUTRE GRECQUE.

Toute la terre est triste
Quand on ne le voit pas.

LE CHŒUR.

Poussons à sa memoire
Des concerts si touchans,
Que du haut de sa gloire
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les six hommes portant les haches font entre eux une dance ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils se retirent aux deux côtez du theatre pour faire place à six voltigeurs.

DEUXIÉME ENTRÉE DE BALLET.

Six voltigeurs font paroistre en cadence leur adresse sur des chevaux de bois qui sont apportez par des esclaves.

TROISIÉME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre conducteurs d'esclaves amenent en cadence douze esclaves qui dansent en marquant la joye qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

QUATRIÉME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes et quatre femmes armez à la grecque font ensemble une maniere de jeu pour les armes.

La tribune s'ouvre; un heraut, six trompettes et un timballier, se meslant à tous les instrumens, annoncent avec un grand bruit la venuë d'Apollon.

LE CHŒUR.

Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.

Quelle grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des dieux
Qui soient faits de mesme?

Apollon, au bruit des trompettes et des violons, entre par le portique, precedé de six jeunes gens qui portent des lauriers entre-lacez autour d'un bâton, et un soleil d'or au dessus avec la devise royale en maniere de trophée. Les six jeunes gens, pour dancer avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux six hommes qui portent les haches, et commencent avec Apollon une dance heroïque, à laquelle se joignent en diverses manieres les six hommes portant les trophées, les quatre femmes armées avec leurs timbres, et les quatre hommes armez avec leurs tambours, tandis que les six trompettes, le timballier, les sacrificateurs, la prestresse et le chœur de musique accompagnent tout cela en s'y meslant par diverses reprises, ce qui finit la feste des Jeux Pythiens et tout le divertissement.

CINQUIÉME ET DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

APOLLON ET SIX JEUNES GENS DE SA SUITE, CHŒUR DE MUSIQUE.

Pour LE ROY, representant LE SOLEIL.

Je suis la source des clartez,
Et les astres les plus vantez
Dont le beau cercle m'environne
Ne sont brillans et respectez
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,
Je voy le desir de me voir
Posseder la nature entiere,
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bien-faits de ma lumiere.

Bien-heureuses de toutes parts
Et pleines d'exquises richesses,
Les terres où de mes regards
J'arreste les douces caresses.

Pour Monsieur le Grand, suivant d'APOLLON.

Bien qu'auprés du Soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut;

Et vous voyez bien, quoy qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus prés que l'on peut.

Pour le Marquis DE VILLEROY, suivant d'APOLLON.

De nostre maistre incomparable
Vous me voyez inseparable,
Et le zele puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmy les eaux, le suit parmy les feux.

Pour le Marquis DE RASSENT, suivant d'APOLLON.

Je ne seray pas vain quand je ne croiray pas
Qu'un autre mieux que moy suive par tout ses pas.





NOTES

DU TOME SIXIÈME

L'AVARE.

L'Avare, bien qu'étant une des meilleures pièces de Molière, n'obtint pas tout d'abord le succès dont il était digne. On a cherché, sans pouvoir la déterminer exactement, la raison de l'indifférence avec laquelle fut accueilli ce chef-d'œuvre. Cette fois l'auteur n'avait pas contre lui, comme lors du *Tartuffe*, la coalition de ceux qui se sentaient atteints par les traits de sa satire. L'avarice n'était pas le défaut du moment; bien au contraire, l'exemple de la prodigalité du roi avait entraîné tout son entourage, et quelque peu aussi la bourgeoisie, et la pièce de *l'Avare* vint bien plutôt flatter un penchant de Louis XIV que combattre un vice qui était contraire à ses goûts.

On a voulu que le public se trouvât quelque peu dérouté d'assister à une pièce en prose, habitué qu'il avait été par Molière à entendre des pièces en vers. Il est vrai que la cabale, toujours prête à le trouver en défaut, lui fit le reproche de n'avoir pas versifié *l'Avare*, et l'opinion a paru s'accréditer qu'il ne le fit pas parce qu'il n'en eut pas le temps. Nous nous refusons néanmoins à voir dans *l'Avare* un simple canevas destiné à devenir une pièce en vers. On sent, ce nous semble, en le lisant, qu'il a été conçu et écrit

pour rester en prose, et l'on y trouve de ces traits vifs, piquants et concis qui ne sauraient s'accommoder de la forme poétique.

Nous aimons mieux attribuer, avec M. Louis Lacour, le peu de succès de *l'Avare* à la légèreté du public d'alors, qui, quelque peu semblable, en cela, à celui d'aujourd'hui, cherchait plutôt dans le théâtre un objet de divertissement qu'un sujet d'étude, et dut se montrer assez froid devant une pièce qui était la peinture sérieuse et approfondie d'un des vices du cœur humain. Sans doute elle abonde en traits comiques, mais la gaieté qu'ils peuvent faire naître dans l'esprit du spectateur est troublée par le spectacle attristant de la dégradation profonde dans laquelle est tombé Harpagon, qui a perdu tout sentiment de sa dignité, et ne sait plus se faire respecter de personne, ni de ses enfants, ni même de ses domestiques.

On devait aussi, tout naturellement, jeter à la face de Molière l'accusation de plagiat, puisqu'il a emprunté quelques situations de sa pièce à l'*Aulularia* de Plaute. Mais Plaute lui-même n'a pas été l'inventeur du sujet qu'il a traité, et, en présence d'un chef-d'œuvre tel que *l'Avare*, nous avouons ne pas accorder grande importance à la question de savoir si Molière a plus ou moins imité Plaute, ou s'il a plutôt été puiser aux mêmes sources que lui.

L'Avare fut joué pour la première fois le 9 septembre 1668, et, dans l'espace de trois mois, il obtint péniblement vingt représentations sur le théâtre du Palais-Royal et deux à la cour. L'édition originale, sur laquelle nous avons fait notre réimpression, est de 1669.

Page 5, ligne 12. *Je retranche mon chagrin...*, c'est-à-dire : « je borne mon chagrin à la crainte du blâme ».

10, 30. *Pas fort accommodées,* pas fort à leur aise. On trouve plusieurs exemples de cette locution chez les écrivains du temps.

12, 9. Var. de 1682 : « Pour achever nostre confidence » (*nous* supprimé).

P. 15, l. 17. Au lieu de *fouillez*, que donne notre texte, nous avons cru devoir imprimer *fouilliez*.

16, 23. La *barrette* était un petit bonnet plat. « Parler à la barrette de quelqu'un », c'est le réprimander.

17, 14. *Sans te fouiller*, c'est-à-dire : sans que j'aie à te fouiller.

— 32. Louis Béjart, qui jouait le rôle de la Flèche, était alors boiteux des suites d'une blessure qu'il avait reçue au pied en séparant deux de ses amis qui se battaient sur la place du Palais-Royal. L'allusion de Molière à cet accident fit que tous les acteurs de province qui jouèrent depuis le rôle de la Flèche se crurent obligés de boiter.

19, 22. *Feindre* s'employait alors dans le sens d'hésiter.

21, 17. *Constitution* seul se prenait dans le sens de constitution de rente ou de dot.

— 25. Var. : « Que sçay-je, *moy ?* »

22, 13. *Au denier douze*, c'est-à-dire à raison d'une livre d'intérêt pour douze de capital, ce qui équivaut à plus de huit pour cent.

24, 27. *Considerable*, c'est-à-dire à considérer.

26, 14. Le texte original donne *mariez*, avec un seul *i;* mais nous n'avons pas cru devoir suivre cette faute.

33, 28. La répétition du pronom *on*, tenant la place de deux sujets différents, forme ici une amphibologie que le sens, d'ailleurs, dissipe facilement.

37, 18. Var. ; « *ma* mere estant morte ».

38, 3. *Au denier dix-huit*, un peu plus de cinq pour cent.

— 13. *Le denier cinq*, vingt pour cent.

— 19. *Au denier quatre*, vingt-cinq pour cent.

39, 15. *Pavillon*, tour de lit plissé par en haut, et qu'on suspend au plancher.

— 16. *Molet*, petite frange à garnir les meubles. Ce

mot paraît faire ici double emploi avec les franges, qui sont aussi mentionnées.

P. 39, l. 21. *Gombaut* et *Macée*, deux personnages d'une pastorale, dont les amours ont souvent servi de sujet à des tapisseries.

— 31. *Fourchette*, instrument fourchu sur lequel on appuyait le mousquet pour tirer.

41, 10. *Vilanie*, venant de *vilain*, s'est écrit ainsi avant de devenir *vilenie*.

49, 13. Régulièrement il faudrait « *me* mesler », mais nous avons suivi le texte.

— 26. C'est à tort que plusieurs éditeurs ont mis un point d'interrogation après *qui a fait réponse*. Harpagon ne pose pas ici de question à Frosine, dont il continue la phrase, le *qui* se rapportant à la mère de Mariane.

50, 4. Molière écrit toujours *regale*.

— 32. *Orge* est bien au singulier, sans doute parce qu'*orgemondez* ne forme qu'un mot prenant seulement le signe du pluriel à la syllabe finale.

51, 31. *Dot* était alors des deux genres, mais c'était pourtant le féminin qui prévalait.

52, 22. *Entendu* n'est pas accordé dans notre texte. Les règles de l'accord du participe n'étaient pas encore bien fixées du temps de Molière.

54, 10. *Poule laitée*, synonyme d'homme sans vigueur.

58, 13. *Ne point*, qui est en trop, se trouve bien dans le texte.

59, 14. *Siquenilles*, pour *souquenilles*, qu'on trouve dans les éditions suivantes.

— 25. Var. : « reverence *de* parler ».

60, 11. Dans l'édition de 1682, Harpagon répond à Élise : *Ouy, nigaude*, avant de s'adresser à Cléante.

— 23. *Fredeine* est bien imprimé avec un *e*. Ce n'est peut-être qu'une faute.

P. 62, l. 12. L'*épée de chevet* est celle que l'on met la nuit sous son chevet, dont on se sert habituellement, et, par métaphore, le mot ou la phrase qu'on a toujours à la bouche. C'est dans le même sens qu'on emploie *cheval de bataille*.

— 29. *Factoton* est écrit ici comme on le prononçait.

63, 15-21. Ce passage est comme suit dans l'édition de 1682.

MAISTRE JACQUES.

« Hé bien, il faudra quatre grands potages bien garnis et cinq assiettes d'entrées. Potages : bisque, potage de perdrix aux choux verts, potage de santé, potage de canars aux navets. Entrées : fricassée de poulets, tourte de pigeonneaux, rys de veau, boudin blanc et morilles.

HARPAGON.

« Que diable ! voila pour traitter toute une ville entiere !

MAISTRE JACQUES.

« Rots dans un grandissime bassin en pyramide, une grande longe de veau de riviere, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de voliere, douze poulets de grain, six lapreaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans. »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer combien il a été maladroit d'ajouter ici ces longues énumérations de plats, que l'avare Harpagon ne peut laisser faire à maître Jacques sans lui fermer la bouche. Aussi n'avons-nous reproduit cette addition que parce qu'elle nous a paru donner un curieux échantillon des menus de l'époque.

65, 10. Après « garny de marons », l'édition de 1682 ajoute : *Là, que cela foisonne*.

— 29. Var. : « que des fantosmes *ou* des façons de chevaux. »

66, 4. Var. : « de travailler beaucoup *et* de manger de mesme. »

— 23. *Faire besoin*, c'est-à-dire être utile.

67, 7. *Gratter*, flatter, parce que c'est, en effet, chercher

à faire plaisir à quelqu'un que de le gratter là où il lui démange.

P. 68, l. 1. *Tenir quelqu'un au cul et aux chausses,* c'est le tenir de façon à ne le pas lâcher.

70, 7. Le double valait deux deniers, ce qui fait la sixième partie d'un sou.

71, 19. Dans l'édition de 1682, maître Jacques termine la scène en disant : *Ah ! nous voila pas mal.*

72, 14. C'est au moins une étrange expression qu'*embrasser un supplice.*

79, 8. Var. : « d'un *interprete* comme vous. »

80, 17-18. Var. : *Non,* au lieu de *Nenny*, et *vous fait* au lieu de *vous a fait.*

81, 24. Nous avons imprimé *la,* conformément à notre texte, sans pouvoir décider si c'est une faute ou si cet article se rapporte au mot sous-entendu de *bague*. qui n'a pas encore été prononcé, et qu'on ne trouve que plus loin. Jusqu'ici la bague d'Harpagon a été appelée un *diamant.*

91, 32. Var. : « à une jeune personne » (*si* supprimé).

94, 19. On disait alors *prétendre une chose, une personne,* et c'est à tort que des annotateurs de Molière ont voulu voir une faute de langage dans : « une personne que je pretens pour moy ».

95, 3. *Datte* est bien avec deux *t.*

100, 24. Var. : « que tu n'obtiennes de moy. »

103, 8. Nous avons imprimé *guigné,* quoique le texte original porte *gaigné,* qui n'aurait pas de sens.

104, 17. Var. : « l'on a choisi » (*et* supprimé).

105, 1. *Gesnes* n'est peut-être pas employé ici dans le sens de tortures. On trouve dans le dictionnaire de Ménage que ce mot signifiait autrefois *cordes,* et son rapprochement du mot *potences* semblerait indiquer que c'est dans ce sens que Molière a entendu le prendre. Ajoutons que

gesne, signifiant torture, ne s'employait que rarement au pluriel.

P. 108, l. 21. *Scandaliser* est pris ici dans le sens ancien de *déshonorer.*

114, 19. On ne comprend pas comment *guet-apens* a pu s'écrire *guet-à-pend,* l'étymologie étant *guet apensé,* c'est-à-dire prémédité. On trouve dans le dictionnaire de Nicot : *appensé, à pensé, appens, à pens;* celui de Richelet donne aussi, comme forme ancienne, *guet à penser.*

119, 9. *Se resoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage* est une expression singulière et qui échappe à l'analyse grammaticale. Le sens est : se résoudre à ce que nous signions, etc.

— 21. *Rengregement,* ancienne expression qui veut dire surcroît.

— 24. Dans l'édition de 1682, maître Jacques répète, après Harpagon : « Comme larron et comme suborneur! »

120, 12. Var. : « Et une bonne potence, *pendart effronté,* me fera raison de ton audace. »

122, 24. Var. : « faire, *à vos dépens,* toutes les poursuites de la justice ».

123, 25. *Trop bon* est ici une expression impropre; le sens aurait voulu : trop noble, trop haut placé.

124, 9. Après les paroles d'Harpagon se place ici un jeu de scène que ne donne pas l'édition originale, et dans lequel Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.

127, 23. Var. : « ce que *j'y avois* ».

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Si *Monsieur de Pourceaugnac* est plutôt une farce qu'une véritable comédie, c'en est une comme en pouvait seul faire un génie tel que Molière. Quelque nom qu'on lui

veuille donner, cette pièce, bien conçue, bien conduite, abonde en traits du comique le plus vrai et le plus piquant. Sans doute Molière ne s'y est pas attaché à développer des caractères, il n'a pas eu en vue d'attaquer l'un des grands travers de l'humanité; il a voulu simplement s'amuser, et amuser le public, aux dépens d'un de ces gentilshommes campagnards, parfois assez ridicules, que les plaisirs de Paris attiraient tous les jours, et il l'a fait avec un esprit et une verve incomparables. *Monsieur de Pourceaugnac* est, d'ailleurs, une pièce commandée par Louis XIV pour les fêtes qu'il donnait pendant son séjour à Chambord, et dans laquelle Molière a certainement voulu, en daubant sur un nobliau de province, flatter les idées du grand roi, qui, à cette époque, comme le fait très judicieusement remarquer M. Louis Lacour, poursuivait avec activité la recherche des faux nobles.

Est-il vrai que le type de Pourceaugnac existait réellement à Paris, qu'il se reconnut dans la pièce de Molière, et qu'il vint faire esclandre au Palais-Royal pendant la représentation? La chose est possible, probable même, si l'on s'en rapporte aux *échos* des gazettes du temps; mais il nous importe peu. Molière, grâce à son merveilleux talent d'observation, avait la mémoire assez pleine des traits que lui fournissaient les différents types qui passaient sous ses yeux pour qu'il lui fût inutile de faire poser qui que ce soit le jour où il voulait dessiner un portrait.

Monsieur de Pourceaugnac fut joué la première fois à Chambord, le 6 octobre 1669, avec les divertissements composés, par Molière et Lulli, pour la circonstance; mais la pièce ne parut à Paris, le 15 novembre suivant, devant le public du Palais-Royal, que dépouillée des agréments du ballet. Elle n'en obtint pas moins un très vif succès.

L'édition originale, que nous reproduisons, est de 1670. Le livret du ballet a été imprimé deux fois : d'abord à Blois, en 1669, par Jules Hottot; puis à Paris, par Robert Ballard, en 1670, dans la collection des ballets de la cour.

Page 135, ligne 1. *L'ouverture*, etc. Dans les éditions posthumes, cette ouverture forme les deux premières scènes de la pièce, et la première scène débute ainsi :

ERASTE, *aux musiciens.*

« Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire et ne veux point paroître ici. »

Depuis lors, on n'avait jamais reproduit les divisions de l'édition originale.

P. 136, l. 15. Les *curieux de spectacles* étaient des privilégiés qu'on admettait à occuper des banquettes placées sur les deux côtés de la scène.

138, 24. *Feindre de* est employé ici dans le sens de *hésiter à.*

139, 5. *Anger*, embarrasser, tourmenter, du latin *angere.*

140, 11. Il y a bien *desseinée,* venant de *dessein,* quoique le mot, pris dans ce sens, dût s'écrire *dessin.* Mais *dessin* et *dessein* sont le même mot, qui vient de *designare.*

142, 16. Var. : *menaceray*, qui est plus conforme au futur présent, employé dans la précédente réplique de Julie. — *Convent* est imprimé ainsi, suivant l'orthographe ancienne.

143. Dans la scène III, ainsi que dans les suivantes, l'édition originale porte *Monsieur Pourceaugnac* comme énoncé de personnage; mais, le titre ainsi que les titres courants de cette même édition donnant *Monsieur de Pourceaugnac,* qui est aussi le nom dont les interlocuteurs appellent toujours le héros de la pièce, nous avons cru devoir l'imprimer partout ainsi.

147, 21. Var. : « que je suis homme tout-à-fait sincere » (*un* supprimé).

— 32. *C'est ma pensée* a été supprimé dans l'édition de 1682.

152, 32. Var. : « fils de vostre frère *ou* de vostre sœur ».

153, 11. Var. : « toute *ma* parenté ».

154, 25. Var. : « Non, *vous avez beau faire,* vous logerez chez moy. »

P. 156, l. 4. Après « je n'ay qu'à fraper », l'édition de 1682 ajoute : *Holà!*

157, 5. *Croix de par Dieu,* nom donné à un alphabet dans lequel on apprenait à lire aux enfants, et qui commençait par une croix, faite de par Dieu, c'est-à-dire au nom de Dieu.

158, 5. *Barguigner,* hésiter.

— 7. Nous avons imprimé *court* au lieu de *cours*, que donne l'édition originale, et qui est une faute.

— 25. Var. : « Voila *les* soins *les plus* obligeans du monde. »

160, 28. Var. : « Le voicy *fort à propos.* »

161, 14. Var. : « C'est son maistre-d'hostel, *sans doute.* »

162, 3. Nous avons imprimé *envoyez,* et non *envoyiez,* conformément à notre texte.

163, 5. On disait autrefois *consulter une chose* dans le sens où nous disons aujourd'hui « consulter sur une chose ».

166, 3. *Habitude* est employé ici dans le sens d'aspect, allure.

— 12. *Ignoti nulla est curatio morbi*, « à maladie inconnue il n'y a pas de remède ».

— 19, 20. La *basilique* et la *cephalique* sont deux veines du bras.

— 25. *Cholagogue*, qui entraîne la bile. — *Melanogogue,* qui chasse les humeurs noires.

168, 4. *Manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*, « des mains et des pieds je descends à votre opinion »; allusion à l'habitude qu'avaient les sénateurs romains de descendre de leur place pour aller se ranger auprès de celui dont ils adoptaient l'avis.

— 7. *Numero Deus impare gaudet,* « Dieu se plaît au nombre impair ».

P. 168, l. 8. *Fronteau*, bandeau qu'on applique sur le front.

— 11. *Album est disgregativum visus*, « le blanc est disgrégatif de la vue », c'est-à-dire l'éclaircit.

170, 9. *Accoiser*, rendre coi, tranquille; calmer (du latin *ad* et *quietus*).

183, 11. Notre texte donne *remply* au singulier, mais nous avons cru devoir mettre *remplis*, puisqu'on ne peut pas même admettre ici que *remply* s'accorde seulement avec le dernier substantif énoncé, qui est féminin. — Une variante donne *toute remplie*.

185, 5. Ici Sbrigani doit s'éloigner un peu de M. de Pourceaugnac, pour avoir l'air de se consulter.

— 18. Ici Sbrigani se rapproche de M. de Pourceaugnac et lui adresse la parole.

187, 15. Var. : « soit affamé de femme » (*si* supprimé).

— 18 Var. : « soit affamée de mary » (*si* supprimé).

188, 23. Il manque ici un jeu de scène indiquant que Julie continue ses agaceries à M. de Pourceaugnac.

189, 17. Oronte s'adresse à Julie, qui est restée après avoir feint de s'en aller.

191, scène VII. Nous ne croyons pas utile de donner la traduction du langage languedocien de Lucette, que le lecteur comprendra facilement, surtout s'il se souvient que les Languedociens changent les *v* en *b*.

198, 2-3. Dans l'édition originale, *venu* et *épousé* ne sont pas plus accordés l'un que l'autre.

— 27. C'est un récolement de témoins.

200, 13. Le livret du ballet, imprimé séparément, donne *le droit*, et non *de droit*.

204, 24. Voilà une phrase bien singulièrement construite, et que la suppression du mot *de* rendrait presque régulière. Ce *de* n'est peut-être qu'une faute qui se sera perpétuée.

205, 2. « Var. : « et *à* prendre ».

P. 208, l. 3. « Var. : « couchair avec elle *pour mon pistolle* ».

— 15. Var. : « *Parti,* toy l'afoir menty toy-mesme ».

209, 14. Var. : « qu'est-ce que *veut* dire... (*je* supprimé) ? »

216, 7. Var. : « dont un autre *possede* le cœur ».

— 30. *Attiré* est imprimé sans accord.

218. La pièce se termine par deux entrées de ballet, dont l'édition originale ne donne pas l'indication.

LES AMANS MAGNIFIQUES.

Nous n'avons que bien peu de chose à dire de cette comédie-ballet, commandée par Louis XIV, qui en fournit lui-même le sujet, et qui est plus une surcharge qu'un ornement pour le monument littéraire de Molière. Lui-même en faisait si peu de cas qu'il ne songea même pas à la faire imprimer ni jouer à Paris après la représentation qui en avait été donnée sur le théâtre de Saint-Germain en Laye, le 7 septembre 1670. La Grange et Vinot la comprirent dans leur édition de 1682, et essayèrent, en 1688, de la mettre au théâtre ; mais elle ne put dépasser neuf représentations, et, en 1704, une nouvelle tentative du même genre, due à Dancourt, n'eut pas plus de succès, quoiqu'il eût pris le soin d'introduire quelques changements dans les intermèdes.

Ce n'est pas que cette pièce incolore et ennuyeuse soit absolument indigne de la plume de Molière; on y rencontre certains traits que son génie seul pouvait trouver. Ainsi, dans la scène première du troisième acte, où il tourne en ridicule l'astrologie judiciaire, et qui est certainement la meilleure de la pièce, la princesse Eriphile, quand Anaxarque prétend lui prédire le bonheur qui l'attend si elle épouse l'un des deux princes, et les malheurs qui lui sont réservés si elle épouse l'autre, lui répond fort ingénieusement:

« Mais, comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le ciel non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver. » C'est là du vrai Molière, et du meilleur et du plus fin.

Page 226, ligne 5. *Monsieur le Grand*, c'est-à-dire le grand écuyer.

228, 27. *Cadeaux*, repas, ou simplement réjouissance, offerts surtout à des femmes.

229, 11. *Regard souverain*, pour « regard du souverain », est une expression dont on doit rencontrer bien peu d'exemples, quoiqu'on dise cependant *clémence royale* pour « clémence du roy »

230, 22. *Par soy*, c'est-à-dire: formant à lui seul une syllabe.

238, 26. *Ressentiment* veut dire ici reconnaissance.

240, 19. *Je la suis* est bien conforme à notre texte, mais non pas au génie de la langue française. *Le*, dans ce cas, étant l'équivalent de *cela*, devait toujours rester invariable.

241, 11. Au lieu de *verser*, on dit plutôt aujourd'hui *déverser*, qui s'emploie bien plus souvent pour exprimer le mépris que la déférence.

242, 1. *Resouvenir* ne prenait pas le second *s* euphonique que nous y avons introduit depuis.

244, 19. On voit, à l'observation de Cléonice, que le mot *pantomime* était alors un néologisme qui n'avait pas encore acquis son droit de cité dans le beau langage; ce que vient confirmer le soin que Molière prend plus loin (page 246) d'en donner l'étymologie dans la description du second intermède. La chose était, d'ailleurs, aussi nouvelle que le nom, puisque c'est la duchesse du Maine qui inventa le ballet pantomime pour les divertissements qu'elle donnait à sa cour de Sceaux.

245, 2. On s'étonne qu'à l'adjectif *nécessiteux* Molière se soit avisé de substituer un participe présent *nécessitant*, qui

n'a de parenté avec aucun verbe, puisque *nécessiter*, toujours verbe actif, n'a jamais été employé dans le sens de « se trouver dans le besoin ».

P. 245, l. 3. *Incommodé*, c'est-à-dire dans la gêne.

248, 8. *Veu*, ainsi imprimé à cause du peu d'importance qu'on attachait alors à l'accord du participe.

249, 1. Molière écrit ordinairement *regale* au lieu de *regal*. Nous ne pensons pas qu'en cela il ait imité quelqu'un ni qu'il ait eu d'imitateur.

265, 22. Il y a bien dans le texte *aymans*, et non *amans*.

266, 2-6. A-t-on remarqué que dans l'arrangement du *Médecin malgré lui*, mis en musique par M. Gounod, ces cinq vers forment textuellement un des couplets que Sganarelle chante à sa bouteille ? On s'est borné à changer *notre amour* pour *un mari*. L'arrangeur n'avait, d'ailleurs, rien de mieux à faire que de mettre du Molière dans du Molière, mais il aurait pu prévenir.

271, 2. Sur le mot *ressentiment*, voir la note de la page 238, ligne 26.

279, 30. *Dressons* est pour *adressons*, employé au sens de *diriger*.

286, 8. *Le voicy que j'ay trouvé*, bien conforme à notre texte, est une tournure de phrase qu'on n'emploierait plus aujourd'hui.

293, 30. Notre texte donne bien *moriginé* au lieu de *morigené*. Rien ne peut justifier cette manière fautive d'écrire, l'étymologie étant *mos* (gén. *moris*) et *gerere*.





TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1882

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

A 3 francs le volume

Les principaux écrivains français, du XV[e] au XVIII[e] siècle inclusivement, se trouveront représentés dans cette collection par tout ce qui doit composer, à notre époque, la bibliothèque d'un lettré.

Outre le tirage ordinaire à 3 fr. le volume, nous avons fait un tirage numéroté de 500 exemplaires sur papier de Hollande (à 5 fr.), et de 30 sur pap. de Chine et 30 sur pap. Whatman (à 10 fr.).

Aux amateurs du GRAND PAPIER nous offrons un *tirage spécial*, format in-8°, de 170 exemplaires sur pap. de Hollande (à 20 fr.), 15 sur pap. de Chine et 15 sur pap. Whatman (à 35 fr.), avec couvertures repliées. Ce tirage est orné des PORTRAITS des auteurs publiés, *que contiennent seuls les exemplaires en grand papier.*

EN VENTE

REGNIER, *Satires*, publ. par Louis Lacour. — 1 vol.
MONTESQUIEU, *Grandeur et Décadence des Romains*, publ. par G. Franceschi. — 1 vol.
BOILEAU, publ. par P. Chéron. — 2 vol.
HAMILTON, *Mémoires de Grammont*, publ. par M. de Lescure. — 1 vol.
REGNARD, *Théâtre*, publ. par G. d'Heylli. — 2 vol.
SATYRE MÉNIPPÉE, publ. par Ch. Read. — 1 vol.
P. L. COURIER, *Œuvres*, avec préface par F. Sarcey. — 3 vol.
MALHERBE, *Poésies*, publ. par P. Blanchemain. — 1 vol.
CORNEILLE, *Théâtre*, avec préface par V. Fournel. — 5 vol.
DIDEROT, *Œuvres choisies*, preface par Paul Albert. — 6 vol.
CHAMFORT, *Œuvres choisies*, publ. par M. de Lescure. — 2 vol.
RIVAROL, *Œuvres choisies*, publ. par M. de Lescure. — 2 vol.
RACINE, *Théâtre*, préface de V. Fournel. — 3 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, publ. par J. Thénard. — 1 vol.
LA BRUYÈRE, *Caractères*, avec préface de L. Lacour. — 2 vol.

Sous presse : *Théâtre de Molière*, tomes VII et VIII.

Novembre 1882.

